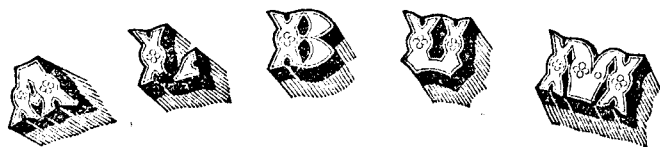


Avril, 1846.



LITTERAIRE ET MUSICAL.

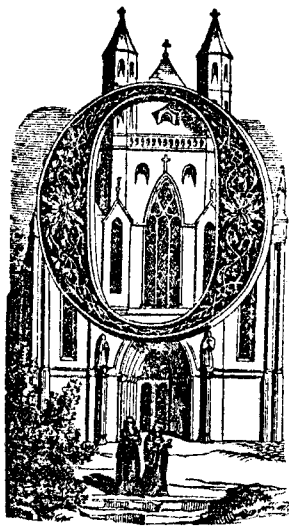
DE LA

REVUE CANADIENNE.

L'ABBAYE DU VERGER.

I.

Le Ridder de Rakenghem. (1)



N lit dans les annales de la Flandre, qu'à l'époque du Traité de Cambrai, surnommé la *paix des dames*, parce qu'il fut conclu par la duchesse d'Angoulême et Marguerite d'Autriche, un grand nombre de seigneurs flamands cessèrent de prendre part aux affaires publiques et se retirèrent dans leurs châteaux. Ils avaient compris que la prospérité de leur pays dépendait de sa réunion définitive à la France. La renonciation de François 1er à la suzeraineté de la Flandre et de l'Artois brisa leurs espérances. Fatigués de la domination espagnole, quelques-uns entrèrent au service du roi de France ; d'autres, plus sages, accro-

(1) *Ridder*, mot flamant qui signifie *chevalier*.

chèrent leur harnais de guerre aux murailles de leur salle d'armes et ne franchirent plus les limites de leurs domaines. Ce furent, en général, ceux qui avaient passé leur vie dans les camps.

Parmi ces derniers, on comptait un vieux capitaine nommé Jean de Mirel. Ses vassaux ne le désignaient jamais autrement que par le titre de *margrave*, mot flamand qui signifie à peu près comte des marches. Son château s'élevait à une lieue environ de l'endroit où fut bâtie depuis l'Abbaye du Verger, au milieu d'immenses marais que les gens du pays nommes des *claires*, à cause de la transparence des eaux. C'est le lit fécond de ces marais qui fournit des tourbes à une quantité de villages des frontières de Flandre et d'Artois depuis un temps immémorial. Jean de Mirel, ou plutôt le margrave des Claires, était le rejeton d'une de ces races nobles, mais obscures, dont l'antiquité remontait aux temps les plus reculés. Ses domaines immenses, quoique peu productifs, se composaient de bois et de marais à peu près inhabités. Ils formaient une étendue de plus de vingt lieues de tour. Les Claires, divisées par chaînes qu'interrompaient les bois de Bloquerre, de Puy, du Quesnoy, d'Ubia, commençaient au Bac-aub-en-Cheul et baignaient les villages de Brunemont, Paluel, Arleux, Marquion, Sauchy-Cauchy, Sauchy-Lestrées, Ecourt-Saint-Quentin, l'Écluse, etc. Tout cela était peuplé de tourbiers, de pêcheurs, de bûcherons, de chasseurs, gens rudes et farouches, mais portant au margrave un respect qui allait jusqu'à l'adoration.

Jean de Mirel était un homme pieux et loyal, et sa rude bienveillance s'harmoniait parfaitement avec le caractère des gens qui l'entouraient. Il professait un culte admiratif pour François 1er et une profonde haine contre les espagnols. Il passait son temps à la chasse, comme presque tous les gentilshommes du Nord, et n'avait guère d'autre compagnie que celle de ses deux enfants.

Le premier, Jean de la maison Mirel, ou plutôt *Jean de mcn Mirel*, comme disent encore par abréviation les habitants des

frontières de Flandre, était un homme d'une trentaine d'années ; mais à la gravité de ses traits on lui en eût donné davantage. Quoiqu'il fût grand et robuste, il n'avait jamais songé à rejoindre son père à l'armée. Il était resté auprès de sa mère et de sa sœur, et comme le vieux margrave était rentré dans ses foyers à la mort de sa femme, qui eut lieu peu de temps avant la paix des dames, Jean n'eut point à lutter contre les désirs de son père.

Mais par quel motif un jeune homme habile dans le maniement des armes et dans tous les exercices qui composaient alors l'éducation d'un gentilhomme, préférerait-il une vie oisive aux vaillantes occupations de l'armée et aux plaisirs de la cour ? Pourquoi Jean de mon Mirel, dans ses courses journalières au milieu des bois et des claires, au lieu de se livrer au plaisir de la chasse, recherchait-il les lieux les plus solitaires, et, déposant son arquebuse, se livrait-il à la lecture et à la méditation jusqu'au coucher du soleil ? Durant l'absence du margrave, le vénérable prier de l'abbaye d'Enchin venait souvent au manoir de Brunemont apporter des consolations à la châtelaine isolée. Il prit en amitié les deux enfants et s'efforça d'élever leur âme par des études sérieuses. Jean surtout trouva dans la lecture des livres saints une pâture pour son imagination ardente, et, grâce aux leçons du prier, il porta bientôt dans l'examen des dogmes de la religion une intelligence éclairée et pleine de conviction.

Jeanne, sa sœur, resta ce qu'elle avait toujours été, une douce et pieuse jeune fille, partageant son cœur entre sa mère infirme et son frère, et son temps entre la prière et le travail. Lui, de son côté, dépouillait en présence de cet enfant son flegme habituel ; lorsque son regard humide se posait longuement sur Jeanne, il y avait dans ce grave et doux regard un sentiment presque paternel.

A l'époque où commence l'épisode dramatique de ce récit, Jean de mon Mirel avait trente ans. A quoi devait aboutir son existence méditative ? C'est ce que l'on ignorait, et son père lui-même professait pour lui une sorte de respect qui l'empêchait de le questionner à cet égard. Quant à Jeanne, c'était alors une belle fille blonde, moulée d'après les plus beaux types de femmes flamandes. On devinait néanmoins sous cette riche apparence une constitution faible et délicate.

Le vieux margrave touchait au dernier période de l'existence, mais il avait conservé cette vigueur de corps et cette fermeté d'esprit qui indiquent une vie et des mœurs pures. La chasse au courre était devenue trop fatigante pour lui, mais il montait encore à cheval et chassait au vol. Lorsqu'il partait dès l'aube, le teint animé par son coup du matin, la contenance du vieux gentilhomme frappait d'admiration. Sa belle barbe blanche tombait sur son justaucorps taillé à l'ancienne mode flamande par haine des pourpoints et des manteaux espagnols.

Ses compagnons ordinaires de promenade et de chasse étaient d'abord sa fille Jeanne, qu'il avait habitué à l'exercice du cheval, et un gentilhomme du voisinage, le ridder (chevalier) de Rakenghem. Le ridder, véritable type de la gentilhommerie flamande au seizième siècle, était un joyeux garçon, grand amateur de chasse, brave jusqu'au dernier soupir, si l'occasion s'en fût présentée, mais las, comme tous ses compatriotes, d'une lutte inutile contre une domination supérieure. Il préférerait vivre tranquille, plutôt que de prendre part aux révoltes fomentées dans les Pays-Bas par des esprits ardents, et qui devaient un jour attirer aux Gantois un rude châtement de la main de Charles-Quint. Et ce jour n'était point éloigné ; il allait se lever avec la prochaine au-

rore. L'empereur, se confiant habilement dans la loyauté chevaleresque de François 1er, traversait la France, et l'on annonçait son entrée dans Cambrai pour le lendemain.

L'intimité du margrave des Claires et du ridder de Rakenghem avait du reste un motif sérieux. Le ridder avait demandé Jeanne en mariage. Heureux de fixer sa fille près de lui, le vieillard accepta. Et puis, le ridder lui tiendrait en quelque sorte lieu de fils, car Jean de mon Mirel ne paraissait point devoir changer de manière de vivre.

Lorsque Jean connut les intentions du ridder, il le prit à part et causa longtemps avec lui. Cet entretien secret ne fut connu de personne, mais toujours est-il que le ridder se retira fort ému, pénétré de reconnaissance et d'admiration pour son futur beau-frère, dont il baisa respectueusement la main en partant.

Depuis ce jour, comme le mariage devait être célébré prochainement, le ridder de Rakenghem quittait chaque matin la tour du Forestel, son habitation, située à une lieue de la résidence du margrave, dans les claires d'Arleux, pour venir au château de Brunemont, et il ne remontait à cheval qu'à la nuit close. Jeanne accompagnait son fiancé jusqu'au seuil de la porte, lui tendait sa main, et lorsqu'elle lui avait dit : "bonsoir, ridder, Dieu vous garde !" la porte se refermait. Le ridder de Rakenghem enfonçait alors ses éperons dans les flancs de son cheval et traversait au grand galop l'avenue du manoir, emportant les douces paroles de Jeanne comme un talisman contre les dangers de la route. Il fallait qu'il trouvât son chemin à travers les fondrières et les marécages voisins des claires, mais le ridder ne craignait ni le diable ni les hiboux : c'était un hardi cavalier qui savait trouver une langue de terre ferme pour les pieds de son cheval.

Un soir de février de l'an 1539, le ridder partit plus tard que de coutume du château de Brunemont. L'arrivée de Charles-Quint, qui devait passer le lendemain à Cambrai pour aller châtier les Gantois révoltés, occupait tous les esprits. La conversation s'était animée d'une exaltation inaccoutumée, car l'approche des Espagnols échauffait le sang du vieux margrave, et sa haine enthousiaste contre les dominateurs réveillait son ardeur. On ne s'était donc séparé que vers le coup de minuit, après être convenu d'une chasse au vol pour le lendemain matin.

Jeanne accompagna comme de coutume son fiancé jusqu'au seuil du château. Elle entr'ouvrit la porte, la nuit était d'une obscurité profonde et le vent, s'engouffrant dans l'avenue, poussait des mugissements dans les rameaux dépouillés des ormes. La jeune fille jeta un coup d'œil timide vers le préau et tressaillit.

— Mon Dieu ! fit-elle, comme la nuit est noire !

— Adieu, Jeanne, à demain ! répondit le ridder en serrant autour de sa robuste taille les plis d'un épais manteau.

— Prenez garde à vous, ridder ! les chemins sont effondrés, méfiez-vous de rouler dans les claires.

— Je songerai à vous, Jeanne, et Dieu et monsieur saint Julien me protégeront. . . . Bonsoir et à demain !

Il pressa son cheval qui traversa le préau et l'avenue à bride abattue. Grâce à l'habitude qu'avait le cavalier de parcourir ces lieux déserts, tout alla bien durant quelque temps. Le ridder franchit une demie-lieue, chevauchant sur des langues de terre ménagées par les tourbiers entre les claires. Mais bientôt il s'aperçut que son cheval ralentissait sa course et semblait glisser à chaque pas, puis il s'embourba et refusa positivement d'avancer. Le ridder eut beau lui labourer les flancs de

ses éperons, il ne fit que le fatiguer. Il y avait donc impossibilité physique. Le ridder plongea son œil perçant dans l'obscurité afin de voir en quel lieu il se trouvait : la nuit était si profonde qu'on distinguait à peine les objets. Seulement il aperçut au loin sur le ciel sombre, dans la direction d'Arleux, une tache rougeâtre pareille à la réverbération d'un incendie. Cette découverte lui causa quelque inquiétude.

Voyant donc qu'il ne pouvait triompher de l'obtination de son cheval, il mit pied à terre. Mal lui en prit, car il enfonça soudain jusqu'au-dessus du genou dans une bourbe tellement épaisse qu'il se trouva pour ainsi dire cloué à terre : ses grandes bottes semblaient rivées au sol. Le ridder était un homme hardi et prudent à la fois, comme le sont les Flamands ; il repoussa de suite un mouvement de colère insensée et s'efforça d'observer avec calme et sang-froid le lieu où il se trouvait.

Ce moyen lui réussit mieux que le premier. Il finit par apercevoir une clarté pâle pareille à celle que prend la surface de l'eau dans les nuits sombres. Le cheval avait donc dévié de sa route et s'était enfoncé dans les terrains bourbeux au bord des tourbières. Cette clarté d'acier dépoli n'était donc autre chose qu'une des vastes claires qu'on rencontre de Paluel à Brunemont.

Le ridder chercha à s'orienter. Le résultat de ses réflexions fut qu'il ne s'était pas beaucoup écarté de sa route et qu'il se trouvait probablement au bord de la *claire des Rios* (1), ainsi nommée parce que de nombreux ruisseaux s'échappent de son vaste bassin. A quoi lui servait-il d'avoir constaté sa position ?

Heureusement pour lui il se souvint alors qu'un affûteur de Brunemont, nommé Van-Hoëk, rôdait presque toutes les nuits dans ces environs. Cet homme demeurait sur le domaine du margrave, mais son humeur farouche et vagabonde l'entraînait toujours hors des occupations régulières. Tantôt il giboyait avec les chasseurs à la hutte ; tantôt, caché dans le creux d'un aune chevelu, il affûtait son arquebuse entre deux branches et attendait que quelque grasse loutre vint barboter au bord de la claire.

Le ridder mit donc ses deux mains à sa bouche en forme de porte-voix et cria de toute la force de ses robustes poumons :

—Van-Hoëk ! Van-Hoëk !

Mais rien ne lui répondit, rien excepté la rafale qui se lamentait dans les oseraies des claires.

Pour surcroît de malheur, le vent depuis une heure soufflait d'Écosse, comme on dit en Flandre, ce qui signifie qu'il venait du nord. Le temps tournait à la gelée, et le ridder de Rakenghem sentait une humidité glacée lui pénétrer les jambes. Son cheval n'était pas plus à l'aise, et poussait à diverses reprises des hennissements plaintifs.

Le cheval fut plus heureux que l'homme, car on entendit une voix du milieu de la claire des rios s'écrier d'un ton rude :

—Ohé ! qui va là ?

—C'est moi, Van-Hoëk ! répondit le ridder.

—Qui diable chevauche à cette heure dans les bourbes au

(1) Mot espagnol qui signifie rivière. On trouve encore fréquemment dans le patois actuel de la Flandre d'harmonieux mots espagnols qui brillent enchâssés dans ce rude idiome comme des diamants sur le manche de fer d'un poignard de Tolède. Ce sont, avec les monuments religieux, les derniers vestiges de cette domination féconde qui a prêté à la Flandre toute la poésie dont elle étincelle aujourd'hui.

risque d'aller boire son dernier coup ? reprit Van-Hoëk. Est-ce point vous, monsieur le ridder de Rakenghem ?

—Oui, c'est moi, mon homme. Moi et mon cheval nous sommes embourbés. Viens m'aider, la nuit est noire.

—Noire tout de même ! dit Van-Hoëk. Je suis à vous, seigneur ridder.

Le profil aninci d'une barque glissa silencieusement sur le sombre miroir de la claire des rios et disparut derrière une touffe d'oseraies. Un instant après, l'affûteur sauta sur l'étroit sentier dont s'était écarté le cheval du ridder. Il prit trois ou quatre fagots abandonnés par des tourbiers et les jeta sur la bourbe ; il se fraya ainsi un chemin à peu près solide jusqu'à l'endroit où se trouvait le ridder. Il saisit le cheval par la bride, le tira vigoureusement, et après l'avoir excité de la voix et du geste, il parvint à le remettre sur le chemin. Il prêta ensuite son aide au cavalier qui, parvenu à dégager une de ses jambes au risque d'abandonner sa botte, posa le pied sur les fagots et parvint, en s'attachant au poignet vigoureux de Van-Hoëk, à reconquérir le libre exercice de son autre pied.

Cette opération terminée, le ridder de Rakenghem récompensa Van-Hoëk et remonta à cheval.

—Si vous retournez à la tour de Forestel, seigneur ridder, dit Van-Hoëk en s'éloignant, vous n'aurez pas besoin de torche pour éclairer votre route.

Et il étendit le bras vers Arleux.

Le ridder de Rakenghem se souvint alors de cette réverbération rougeâtre qu'il avait aperçue au ciel ; il tourna de nouveau son regard dans cette direction.

L'incendie, car on ne pouvait plus douter de la nature de cette clarté, avait fait d'immenses progrès. Le vent du nord chassait vers le sud des nuages de fumée épaisse d'où sortaient des flammes gigantesques. On les voyait ondoyer comme le panache d'un casque et lécher le ciel de leurs langues sanglantes. Des flots d'étincelles bondissaient en pétillant de ce vaste foyer qui répandait dans la nuit sombre, sur les plaines et les marécages, une lueur fantastique et lugubre.

—Le feu est aux maisons d'Arleux, s'écria le ridder de Rakenghem.

—Ma foi oui, répondit tranquillement l'affûteur ; c'est la ferme de Monté-Couvé qui brûle... Il faut bien que tôt ou tard ce qui a été bâti par le diable retourne au feu (1).

(1) Ce passage fait allusion à une légende très-répandue en Flandre et que l'on applique, je crois, à plus d'une habitation. Voici la version la plus connue, telle qu'elle nous a été dite un jour en cheminant de Marquion à Arras :

A deux lieues de Vico-en-Artois, frontière de Flandre, il existe une vieille et vaste ferme au pignon de laquelle il manque une brique. Mon compagnon de route brave cultivateur qui s'en allait vendre un chariot de grains à la ville, me le fit observer et me conta ce qui suit :

« Il y avait une fois un fermier riche, très-riche ; mais des bandits survinrent, lui volèrent son argent, lui ravagèrent ses champs et incendièrent sa maison. Il se trouva sans un sou pour payer ses fermages et reconstruire sa ferme. Abrisés, lui, sa femme et ses enfants, dans une mauvaise étable qui avait échappé aux flammes, ils perdaient le temps en vaines lamentations, oubliant le sage proverbe qui dit : *Aide-toi et Dieu t'aidera*. Enfin, exaspéré par le malheur, le fermier s'écria dans un moment d'aberration :

«—Je donnerais mon âme au diable s'il voulait rebâtir ma ferme avant que le coq ne chante !

« A peine avait-il prononcé ces paroles qu'un homme de mauvaise mine, vêtu en maître maçon, entra et dit au fermier :

«—Tu m'as promis ton âme si, avant le chant du coq, ta ferme était rebâtie : j'accepte le marché ; songe à tenir le tien !

Le ridder sourit, car en dépit de la superstition populaire, les titres de propriété constataient que la ferme de Monté-Couvé avait été bâtie par un de ses aïeux et non par le malin esprit.

—Et qui donc a mis le feu ? dit-il.

—L'avant-garde espagnole qui marche déjà vers Douai, répondit Van-Hoëk. Les coquins ont pris la traverse sous prétexte d'abrèger le chemin, mais en réalité pour faire la maraude... Ils ont déjà ravagé Paluel... Alors moi, Van-Hoëk, j'ai senti mon sang s'échauffer et j'ai poussé ma barque sur la claire qui baigne Arleux... Bien pensé !... Dès que j'ai entendu venir mes hommes, je me suis affûté derrière un saule et j'ai lâché une arquebusade dans le ventre du chef... Les gredins ont commencé par se venger en mettant le feu à la ferme de Monté-Couvé... Je n'en sais pas davantage... De sorte que je suis cause en partie de l'incendie, mais une maison bâtie par le diable, il n'y a pas grand mal, n'est-ce pas, monsieur le ridder ?

—Tu oublies, drôle, que cette ferme est une de mes propriétés.

—Pardon, seigneur, mais je n'avais pas mauvaise intention, répondit naïvement l'affûteur ; la preuve, c'est que je voulais seulement tuer un Espagnol.

—Et qu'ont fait les gens d'Arleux ?

—Ils ont pris leurs fourches et leurs faux :

—Monte en croupe derrière moi, s'écria le ridder, ces braves gens ont peut-être besoin d'un coup de main.

L'affûteur courut querir son arquebuse laissée dans sa barque et sauta en croupe derrière le ridder de Rakenghem. Aussitôt, le cheval reposé partit au galop malgré sa double charge.

L'incendie éclairait les chemins et colorait de ses fauves reflets les murs sombres de la tour du Forestel, manoir du ridder. A l'aide de ce sinistre fanal il n'y avait aucun danger de se tromper

“ Le pauvre fermier, frappé de terreur, n'avait pas eu le temps de répondre, que déjà le maître maçon s'était évanoui, quoique la porte fût restée fermée. On entendit alors un grand vent auquel se mêlait des voix étranges et le bruit des truelles frappant contre les briques. Le fermier, tremblant, mit l'œil à l'une des fentes de la porte et vit, à la lueur de flammes rougeâtres, une bande de diables noirs travaillant à rebâtir la ferme. Et les murs s'élevaient avec une rapidité surnaturelle, et l'on voyait grandir à vue d'œil une ferme magnifique.

“ Le fermier, désespéré, demanda pardon à Dieu et s'arracha les cheveux de désespoir. Sa femme pleurait, et les enfants poussaient des cris déchirants. La seule servante qui leur fût restée fidèle conservait un peu de sang-froid, et réfléchissait au moyen d'échapper au vœu fatal.

“ Mais la ferme, vaste et belle, était déjà bâtie jusqu'au toit. Le jour ne paraissait point. Bien qu'il fût à peine minuit, le pauvre fermier allait à chaque instant voir à la porte ; il faisait nuit noire.

—Mon Dieu ! s'écriait-il, le coq ne chantera point, et les diables en sont déjà au pignon de la maison !

—Attendez, not'maitre, répliqua soudain la servante ; Dieu a entendu vos prières, et peut-être me donnera-t-il moyen de sauver votre âme et de gagner une belle ferme.

“ Elle courut au poulailler, et se prit à contrefaire le coq. Aussitôt le coq chanta.

“ Tout à coup les flammes s'éteignirent, et les diables prirent la fuite dans l'obscurité en poussant des hurlements de rage.

“ Le fermier et sa famille remercièrent le bon Dieu, et dès que le jour fut venu, ils virent une grande et belle ferme sur les ruines de l'ancienne ; mais en regardant au pignon, ils s'aperçurent qu'il y manquait une seule brique, la dernière. Il était temps !

—Vous voyez, ajouta gravement son compagnon de route, qu'il manque en effet une seule brique au pignon de cette maison.”

On m'a affirmé que les maçons avaient pu oublier de poser cette brique ou qu'elle s'était détachée dans un coup de vent. Qui doit-on croire ? Toujours est-il que les fermes auxquelles il manque la dernière brique du pignon ont en Flandre fort mauvaise réputation.

de route. Aussi nos voyageurs arrivèrent-ils bientôt à Arleux. Ils jugèrent prudent de prendre un chemin détourné pour entrer dans le village. Cette précaution ne fut point inutile, car ils aperçurent une bande de soldats espagnols groupés à peu de distance de l'incendie. Une bande de paysans était attroupée au pied de l'église. Ils semblaient discuter vivement ; leurs gestes animés indiquaient qu'il se passait quelque chose d'important.

En apercevant le ridder de Rakenghem ils poussèrent des cris de joie et le supplièrent de se mettre à leur tête. Celui-ci s'informa de tout ce qui s'était passé, et voyant qu'une collision devenait inévitable, il examina les forces des deux partis. Les soldats espagnols étaient peu nombreux, mais bien armés, tandis que les gens d'Arleux, quoique en nombre beaucoup plus considérable, n'avaient guère d'autres armes que leurs instruments de travail. Cependant quelques hâtiers et affûteurs étaient arrivés avec leurs arquebuses de chasse.

Le ridder n'ignorait point que le sort d'un combat dépend souvent de la manière d'engager l'action. Il ordonna donc une arquebusade générale, en recommandant qu'on se repliât immédiatement sur la tour du Forestel si les espagnols faisaient mine d'user de représailles. Ceux-ci étaient trop loin pour que cette décharge leur fit aucun mal, mais ils eurent leurs adversaires beaucoup plus forts qu'ils ne l'étaient et battirent en retraite vers les lieux boisés des claires.

Le procédé du ridder de Rakenghem avait eu un plein succès. Il se retira satisfait et comblé de bénédictions.

—C'est égal, dit le vieux Van-Hoëk en franchissant le sombre portail de la tour du Forestel, je me trompe fort si nous n'avons point une affaire demain. Je connais les espagnols ; ils sont comme les loups : quand ils ne se croient point en nombre, ils courent chercher du renfort pour revenir à la charge.

Le ridder ne répondit point, mais il devint pensif. Dès qu'il fut rentré, il changea d'habits et se coucha tout vêtu. Le château de Brunemont n'était point éloigné du passage des détachements d'avant-garde des troupes espagnoles, et l'isolement du manoir pouvait tenter les bandes en maraude. Qui donc défendrait Jeanne et le margrave contre ces hordes indisciplinées ? Jean de mon Mirel était seul en état de commander les gens du château, mais il ignorait ce qui se passait alors et partait dès l'aube pour ne rentrer qu'à la nuit close.

Ces réflexions engagèrent le ridder de Rakenghem à ne prendre de repos que juste ce qu'il en fallait pour réparer ses forces, et à partir pour le château de Brunemont avant le lever du soleil.

II.

LA CHASSE AU FAUCON.

Le ridder se leva avant que l'aube eût blanchi les brumes des claires. Il s'arma d'une bonne arquebuse et monta à cheval accompagné de Van-Hoëk. Il avait gelé durant la nuit, et le passage des marais était beaucoup plus facile que la veille. L'affû-

teur trouva donc le temps convenable pour la chasse, et quitta le ridder à la claire des Rios.

Le fiancé de Jeanne poursuivit son chemin et ne tarda pas à arriver au manoir de Brumemont. Il ne jugea point à propos de raconter au margrave ce qui s'était passé la veille. A l'âge du vieux soldat (il avait alors quatre-vingts ans,) toute émotion violente peut devenir mortelle.

Jeanne, le margrave et le ridder de Rakenghem montèrent à cheval, suivis d'un seul valet de fauconnerie. Ils se rendirent vers un lieu favorable à la chasse du faucon et nommé le Plat-Marais. C'était à mi-chemin du manoir de Brumemont et de la claire des Rios. Au nord du Plat-Marais, on voyait s'élever la sombre bordure du bois du Quesnoy, lequel s'étendait jusqu'à deux ou trois portées de fusil d'Arleux. Ces bois avaient pu servir de retraite aux soldats espagnols, aussi le ridder, qui ne s'était point séparé de son arquebuse, se promit-il bien de surveiller les buissons qui nouaient les marécages à la lisière du bois.

Le temps était sec et froid, mais la gelée n'avait cristallisé que l'épiderme des flaques les plus tranquilles qui entourent les grands bassins. Le vent du nord ridait tristement la surface de la claire des Rios et poussait des plaintes monotones dans les annales et dans les roseaux. Un ciel gris comme une plaque d'étain couvrait ce sombre paysage, que n'égayait pas même un blafard rayon du soleil d'hiver. C'est à peu près le seul aspect de la Flandre durant la mauvaise saison.

Dès qu'ils furent arrivés au Plat-Marais, les chasseurs suivirent chacun séparément la rive d'un des nombreux fossés qui sillonnaient ce marécage, de manière à embrasser le plus de terrain possible et à faire lever les hérons. Ils portaient sur le poing un oiseau de proie bien chaperonné et faisant vaillamment sonner sa sonnette.

La fauconnerie, comme on le sait, était un des plus vifs amusements de nos ancêtres. Cette chasse avait ses principes, ses règles non moins compliquées que celle du cerf, du loup et du renard. Il existait dans la fauconnerie sept vols différents qui voulaient leur oiseau de proie particulier : le *gerfaut* pour le milan, le *sacre* pour le héron, le *tiercelet de gerfaut* et plus souvent le *faucon* pour la corneille, le *faucon de rivière* pour les oiseaux d'eau, l'*émérillon* et le *hobercau* pour les champs, le *lanier* pour le lièvre et le *tiercelet* pour la pie. Il y avait encore : le *faucon pèlerin*, le *faucon gentil de passage*, le *faucon niais*, le *faucon royal*, le *faucon sort*, le *faucon de repaire*, le *faucon hagard* et le *faucon branchier*. Chacun avait des qualités à utiliser et des vices à dompter ; mais on ne peut contester que des oiseaux de leurre ne soient plus difficiles à dresser que des limiers. Il fallait les choisir, puis les affaïter, les accoutumer au leurre ; apprendre à les lancer, à les forcer de s'élever de terre, faire ses observations, les instruire aux différents vols, les maintenir en santé, les mettre en muc, connaître leurs nombreuses maladies, les moyens de les guérir et de les panser après le combat.

La chasse du héron est peut-être une des plus intéressantes, parce que le héron se défend au point de faire à son ennemi de mortelles blessures. Le vol prend ainsi le caractère d'une lutte. Quelquefois un gerfaut, dans l'ardeur du choc, se casse la cuisse ou la patte, se froisse l'aile ou se démonte une serre pour vouloir trop avillonner son gibier.

Outre les faucons, on se servait encore, pour le vol de la perdrix, du canard et du lapin, de quatre espèces d'autours : l'*autour branchier*, l'*autour niais*, l'*autour passager* et l'*autour fourchet*. Parmi les diverses sortes de faucons et d'autours, les niais sont les

meilleurs ; car, comme on les prend au nid, il est plus facile de les dresser. Il faudrait du reste un cours complet de fauconnerie pour dire à quel point la chasse au vol peut intéresser et justifier les soins que demandent les oiseaux de leurre.

Les chasseurs n'avaient pas encore exploré la moitié du Plat-Marais, que le chien du valet de volerie tomba en arrêt devant un héron, qu'on ne tarda pas à découvrir au bord d'une eau vive. Debout sur une de ses longues pattes, il levait la tête d'un air inquiet au-dessus des roseaux. Jeanne la première l'aperçut, et lui jeta un *hausse-pied* pour le forcer à s'essorer ; c'est-à-dire qu'elle lui envoya le sacret qu'elle tenait sur le poing, afin qu'il vint le chatouïler. Le héron s'enleva en effet, et le sacret, qui est fort petit, essayait un instant une lutte inutile et fit mine de prendre motte.

Le ridder de Rakenghem n'attendit pas qu'il fût à terre pour déchapperonner son sacre et le lancer du poing. On nomme cet oiseau, qu'on jette au secours du premier, *tombisseur*. Le *teneur*, c'est-à-dire celui qui termine le combat, est ordinairement un gerfaut. C'est un oiseau fier et hardi, le plus fort après l'aigle ; il a le manteau fauve, le bec et les jambes bleus, les griffes ouvertes et les doigts longs. Le vieux margrave portait sur son poing un magnifique teneur, bien atrempé et bigarré d'aigures. Deux grosses sonnettes pendaient à côté de ses clefs ou doigts de derrière.

Le tombisseur du ridder commença à voler en rondon, décrivant des cercles rapides autour du héron, qui, tenu en haleine et tournant aussi pour faire face à l'ennemi, montait lentement sans oser s'essorer. Nonobstant, le sacre ne se sentait point de force à attaquer franchement un adversaire aussi redoutable, et peu à peu il se mit à chevaucher le vent.

— Votre oiseau va ventolier, ridder ! s'écria le margrave ; affriandez-le pour qu'il revienne au leurre, et vous ferez bien de l'abaisser, car il est trop gras.

Le margrave déchaperonna soudain son teneur, qui vola en pointe vers le ciel et finit par disparaître dans les nuages. Le héron, se croyant libre, se mit alors à voler en long pour prendre la fuite ; mais il fut soudain empêché par le tombisseur, qui, se voyant secondé du gerfaut, cessa de ventolier, et revint exécuter autour de l'ennemi ses cercles fatigants, qu'il brisait parfois pour le souffleter du bout de ses pennes. Le héron ne put alors ni s'essorer dans la crainte du gerfaut, qu'il savait bien être au-dessus de lui, ni filer en long à cause du tombisseur.

Le vol touchait à son plus haut intérêt. Effectivement le gerfaut, après avoir fourni son dernier flegré ou temps d'élévation, commença son esplanade. En regardant attentivement, on pouvait l'apercevoir immobile au sein des nuages et paraissant gros comme un hanneton. Il demeura là quelques minutes, puis on le vit grossir avec une rapidité inimaginable. Il faisait sa descente et fondait en rondon, c'est-à-dire qu'il tombait sur son gibier pour l'assommer. Une flèche chassée par un arc donnerait à peine une idée de la vitesse avec laquelle le gerfaut, les ailes en arrière, fendait l'air du bout de son bec pour dérompre sa proie. Le héron prévint le coup et tendit son bec vers le gerfaut ; tous deux tombèrent rudement à terre. Le héron était mort ; mais le gerfaut, enfoncé dans le long bec de sa victime se débattait dans les convulsions de l'agonie. Le tombisseur, qui avait voulu profiter du moment où le teneur faisait sa descente pour attaquer le héron sous le ventre, reçut un tel soufflet, qu'il tomba à cinquante pas, étourdi de ce terrible choc.

Jusqu'alors la chasse n'avait point été troublée, mais au moment

où les chasseurs se précipitaient vers le gerfaut, une voix lointaine s'écria soudain :

—Ridder, prenez garde à vous !

Cette voix semblait sortir du sein d'un aune large et trapu, planté isolément entre le Plat-Marais et la claire des Rios.

Les chasseurs, surpris, relevèrent la tête, mais ils ne virent personne.

C'est la voix de l'affûteur, dit le margrave. Pourquoi ne se montre-t-il pas, et que signifie ce cri d'alarme ?

—Holà ! monsieur le ridder de Rakenghem, répéta la voix qui partait du saule, les espagnols vous ont reconnu. Piquez droit, vous et les vôtres, vers la claire des Rios ; il n'y a pas de temps à perdre !

—Les espagnols ! fit le vieux margrave.

—C'est aujourd'hui que Charles-Quint entre à Gambrai, répondit le ridder, et ces espagnols sont sans doute quelques détachements d'avant-garde qui vont à la maraude. Nous n'avons rien à craindre, ce me semble ; néanmoins l'avis de cette voix inconnue, que ce soit celle de Van-Hoëk ou d'un autre, me paraît bon à suivre.

—Monsieur, répliqua le margrave en redressant sur sa selle sa taille raide, vouée par les années, quand tous les espagnols du monde seraient ici, je ne bougerais point. Je suis sur mes terres, et je voudrais bien voir qu'un de ces misérables. . . .

Le ridder haussa imperceptiblement les épaules et promena un regard inquiet vers la sombre lisière des bois du Quesnoy.

—Hâtez-vous ! hâtez-vous ! cria Van-Hoëk.

Le fiancé de Jeanne fit une seconde tentative pour décider le margrave à pousser vers la claire des Rios ; mais le vieillard l'interrompit par un geste qui n'admettait point de réplique, et s'écria :

—Jeanne, venez derrière votre père ; je vous défends de fuir. . . . Toi, Robert, dit-il au valet de volerie, va chercher mon arquebuse. Quant à vous, monsieur, ajouta-t-il en s'adressant au ridder, l'espace est libre, faites comme bon vous semblera.

Et, croisant les bras sur sa poitrine, le vieillard attendit froidement la manifestation du danger. Le ridder, désolé d'avoir froissé sa susceptibilité, se trouva dans une singulière perplexité. Il craignait que sa présence n'attirât sur Jeanne et son père une partie de l'animosité que sa conduite de la veille avait excitée parmi les espagnols, et, d'un autre côté, il ne pouvait fuir vers la claire des Rios, de peur que le margrave n'attribuât cette sage précaution à la crainte et ne rompît la promesse qui devait l'unir avec Jeanne.

La voix de l'affûteur vint le tirer de cette incertitude, en s'écriant :

—Armez-vous, il est trop tard !

Au même instant, on vit se glisser entre les buissons du bois du Quesnoy une troupe d'hommes costumés à l'espagnole et armés en campagne. Ils s'arrêtèrent un moment pour causer à voix basse, et leurs regards semblaient se diriger vers le ridder de Rakenghem. Jeanne attira aussi leur attention.

—Camarades, dit l'un d'eux, cette fille est sa femme ou sa sœur sans doute ; enlevons-la, on nous payera une bonne rançon.

—Il y a eu du sang de versé, il faut du sang avant tout ! répondit un autre.

Ce colloque n'alla pas plus loin. Les soldats se mirent en marche, profitant des buissons qui pouvaient les masquer et des moindres inégalités du sol. Arrivés aux dernières limites du bois,

un des maraudeurs s'avança et coucha en joue le ridder. Mais avant qu'il eût allumé sa mèche, un coup d'arquebuse partit du saule placé entre le Plat-Marais et la claire des Rios, et l'espagnol tomba mort.

—Bien, Van-Hoëk ! très-bien, mon vieux ! s'écria le margrave. Si ce drôle de Robert m'avait apporté mon arquebuse, les coquins verraient beau jeu.

Les espagnols poussèrent un cri d'étonnement ; ils ne savaient d'où partait ce coup qui venait de terrasser un des leurs. Cet incident les alarma, et ils restèrent quelque temps indécis, ne sachant s'ils devaient se replier vers le bois ou continuer l'attaque. Mais un d'eux s'élança en avant et mit l'arquebuse à l'épaule. Une seconde détonation sortit du sein de l'aune de la claire des Rios, et le soldat tomba sur le dos en poussant un cri de mort. Un autre s'avança aussitôt, mais le ridder, qui avait gardé son coup d'arquebuse pour une occasion pressante, prouva qu'il était aussi bon tireur que vaillant homme, et cassa l'épaule à son ennemi.

—Bien tiré, ridder ! s'écria le margrave. Allons, mon ami, je vois que ceci n'est point une plaisanterie. Puisque je suis désarmé, nous ferons bien, je pense, de suivre l'avis de Van-Hoëk, qui nous prêtera sa barque pour échapper à ces misérables. Avant la fin du jour, nous aurons armés nos hommes et fait une battue en règle. J'apprendrai à ces gredins à respecter le pays, et nous verrons s'il en reste un pour aller se vanter d'avoir mis le pied sur mes domaines.

Le margrave, sa fille et le ridder piquèrent des deux vers la claire des Rios ; mais ils avaient à peine traversé la moitié du Plat-Marais, qu'une terrible arquebusade se fit entendre, et une grêle de balles passèrent en sifflant au-dessus de leur tête.

Ces drôles devraient au moins apprendre à tirer juste avant d'endosser une casaque de soldat, dit le vieux margrave avec ce flegme qui n'abandonne jamais le flamand dans le plus imminent danger. . . . Ferme, ne ménagez pas les chevaux ! Nous aurons notre tour.

Les maraudeurs avaient compris quelle faute immense ils venaient de commettre en se présentant séparément aux coups de leur invisible ennemi, et ils se précipitèrent tous en avant bien résolus à couper la retraite aux fuyards. L'avantage était à eux, car, pour regagner le château de Brunemont, il fallait suivre un chemin difficile, dont l'une des crêtes est adossée au bois du Quesnoy. D'un autre côté l'Agache, petite rivière qui vient des prairies de Marquion, de Brichambault et de Palluel, fermait le Plat-Marais en s'en allant rejoindre la Scarpe au lieu où s'élève aujourd'hui le hameau de l'Abbaye-du-Verger. Il ne restait aux fugitifs que la claire des Rios et la barque de Van-Hoëk.

Les espagnols n'avaient qu'une portée d'arquebuse à parcourir pour barrer le passage aux fugitifs ; mais au bout de cinq minutes il fut évident que les chevaux gagnaient du terrain. Les maraudeurs s'en aperçurent et changèrent de tactique. Ils envoyèrent une arquebusade qui ne parut pas d'abord mieux dirigée que la première, mais dont on vit un instant après les terribles effets. Le cheval du margrave ralentit soudain sa course, puis le vieillard pâlit, chancela sur la selle ; Jeanne et le ridder se précipitèrent vers lui en s'écriant :

—Au nom du ciel ! qu'avez-vous ?

—J'ai trois balles dans la poitrine, répondit l'octogénaire d'une voix éteinte mais calme. Ridder, sauvez ma fille. . . ., sauve ta femme.

— Il faut avant que je vous venge, s'écria le ridder en s'agenouillant, l'arquebuse à l'épaule, de manière à protéger à la fois le vieillard expirant et sa fille, qui lui soutenait la tête et lui présentait sa croix d'or pour l'aider à mourir.

Dans le même instant un cri éclatant sortit du bois du Quesnoy, et trois coups d'arquebuse couchèrent sur l'herbe trois espagnols. L'un fut tiré par le ridder, l'autre par Van-Hoëk, et le troisième partit du sein du bois, de l'endroit même où avait retenti ce formidable cri.

La terreur s'empara alors des Espagnols, et ils s'arrêtèrent au milieu du Plat-Marais, ne pouvant ni avancer ni reculer, car ils étaient pris entre trois feux. Deux de leurs ennemis échappaient à leurs regards, et, quoiqu'ils n'eussent que trois hommes à combattre, ils avaient déjà perdu six de leurs camarades. Tandis qu'ils discutaient sur le parti qu'ils devaient prendre, trois nouveaux coups de feu leur ravirent autant de compagnons.

Le margrave n'avait point encore rendu le dernier soupir; la vengeance qui s'accomplissait le retenait sur le seuil de la mort. Jeanne pleurait et récitait lentement les prières des agonisants. Le ridder, à genoux comme une statue sur son bloc, aux pieds du moribond, rechargeait son arquebuse avec une telle précision, qu'on eût dit qu'il s'agissait d'un tir à l'oiseau. Seulement sa joue était pâle, son œil étincelant et ses fortes mâchoires serrées l'une contre l'autre au point de gonfler les muscles de sa joue.

Tout à coup de longs cris retentirent non loin du bois, et une quarantaine de soldats, reste de l'avant-garde intimidée la veille par l'attitude menaçante des gens d'Arleux, se précipitèrent vers leurs camarades, qui poussèrent un hurra de joie. Le ridder ne bougea point; il vit bien que tout était perdu, mais il était de ces hommes qui suivent leur idée comme le bœuf son sillon. Cependant il tourna un peu la tête et dit à sa fiancée :

— Jeanne, recommandez votre âme à Dieu !

Puis il tira son coup d'arquebuse. Un homme tomba, et il rechargea de rechef son arme, tandis que deux messages de mort sortaient, l'un du saule de la claire des Rios, l'autre du bois de Quesnoy.

Les maraudeurs avaient enfin pris un moyen infaillible pour se débarrasser de ces trois ennemis acharnés, ils lâchèrent une arquebusade générale dans le saule de la claire des Rios. Les branches volèrent en éclats et un homme tomba à terre. C'était Van-Hoëk. Il ne poussa pas un gémissement, mais il grommela entre ses dents :

— Bon ! j'ai mon compte . . . Maintenant que les autres fassent leur devoir.

Et l'affûteur, qui n'avait point abandonné son arquebuse, se traîna jusqu'à sa barque, laissant derrière lui une large trace de sang. Deux détonations lui apprirent qu'il était vengé.

— Ca fait toujours plaisir, murmura-t-il en se couchant au fond de son bac.

Pendant ce temps, un homme sortant du bois du Quesnoy, à l'endroit d'où étaient partis plusieurs coups d'arquebuse, se dirigeait en rampant vers l'aune de l'affûteur. Ce lieu était favorable pour tirer en s'abritant derrière le tronc, et l'on avait encore la ressource de fuir en barque. L'homme parvint à son but avant que les Espagnols eussent rechargé leurs armes; alors il se redressa de toute sa hauteur, et l'on vit le sombre visage de Jean de mon Mirel.

— La place n'est pas bonne, monseigneur, lui cria Van-Hoëk. Venez sur mon bac, et poussez au large.

Jean de mon Mirel ne répondit point, mais il montra d'un geste

désespéré le groupe que formaient au milieu du Plat-Marais son père expirant, sa sœur et le ridder de Rakenghem, qui rechargeait encore son arme.

La tenacité de cet homme qui persistait à combattre, bien qu'il fût seul à côté d'un moribond et d'une jeune fille, irrita les maraudeurs. Ils trouvèrent plaisant de le cribler de balles et utile de s'en débarrasser. Soixante canons d'arquebuse se dirigèrent donc vers le ridder, qui, sans se déconcerter, se mit en devoir de faire feu en même temps que ses ennemis.

Et dans ce moment où la mort était inévitable, on ne vit pas sa main trembler, bien qu'elle soutint depuis plus d'une heure une lourde arquebuse. Mais le ridder de Rakenghem avait dans sa large poitrine un vrai cœur flamand, un cœur qui ne bat trop vite ou trop lentement que lorsque la vie s'en échappe. Le vieux sang des frontières coulait dans ses veines, il descendait de ces hommes valeureux qui firent des prodiges pour la défense de leurs libertés dans les guerres de Flandre au moyen âge.

A cet instant suprême il tourna un regard d'adieu vers Jeanne, et lui dit d'une voix triste et douce :

— Au revoir, Jeanne, nous ne seront unis qu'au ciel.

— Que la volonté de Dieu soit faite ! répondit-elle.

Et par une sainte pudeur elle abaissa sur son visage de madone son voile pour mourir.

D'un commun accord les deux fiancées entonnèrent à haute voix le *Deprofundis*, et le vieux margrave y mêla sa voix expirante. Avec l'aide de sa fille il avait essayé de s'agenouiller. Tous trois étaient donc dans l'humble posture de la prière; mais le ridder de Rakenghem, tout en chantant à genoux le chant de mort, tenait toujours braquée sur ses ennemis son arme menaçante.

La majesté de ce spectacle imposa tellement aux Espagnols qu'ils hésitèrent à tirer; mais avant qu'ils eussent pris un parti, une épouvantable décharge de mousqueterie éclata de tous les points du Plat-Marais. Les coups de feu semblaient sortir de terre; on ne voyait personne, seulement les bourreaux devinrent victimes, car une trentaine d'Espagnols roulèrent dans la poussière. Les autres oublièrent de faire usage de leurs armes. Et d'ailleurs, sur qui auraient-ils tiré? on ne voyait dans le Plat-Marais que le ridder, le margrave et Jeanne stupéfaits de voir tomber ceux dont ils attendaient la mort.

En regardant attentivement on aurait pu distinguer çà et là, depuis le bois du Quesnoy jusqu'aux rives de l'Agache, des têtes noires et des canons d'arquebuse dépassant les crêtes des fossés qui zèbrent le Plat-Marais dans toute sa longueur. Les défenseurs inattendus étaient en partie des gens du château de Brunemont prévenus par le valet de volerie. Le reste se composait de hutteurs et d'affûteurs des claires, attirés par la mousqueterie et qui, en voyant le danger que courait leur seigneur déjà blessé, s'étaient approchés en rampant du lieu du combat avec l'adresse et l'agilité d'hommes habitués dès longtemps aux surprises de guerre et de chasse. On en aurait pu compter une soixantaine; il en était venu du Haut-Brocklandt, des Fonds-Mariva, de la claire des Rios et autres lieux plus éloignés encore.

Un silence mortel suivit cette détonation, on entendit un instant après les gémissements des blessés. Les Espagnols, pâles de frayeur, ne savaient où fuir; leurs ennemis formaient autour d'eux une enceinte invisible et gardaient un silence de mort. Le ridder de Rakenghem continuait seul, avec un flegme imperturbable de charger et décharger son arquebuse, et à chaque coup un homme tombait.

Chacun des maraudeurs était alors trop occupé de son propre

salut pour penser à venger son compagnon. Ils se formèrent, au nombre de vingt-cinq, en bataillon serré et partirent au pas de charge vers le bois du Quesnoy. Mais une nouvelle explosion plus épouvantable que la première se fit entendre, et cette fois ils eurent en outre à essayer le feu des veneurs forestiers du margrave, gens d'une adresse consommée. Tous les Espagnols tombèrent, à l'exception d'un seul, qui battit l'air de ses bras et promena autour de lui un œil hagard et insensé.

Van-Hoëk l'aperçut du fond de sa barque, il se souleva péniblement, et épaulant son arquebuse, il fit feu en murmurant avec l'expression d'une haine profonde :

—Tiens ! ce n'est pas pour moi, mais c'est pour le margrave.

Le coup partit, et l'Espagnol, après avoir fait un bond comme un daim blessé, tomba à côté de ses compagnons d'armes ; pas un seul n'était demeuré debout. Au reste, ces gens-là savaient mourir ; après le premier cri arraché par la douleur, ils s'embossaient dans leur cape et attendaient silencieusement la mort.

Dès que l'œuvre sanglante fut terminée, on vit des hommes se dresser de tous les côtés du Plat-Marais comme s'ils fussent sortis de terre. A l'exception des gens du château et des veneurs forestiers, ils portaient presque tous le costume des hutteurs affûteurs, c'est-à-dire le large feutre, la casaque de toile bleue et les longues guêtres de cuir. Ces gens avaient un aspect rude et farouche. La plupart mourraient sans avoir jamais franchi les solitudes sauvages de claires, excepté pour vendre, une fois l'an, quelques fourrures dont le prix leur servait à acheter de la poudre et du plomb.

Ces hommes, donnant alors des signes d'une douleur sombre et contenue, entourèrent le margrave octogénaire dont la poitrine percée de trois balles laissait échapper des flots de sang. Il était soutenu par son fils Jean de mon Mirel et par le ridder de Rakenghem. Jeanne priait et s'appuyait défaillante à l'épaulé de son frère.

—Mes amis, dit le vieillard en tournant un regard affaibli vers le cercle pressé de ses vassaux, vous m'avez vengé ; merci !... notre sol a encore une fois bu du sang espagnol... Mes amis, que Dieu vous garde ; adieu !

—Adieu, monseigneur ! répondit la foule d'une seule voix.

Le margrave des Claires étendit alors une main défaillante au-dessus de son fils, de Jeanne et du ridder pour les bénir ; puis il baisa la croix de son poignard et rendit le dernier soupir.

Personne ne bougea, mais Van-Hoëk qui, malgré une large blessure à la cuisse, s'était trainé jusqu'aux pieds de son seigneur expirant, poussa un sanglot rauque et guttural qui fit tressaillir la foule. On vit alors plus d'une larme couler sur des joues bronzées qui n'avaient jamais été mouillées que par l'eau du ciel.

Après cet élan de douleur on construisit à la hâte une civière où fut déposé le corps du vieillard, et le funèbre convoi, gardant un religieux silence, prit, à pas lents, le chemin du manoir de Brunemont.

L'endroit où furent exterminés les maraudeurs espagnols garde encore aujourd'hui le nom pittoresque et bizarre de : *Où les hommes ont été tués*. Un chemin qui passe par là et va se perdre dans les bois d'Ubia porte le même nom par extension. Seulement il est peu de gens du pays qui sachent l'origine de cette appellation.

La troupe de veneurs, hutteurs et affûteurs eut bientôt quitté le Plat-Marais, et le convoi arrivait à peine sur les rives de l'Agache, que déjà des nuées de corbeaux et de choucas fondirent sur les cadavres encore chauds. C'était bien souvent alors l'unique et triste sépulture des gens de guerre.

(A continuer.)

JOURNAL POÉTIQUE DES DAMES.

ORE FELICI.



REMIERS ravissements de deux âmes éprises,
Félicités du ciel par la terre conquises,
Courts instans où l'on plane, orgueilleux et charmés,
Au dessus des plus grands et des plus renommés ;
Fierté que l'amour donne et dont l'amour s'enivre,
Qui ne vous a connu ne s'est pas senti vivre !

Qui ne vous a goûtés n'a jamais défini
Les aspirations du cœur vers l'infini !
Car l'amour ici bas, c'est le rayon de l'âme
Qui du foyer divin nous présage la flamme ;
C'est le regard profond qui déchire, ébloui,
Le voile du néant où sa lumière a lui ;
Oui, l'amour, c'est la foi triomphante du doute ;
C'est le bras qui soutient, c'est la voix qu'on écoute :
C'est l'immense désir que rien ne peut combler,
Et qui, venu de Dieu, sait nous le révéler.
Au milieu des débris de toutes les croyances,
Quand l'esprit d'examen trouble les consciences,
Quand l'idéal a fui, quand la foi manque à tout,
Fleur au divin parfum, l'amour est seul debout !
Aimer, oh ! c'est tenir son âme haut placée !
Aimer, c'est féconder la vie et la pensée !
Par un sincère amour deux nobles cœurs atteints
S'éveillent aussitôt à tous les grands instincts.

L'homme dit à la femme en ces instans d'ivresse :

“ Je veux, pour mériter ta divine tendresse,
Être un être divin !
En force, en dévouement, en génie, en courage,
Les meilleurs, les plus grands, les plus dignes d'hommage
Me désieront en vain !
Et la femme répond, à la fois humble et fière :
Je serai le reflet de ta noble carrière ;
Défends l'humanité,
Et moi, pour consoler les douleurs ignorées,
J'aurai la charité ! ”

Doux et compatissans, ils marchent dans le monde ;
Leur cœur voudrait donner du bonheur qui l'inonde
A tous les malheureux ;
La puissance des rois, dans leur riante sphère,
Parfois les a tentés ; mais c'est pour satisfaire
Leurs élans généreux.

La nature est pour eux une source éternelle
D'enthousiasme pur ; ils sont fêtés par elle :
Le couchant d'un beau jour,
Les forêts, les grands monts, l'Océan sans rivages,
Les aspects de la terre ou rians ou sauvages,
Parlent à leur amour !

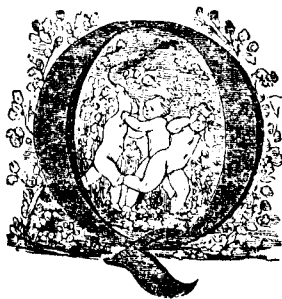
L'amour double l'essor de leur intelligence.
De toute poésie et de toute éloquence
Ils ont l'instinct profond.
Avec tout idéal ils sont en harmonie,
Et toujours, de leur âme aux fibres du génie
Une fibre répond !

Aimons donc, l'amour ennoblit l'être !
Aimer, c'est ici bas tout sentir, tout connaître,
C'est aspirer plus haut !
Combien peu, rencontrant ce bonheur sur la terre,
Ont compris ton vrai sens, ineffable mystère,
Enigme au divin mot !

Mme LOUISE COLET.

FEUILLETON.

La Mer et Les Marins.



U'EST-CE que la mer ?

—C'est l'amas des eaux, répond la Genèse.

Les savants nous donneront des définitions moins simples et moins grandioses.

Le grammairien, qui tient à distinguer, nous apprend que le nom de mer s'applique seulement aux

eaux qui environnent les continents.

Le naturaliste nous déclare que c'est un assemblage immense d'eau salée.

Le physicien s'empare, et parle déjà de phénomènes, de marées, de trombes, de pesanteurs, d'équilibre, de courants.

C'est, dit le chimiste, un volume incommensurable de protoxyde d'hydrogène tenant en dissolution du chlorure de sodium dans la proportion de 4 pour 100, et renfermant en outre des molécules de sulfate d'oxyde de sodium, des atomes presque inappréciables de ce sulfate d'oxyde de magnésium connu par sa déliquescence, et enfin des particules iodurées et ammoniacales.

—C'est une goutte d'eau dans l'infini, s'écrie le philosophe.

Un poète pourrait être jaloux d'une pareille réponse mais, s'il est classique, l'arsenal de la mythologie grecque lui est ouvert. Il a le choix entre une multitude de dieux et de déesses : Océan, Thétis et les Océanides, le vieux Nérée, les jeunes Néréides, les Tritons, Éole et bien d'autres encore lui fourniront à l'envi des périphrases maritimes. La mer ou plutôt la plaine liquide sera tout à la fois pour lui le sein d'Amphytrite et le domaine de Neptune.

S'il a rompu avec les formes de l'école sans adopter pour son usage quelque mythologie peu connue, s'il ne veut ni de Pratché-ta ni des Vaïous en remplacement des divinités olympiques dé-cédées, la mer deviendra pour lui, tout au moins, la ceinture azurée de l'univers, l'antique berceau du monde, ou, quoique l'expression soit virgilienne, l'onde amère et l'abîme salé ; il la fera sourire et chanter comme une jeune reine, il nous dira qu'elle est blonde et pleine d'amour ; il la traitera tour à tour d'amante

perfide, de marâtre inhumaine, de lionne échevelée. En présence de l'immensité, la mer, s'écriera-t-il, c'est :

Une larme d'enfant qui roule dans l'espace,
Une larme qui fuit, une larme qui passe
Et qu'un soupir du temps desséchera.

Ceci vaut bien la goutte d'eau du philosophe.

Pour le voyageur, pour le spéculateur, pour le commerçant, la mer est une grande route.

Pour l'homme d'État et le diplomate, c'est une question.

Pour les rois, c'est un empire.

Pour les peuples, un champ de bataille.

Le peintre va vous dire que c'est un magnifique sujet d'étude, à moins qu'il n'y voie simplement un fond de tableau.

Le géomètre avouera que c'est un corps dont on ne peut calculer que la surface, et encore, dans sa naïveté scientifique, il ajoutera que l'opération serait fort difficile.

La mer, pour l'historien, est l'arène où se sont vidées les plus fameuses querelles des temps anciens et modernes ; c'est le but vers lequel ont tendu les plus énergiques efforts de l'esprit humain.

L'obstacle, en apparence invincible, lentement vaincu par de téméraires tentatives, est devenu le moyen d'accomplir des entreprises plus téméraires s'il est possible. Car la mer rappelle cette merveilleuse série de voyages, de guerres, de batailles, de découvertes et de conquêtes, qui commence à l'expédition semi-fabuleuse des Argonautes et qui se poursuit de nos jours dans l'Océanie et autour des deux pôles.

La mer, c'est la nef *Argo*, que construisit Minerve elle-même.

La mer, c'est Salamine, les guerres puniques, Actium les incursions des Sarrasins, les invasions des Normands, les croisades, Lépante ; c'est le cap Bévésier (*Beachy-Head*), la Hogue, Aboukir, Trafalgar, Navarin, Alger, le bombardement de Tanger et de Mogador. Dans un autre ordre d'idées historiques, c'est Carthage, Rome, Venise, Gênes, le Portugal, l'Espagne de Charles-Quint, la Hollande, la France de Louis XIV et de Colbert, la puissance Britannique. Faut-il parler des chevaliers de Malte ; faut-il citer les conquérants du Nouveau-Monde et les filibustiers ses vengeurs ?

Au nom de la mer, les âges nous présentent une phalange serrée de héros ou d'hommes de génie qui ont leur place au premier rang parmi les plus illustres renommées de la terre.

C'est la mer qui a fait CHRISTOPHE COLOMB !

Après un tel nom, l'historien pourrait garder le silence ; mais il poursuit, écoutons :

—Les marins, dit-il, les grands navigateurs, dont on ne comprend pas tout le génie, seraient en droit de répondre à l'humanité ce que Cortez, méconnu, répondit à Charles-Quint, quand l'empereur, impatienté de le voir se frayer un passage à travers les courtisans, demanda très-haut :

—Quel est donc cet homme ?

—Dites à Sa Majesté, répliqua le vainqueur du Mexique, que c'est un homme qui lui a conquis plus de royaumes que ses ancêtres ne lui ont laissé de province.

Qu'est-il resté des travaux d'Alexandre, de César, de Charlemagne ? Si ces grands guerriers n'avaient jamais existé, quelle lacune laisseraient-ils dans l'histoire du monde ? Il en est tout autrement des grands découvreurs. Christophe Colomb nous a donné les Amériques ; Gama, l'Afrique et les Indes ; leurs illustres successeurs ont ouvert à la civilisation, à la science, au christianisme, tous les continents et toutes les îles. Les véritables

conquêtes, celles qui restent, celles qui appartiennent non à un peuple, mais à tous les peuples, ont été faites par les marins ; nous en avons été dotés par le mer.

Ainsi parle l'historien s'il n'est pas descendu du sommet élevé d'où il doit planer sur les révolutions des empires, et s'il ne s'est pas laissé aveugler par de mesquines considérations fort à la mode aujourd'hui.

La mer sera donc pour lui la source de la plus grande gloire qu'il soit donné à l'homme d'acquérir par des œuvres purement humaines.

Si nous interrogeons maintenant le géographe, l'hydrographe, l'astronome, le jurisconsulte, le médecin, aucun d'eux ne resterait court, et chacun pourtant, à son point de vue spécial, vous montrerait la mer sous une face nouvelle ; mais nous avons hâte de prendre enfin la parole.

Pour nous, humble romancier, la mer est d'abord un gigantesque théâtre sur lequel s'agitent les passions humaines modifiées par une existence exceptionnelle ; puis c'est tout ce qu'elle est pour les acteurs de ce théâtre, pour les marins, pour les populations maritimes ; car il faut nous identifier avec nos personnages, nous devons voir ce qu'ils voient, sentir ce qu'ils sentent, penser, aimer, haïr, jouir, souffrir, comme ils pensent, comme il aiment, comme ils haïssent, comme ils jouissent, comme ils souffrent !

Et pour les marins, la mer n'est pas simplement une carrière, une profession, un métier, ce qui serait déjà beaucoup, puisque autour de ces mots surgissent l'orgueil, l'ambition, l'amour de la gloire, l'espoir de la fortune, l'envie, la paresse, le découragement ; la mer est encore : tantôt un asile, une mère nourrice, une seconde patrie ; tantôt une habitude et l'objet d'une passion singulière qu'il faut appeler *la passion de la mer*. Pour ceux-ci, la mer est un besoin impérieux, ils ne peuvent vivre sans naviguer ; pour ceux-là qu'entraîne la nécessité, la mer est une ennemie, la mer est un tourment, c'est l'esclavage, l'exil, la prison, le tombeau.

Dans tous nos ports il y a une hauteur, une jetée ou un bout de rempart qui domine la rade et d'où l'on aperçoit les mouvements des navires ; c'est là que s'assemblent les marins ou leurs familles ; c'est là qu'on apprend les nouvelles de mer, nouvelles souvent trompeuses, à en juger par les noms de Butte-Menteuse ou de Pointe-aux-Blagueurs, que la sagesse populaire a imposés à ces lieux de rendez-vous.

Il est bien rare que le monticule soit entièrement désert. Vous y rencontrerez au moins de vieux navigateurs en retraite, qu'une longue habitude attire au bord de la mer ; car la mer fut leur jeunesse, sur la mer s'écoulèrent leurs meilleures années. Elle leur donna des émotions, des périls et de la gloire, ils viennent à présent lui demander des souvenirs.

Ils étaient athlètes autrefois, ils sont aujourd'hui juges du camp, et, à les croire, tout a singulièrement dégénéré. Les navires ont perdu leurs formes élégantes et leurs pompeux ornements, ils ne marchent plus, ils manœuvrent mal, ils ont un air lourd et embarrassé ; les vaisseaux ont l'aspect de catafalques : les frégates n'ont plus d'ailes et ne méritent plus l'honneur de porter le nom de l'oiseau des mers.

Les marins de leur temps, ajoutent-ils, étaient des géants, ils avaient des allures mâles et fières, ils ne connaissaient que leur bord, et mêmes que certaines parties du bord : un gabier ne des-

cendait jamais de sa hune, un calier ne sortait jamais de la cale. Il y avait tels matelots qui ne se rencontraient pas une seule fois l'un l'autre en quatre ans de campagne ; mais aujourd'hui les gens de mer sont des muscadins sans vigueur qui sentent plus souvent la pommade que le goudron !

Les vieux causeurs ne tarissent pas sur les magnifiques escadres qu'ils ont vues jadis dans ces mêmes eaux, et les comparent avec dédain à nos maigres divisions navales. Ils n'ont pas tout à fait tort. Mais il ne faut pas les entendre parler de la marine à vapeur, leur antipathie et leurs plastron. La langue maritime, qu'ils n'ont point oubliée, ne fournit pas de termes assez méprisants pour flétrir les machines, les roues, les chaudières, inventions infernales qui, à les croire, porteront le dernier coup à la marine.

Si vous abondez dans leur sens, ils finiront par vous déclarer franchement que la mer elle-même est en décadence. On conçoit qu'adversaires systématiques du progrès, ils n'aspirent pas à voir le jour où l'Océan ne sera que légèrement acidulé comme une sorte de limonade.

Causer ainsi au bord de la mer, critiquer les manœuvres des bâtiments qui mettent sous voiles ou qui viennent au mouillage, est pour nos vétérans une jouissance quotidienne ; ainsi la mer est leur distraction, leur spectacle par excellence.

D'ordinaire la butte est peuplée par une foule nombreuse d'hommes, de femmes et d'enfants. La mer les appelle tous. Les uns guettent un canot, les autres un navire ; ceux-ci cherchent une espérance, ceux-là recueillent un dernier adieu.

L'ami qui compte sur le retour d'un ami, la mère inquiète, la femme, les enfants du marin absent se rendent tour à tour à la Pointe, et jettent un regard d'attente sur l'horizon.

Si vous venez alors demander à l'une de ces femmes ce que c'est que la mer, la mer qu'elle regarde ainsi avec des larmes aux yeux, un nom bien cher, n'en doutez pas, s'échapperait de ses lèvres.

A quoi pense-t-elle depuis deux mortelles années chaque fois qu'elle entend parler de la mer ? A qui songe-t-elle toutes les fois que le vent souffle avec furie, quand les lames grandissent, se dressent, se tordent et roulent à la grève blanchis d'écume comme des coursiers haletants ?

Autrefois, lorsqu'il était à terre, elle s'agenouillait pieusement et récitait une prière pour les pauvres voyageurs de la mer ; maintenant elle se précipite à genoux, lève des mains suppliantes vers le ciel, et murmure avec effroi le nom bien-aimé. Car la mer, c'est lui ; la tempête, le naufrage, c'est lui, toujours lui !

Pressez-la de questions, forcez-la de prêter l'oreille à votre demande répétée :

— Mon fils, monsieur, mon fils est sur *la Cigale*, annoncée depuis plus d'un mois ! Chaque jour, voyez-vous, je viens ici et je pleure ; il a fait si gros temps ! Et la mer est si grande ! et son navire est si petit !

Attendez, on hisse un signal à la tour du large.

— Si c'était lui !

Voyez, elle tremble, elle espère, elle essuie ses larmes, elle s'appuie plus fortement au bras de sa fille.

Non loin d'elles se trouvent bien des indifférents qui sont venus chercher une récréation au lieu où se porte la foule. Que leur fait à eux ce signal qui flotte et désigne un bâtiment caché par la terre ? Ils causent froidement ; ils calculent les probabilités du retour de tel ou tel navire.

—C'est peut-être *la Cigale*, dit tout haut un flâneur.

—Ou *le Caméléon*, reprend un autre.

—Flamme 3, pavillon 4 ! ajoute un marin qui regarde dans sa longue-vue ; non, ce n'est pas une goëlette, ce n'est pas une gabarre. Je parierais pour *la Sémillante*, qui vient de la Martinique.

La pauvre mère a tout entendu :

—Ah ! mon Dieu ! murmure-t-elle, si ce n'était pas lui !

A deux pas de là, d'autres cœurs battent pour *la Sémillante*. Un vieux maître décoré, une hôtesse de matelots, deux orphelins qui ont perdu leur mère le mois dernier ; le premier attend son fils, l'autre son frère, les autres leur père.

La voile apparaît enfin.

—C'est *la Sémillante* !

Un cri de joie, mais aussi des sanglots répondent au nom qu'on vient de prononcer ainsi.

Demain, celle qui compte les heures de retard de *la Cigale*, reviendra seule au bord de la mer. Dieu veuille que le petit navire n'ait été que retardé dans sa route, et que cette même jetée, où tant de fois elle a pleuré sur son fils absent, soit témoin de ses embrassemens maternels !

Ainsi la mer est encore le canevas de mille drames intimes, pleins d'angoisses et de mystères, qui commencent le jour de l'appareillage par de touchans adieux, et qui se terminent trop souvent par d'incomparables douleurs.

Au retour d'une longue campagne, combien de fatales nouvelles sont réservées à ceux qui arrivent joyeux dans le port ! La mort ou l'oubli ont fauché leurs plus douces espérances : ceux qui les attendaient ne sont plus ; d'autres, qui avaient promis d'attendre, se sont lassés ; car la mer, c'est l'absence, et malheur aux absents !

Enfin ne faut-il pas qu'il y ait des noms effacés sur le rôle d'équipage ? Au sud du cap Horn, un sabord s'est ouvert pour livrer passage à un cadavre ; c'était un jeune homme du pays, il avait des parents, des amis, une fiancée qui ne se lassaient pas d'attendre.

Le premier matelot qui mettra pied à terre sera interrogé sur son compte :

—Comment se porte-t-il ? Descendra-t-il à terre aujourd'hui ? Que fait-il ? Vous a-t-il remis une lettre pour nous ?

Le matelot balance tristement la tête sans répondre. L'inquiétude renaît, les questions se pressent :

—Est-il à bord, au moins ?

—Non.

Est-il débarqué ? A-t-il été retenu à Valparaiso ? Parlez, monsieur, où est-il ?... Vit-il encore ?

Hélas ! il faut bien qu'on apprenne la vérité : son ame est à Dieu, son corps à la mer !

Nous connaissons force bonnes gens pour qui la mer n'est que le domicile des turbots et des sardines, le séjour des morues et la nourrice des huîtres. Au nom de la mer, l'eau leur vient à la bouche.

Ceux-ci sont des gastronomes ; qu'ils ouvrent Brillat-Savarin et qu'ils disent chez Véry !

Une autre variété de béotiens connaît surtout la mer par le grand serpent cornu qui fit si longtemps la fortune de l'ancien *Constitutionnel*.

Leur première question est de vous demander des nouvelles de

ce fameux reptile, long de quatre myriamètres, si notre mémoire est fidèle.

La seconde question est relative aux baleines.

—Avez-vous vu des baleines ? de grosses baleines ? de véritables baleines ?

—Mais oui, monsieur, tout comme je vous vois.

—Oh ! le bel état que celui de marin ! Il a vu des baleines en vie.

—Il sait le grec, ma sœur !

—Et les requins ? et les marsouins ? comme quoi c'est-il gros ? comme un bœuf, pas vrai ?

—Et les poissons-volants, en avez-vous vu ?

—J'en ai mangé, monsieur.

—Est-il possible que j'aie devant les yeux un homme qui a mangé des poissons-volants ! Décidémet, je mettrai mon fils dans la marine.

Voici des gens pour qui les poissons et la mer sont une seule et même chose. Nous en savons d'autres qui, bien pénétrés de leur *Télémaque* et de leur *Robinson* n'y voient que des tempêtes :

—Vous avez assurément essuyé des tempêtes, monsieur le marin ? demandent-ils d'un air bonasse.

—Mais oui, monsieur, mais oui, quelquefois !

—Avez-vous jamais chaviré ?

—Si j'ai chaviré, monsieur, trois fois de suite !

—Bah ! et qu'arriva-t-il ?

—Peu de chose ; nous jouions aux cartes, l'as de pique fut perdu !

Là-dessus, le marin prend son chapeau et s'enfuit.

Ils sont très-intéressants, ces officiers de marine, dit le bourgeois, abasourdi de la réponse.

Dans un autre sens, plus sérieux, et qu'on ne saurait passer sous silence, la mer est l'activité par opposition à l'inaction, le mouvement par opposition au repos. On dit : prendre la mer, être à la mer, tenir la mer, et ces expressions impliquent l'idée d'une des trois phases principales de l'existence maritime.

Le port, la rade, *la mer*, sont en effet trois termes corrélatifs qui répondent chacun à toute une série de faits.

Pour le navire, *le port* représente dix états bien divers, depuis la mise en chantier jusqu'à la démolition complète : la construction, le lancement, l'amarrage bord à quai, le premier équipement, l'armement définitif ; au retour d'une longue campagne, le désarmement, puis la mise en réparation, le bassin, la refonte ; ensuite, si l'on n'a pas besoin de ses services, l'abandon, l'immobilité, le silence, le sommeil ; il est emmagasiné, que va-t-on en faire ? une voile, une caserne ou un ponton ! Pour les bâtimens de commerce, le port est l'époque du chargement et du déchargement. Le port enfin c'est l'agonie, car d'ordinaire le vieux vaisseau vient mourir aux lieux qui l'ont vu naître, la noble carène qui a labouré toutes les mers, le glorieux vétéran qui tant de fois a bravé le feu, l'air, la terre et l'eau, n'est plus qu'un pauvre invalide ; une consultation de praticiens va prononcer sur son sort, une commission d'ingénieurs et d'officiers s'assemble, on le visite, on le sonde, on l'examine froidement, et, s'il est condamné, rien ne le sauvera du fer des démolisseurs.

En rade, le navire vit de sa vie propre, il a son équipage, ses officiers, son capitaine ; il est complètement organisé. Au mouillage, sur ses ancres ou sur les ancres d'emprunt d'un *corps-mort*, il stationne ou il attend l'ordre du départ, il est en relâche ou en

faction. L'état de rade, peu connu des bâtiments marchands, qui n'ont pas de temps à perdre, est en quelque sorte l'état normal des navires de guerre, comme on le verra plus tard.

Faut-il dire qu'il y a des ports sans rade, et des rades sans ports, et qu'ainsi les deux positions maritimes qu'on indique rapidement ici se confondent souvent entre-elles? mais elles n'en sont pas moins très-distinctes. D'ailleurs, dans ces études, physiologiques avant tout, ce n'est pas à la description purement matérielle, c'est à la peinture pittoresque et morale, à proprement parler, que nous nous attacherons. Dès lors, la différence existe constamment, puisqu'il y a les mœurs de la rade et les mœurs du port bien dissimilables entre-elles. Un navire de guerre est-il obligé, faute de trouver un ancrage convenable, de s'amarrer dans un port, si le service de rade est maintenu à son bord, ce sera pour nous un navire en rade. Et, par analogie, nous serons conduits à dire qu'un bâtiment de commerce est au port, chaque fois que nous le verrons effectuer son déchargement ou son chargement, serait-il mouillé sur ses ancres faute d'avoir trouvé un quai bien abrité pour s'y amarrer à l'aise.

Le navire à la mer, on le voit maintenant, n'est donc pas simplement un navire à flot.

Pour être à la mer, il faut en langage de marin, avoir levé l'ancre, avoir franchi les passes, être en cours de voyage.

Aussitôt à bord, les devoirs et les usages se modifient; certains soins nouveaux sont nécessaires; d'autres soins, naguère indispensables, deviennent inutiles. Ainsi, par exemple, plus de batelage, plus de communications, plus de signaux avec la terre.

Alors, si le bâtiment navigue seul, comme nous le supposons d'abord pour plus de simplicité, le capitaine, maître après Dieu, dispose du sort de tous les gens embarqués sous ses ordres.

Nous venons de nommer le capitaine.

Cette grande figure maritime ne peut être séparée de la mer, car, sur le plus grand des vaisseaux, sur la plus petite des barques, il y a également un capitaine.

Quel que soit son titre ou son grade, qu'on l'appelle commandant, qu'on l'appelle patron, qu'il occupe dans la hiérarchie navale le grade de capitaine de vaisseau (1), de capitaine de corvette (2), de lieutenant de vaisseau (3) ou d'enseigne (4), qu'il soit capitaine au long cours ou simple maître au cabotage, dès qu'il commande, c'en est assez, il est capitaine, il est roi; ses volontés sont des ordres, ses pouvoirs sont immenses, et, s'il en abuse, nul à bord ne peut lui opposer une résistance légitime.

Cependant, hâtons-nous de le dire, il faut qu'il en soit ainsi.

Du jour où le capitaine ne serait plus pourvu d'une autorité sans bornes, du jour où il subirait à bord le contrôle d'un censeur ou d'un conseil, la navigation deviendrait impossible.

Le régime maritime ne peut être qu'une monarchie absolue, sauf, bien entendu, le recours de chacun par-devant la justice ou auprès des chefs directs du capitaine lorsque le régime maritime cesse, c'est-à-dire lorsqu'on cesse d'être à la mer.

Être à la mer, c'est donc enfin être à la discrétion d'un homme que nous allons maintenant regarder face à face, car ici, grâce à Dieu, il n'est que notre égal.

G. DE LA LANDELLE.

- (1) Le grade de capitaine de vaisseau correspond à celui de colonel.
 (2) Celui de capitaine de corvette correspond au grade de chef de bataillon.
 (3) Le lieutenant de vaisseau est assimilé au capitaine des armes spéciales.
 (4) L'enseigne de vaisseau est assimilé au lieutenant des armes spéciales.

ETUDES RELIGIEUSES.

VINGT-QUATRE HEURES A LA TRAPPE

DE

BELLEFONTAINE.

(Suite.)

A MADME LA MARQUISE DE MALESTROIT DE BRUC,
 AU CHATEAU DE LA NOË.

Réception de l'évêque.—Un Voyage au moyen âge.—Le Souper des moines en vacances.—*La Polka*.—La Veillée chez le garde.— Histoire de la Trappe.—Rancé.—La Réforme.—1793.—Opinion de Napoléon sur les Trappistes.—Noviciat et vêtue.—Le Sacre de l'abbé de Divonne.—Interrogatoire.—Prière des morts.—Investiture.—Intronisation.—Dîner de cent cinquante couverts.



LEUX grands-vicaires descendirent d'abord de la voiture épiscopale, puis monseigneur Angebault, noble et belle tête blanche, parut en robe violette, la queue traînante, la croix d'or au cou, l'anneau pastoral au doigt. Après avoir donné sa bénédiction à la communauté et à la foule agenouillée, il s'agenouilla lui-même sur un prie-Dieu de velours à crêpines d'or. Puis ses officiers le vêtirent sur la place d'un rochet brodé, d'une riche étole, et lui mirent en main sa crosse épiscopale.... Alors, toutes

les cloches s'arrêtèrent et toutes les voix se turent; l'abbé récipiendaire s'avança vers monseigneur et lui adressa un discours plein d'éloquente modestie, le remerciant des grâces divines qu'il allait répandre sur sa propre insuffisance.... Je sentis à cette improvisation quels trésors d'intelligence le comte de Divonne avait enfoncé à la Trappe, et comment la douleur de son père avait dû être inconsolable.... Chose remarquable et touchante! cette jeune voix, qui se tait depuis vingt ans, a conservé toute la rudesse de l'accent natal. La réponse de l'évêque fut ce que sont toutes les paroles de monseigneur Angebault, un modèle de cette onction pénétrante qui est l'éloquence du cœur.... Aussitôt, les moines

lui offrirent l'eau bénite et l'encens, il donna l'accolade à l'abbé qui devonait son égal, se plaça avec lui sous le dais, dont les abbés assistants prirent les bâtons ; et, traversant les deux files de robes noires et blanches qui se replièrent à sa suite, d'une main tenant sa crosse au sommet enroulé de feuilles d'or, et de l'autre bénissant encore toutes les têtes inclinées à droite et à gauche, il dirigea la longue procession vers l'église, au nouveau bruit des cloches remises en branle et des chants joyeux de toute la communauté.

Figurez-vous, si vous pouvez, ce tableau que je n'oublierai de ma vie, mais qu'il me serait impossible de rendre : cet évêque en cheveux blancs, ce groupe de quatre abbés, ce défilé de cent vingt moines, le crâne hors du capuce, les mains jointes sur la poitrine, et les voix montant au ciel. . . . Joignez-y la multitude agenouillée par terre, des troupes de femmes blanchissant sur les hauteurs voisines, le demi-jour fuyant et le silence mystérieux d'un soir d'automne, les dernières rougeurs du couchant encadrées dans l'arche du portail, les premières étoiles épanouies sur l'azur derrière la flèche du cloître, les cloches réveillant à toute volée les échos du val de Bellefontaine ; et ne direz-vous pas ici comme j'ai dit en commençant, que c'était là un voyage en plein moyen âge, à quatre ou cinq cents ans du dix-huitième siècle ? . . .

J'allais, au sortir de la chapelle, emporter cette vision, quand une douce main me retint sur la porte.

— Restez, me dit tout bas le père Marie-Bernard ; vous soupez avec monseigneur, les trois abbés et une dizaine de frères en vacance ; vous serez seul laïque, et cette réunion vous intéressera.

C'était m'offrir de toucher ma vision du doigt. . . . J'acceptai avec la plus vive reconnaissance.

Une demi-heure après, j'étais à table entre l'abbé-général de Mortagne et un jeune frère de la Meïlleraie. J'avais en face de moi l'évêque et les abbés. . . . Le récipiendaire n'était point là ; il se livrait sans doute au jeûne et à la prière. Sur les dix religieux qui complétaient la réunion, il n'y en avait pas non plus un seul de Bellefontaine. Nous étions servis par l'hôtelier et par son acolyte. Le souper se composait d'œufs et de légumes, de riz et de pâtisseries, de fruits et de vin rouge. La table était éclairée par des bougies dans des flambeaux argentés.

Mon frac noir m'aurait embarrassé peut-être au milieu de toutes ces robes blanches, mais l'évêque eut à peine dit le *Benedicite*, que mes voisins engagèrent avec moi la conversation la plus aimable. Ils me parlèrent voyages, histoire, littérature et même journaux. (Cette lecture est un privilège des abbés.) Le frère Joachim, de la Meïlleraie, m'avoua qu'il s'appelait naguère M. Beauchêne, et je reconnus un des avocats les plus brillants du barreau d'Angers.

— Ma vocation ne date pas de loin, nous dit-il en souriant de la meilleure grâce. Je suis mort au monde le jour où la polka est née dans la capitale de l'Anjou. Je l'ai dansée jusqu'à minuit, dans un grand bal, la veille même de mon départ pour la Trappe.

Un trappiste parlant de la polka ! Jugez si ma vision s'évanouit à ces mots ! Mais en retombant ainsi du moyen âge au dix-neuvième siècle, je ne faisais que passer d'un étonnement à un autre. Mes convives ne m'épargnèrent pas les contrastes de ce genre, et, sauf la retenue de leur appétit et de leurs paroles, je pus me croire dans un cercle d'hommes du monde déguisés en religieux. Je ressemblais à ce lièvre de la fable qui avait retourné la lunette. Ce qui me paraissait maintenant une illusion, c'étaient ces grands frocs et ces têtes rases, et cette cloche du couvent qui tintait le *Miserere*. . . .

Mais bientôt chacun se tut pour écouter l'abbé de Staouëli,

D

homme énergique et pâle, sec et musculeux, aux traits fortement accentués, au regard sombre et pénétrant. Il nous raconta l'installation des trappistes dans la campagne d'Alger, leurs travaux de défrichement et de construction, leurs rapports avec les colons et les arabes, le respect de ceux-ci pour leurs robes blanches, la sympathie de l'armée et surtout du maréchal gouverneur, leur espérance de faire un peu de bien dans cette nouvelle patrie, d'y mourir en travaillant à la vigne du seigneur, et de sentir un jour les racines de la croix descendre dans leurs tombeaux. . . .

A ce mot, j'examinai la figure maigre et livide du narrateur, ses joues remplies d'ombres et ses yeux cerclés de noir ; je remarquai qu'il n'avait pas goûté d'un seul mets, et j'interrogeai mon voisin sur sa santé. . . .

— Depuis deux mois, me répondit-il à l'oreille, l'insomnie dévore ses nuits et la fièvre ses jours. En ce moment, sa main brûlerait la vôtre comme un fer rouge. Il n'en suit pas moins ses travaux et ses pèlerinages. . . . Il ne s'arrêtera qu'en touchant son but ou la tombe. C'est une foi à transporter les montagnes, une volonté à soulever le monde. . . . Le climat d'Afrique a déjà tué ses frères les plus vigoureux. . . . Lui-même n'est soutenu que par son courage, mais ce courage fait reculer la mort !

Je restai transi d'admiration, comme dit Montaigne, et je me demandai ce que sont, près d'un tel conquérant, ceux qui frappent avec l'épée.

Le souper fini, l'évêque récita les grâces, les frères échangèrent le baiser de paix, et chacun gagna son lit. Tout dormait déjà dans le couvent si agité naguère, pas un bruit n'y troublait la profondeur du silence. Le clocher, les édifices, le bois et la campagne nageaient dans un éblouissant clair de lune. . . .

En rentrant chez le père Coton, (c'est le sobriquet du garde, mon hôte,) je trouvai la famille assemblée autour du grand foyer vendéen. Le père, assis à droite de l'âtre, coiffé d'un bonnet qui justifiait amplement son nom ; la mère, à côté de lui ; filant une *quenouillée* de lin, et les filles à l'autre bout, achevant quelque ouvrage pour les bons pères. Il y avait sur cet intérieur propre et aisé, comme un reflet du calme et de la sérénité du cloître. Un soldat de Larochejacquelein anima la veillée par ses souvenirs de la *guerre des géants*, et par ses regrets nullement dissimulés de l'ancienne cour, où il avait été reçu dans son costume de villageois et embrassé par toute la famille royale. Je reconnus dans ce vieillard la noble indépendance des vendéens, ces républicains de la monarchie. . . . Il avait dit à Charles X de *bonnes vérités pour sa gouverne* ; mais Charles X avait ri de son franc parler, et l'avait oublié le lendemain, et le lendemain, c'était le 26 juillet, 1830 ! . . .

Je me retirai à onze heures dans ma petite chambre aux blanches murailles, et je m'endormis sous l'œil de la madone aux habits dorés, en faisant une lecture de circonstance dans *la Trappe mieux connue*, par l'abbé Péquinot.

Ce simple et savant ouvrage résume parfaitement l'histoire de l'ordre. Trois grands noms la dominent ; saint Benoît comme régulateur, saint Bernard comme fondateur, et Rancé comme réformateur. La première trappe fut établie en France, vers 1140, dans la vallée de ce nom, par Rotrou II, comte du Perche. Après trois siècles de prospérité, les trappistes, comme tous les moines, tombèrent dans le relâchement, jusqu'à l'époque où Rancé devint leur abbé commendataire. On nommait ainsi les abbés qui n'en avaient que le titre et les revenus, et qui s'amusaient dans le monde pendant que leurs frères s'amusaient au couvent.

La vie et la conversion de Rancé sont assez célèbres pour qu'il

suffise d'en rappeler quelques circonstances. Armand le Bouthillier de Rancé naquit en 1626, d'une des plus illustres familles du royaume. Le cardinal de Richelieu fut son parrain. A huit ans, il lisait les poètes de la Grèce et de Rome, et il concourait avec des barbons pour un bénéfice. Le père Caussin, son examinateur, lui présenta l'*Illiade* qu'il traduisit à livre ouvert. Le jésuite crut qu'il lisait sur le latin placé en regard du texte. Il mit dessus les gants du bambin ; mais celui-ci continua sans broncher sa traduction. Alors le père l'embrassa avec enthousiasme, et Rancé eut le bénéfice. A douze ans, il publia une version d'Anacréon avec un très-savant commentaire ; il vainquit Bossuet dans son examen de licence. Il brilla bientôt à l'hôtel Rambouillet, et lâcha la bride à toutes ses passions et à tous ses talents. Tantôt à la cour de Versailles, tantôt à sa magnifique terre de Veretz, près de Tours, il allait de fête en fête et de plaisir en plaisir. "Un jour, dit M. de Chateaubriand, avec trois gentilshommes de son âge, il résolut d'entreprendre un voyage, à l'imitation des chevaliers de la Table-Ronde ; ils firent une bourse en commun et se préparèrent à courir les aventures : le projet s'en alla en fumée. Il n'y avait pas loin de ces rêves de la jeunesse aux réalités de la Trappe. Un autre jour, derrière Notre-Dame, à la pointe de l'île, il abattait des oiseaux : d'autres chasseurs tirèrent sur lui du bord opposé de la rivière ; il fut frappé ; il ne dut la vie qu'à la chaîne d'acier de sa gibecière :

—Que serais-je devenu, dit-il, si Dieu m'avait appelé dans ce moment.

Ce fut là son premier mouvement de conversion. Prêtre depuis 1631, il n'en continua pas moins sa vie désordonnée, "chassant le matin comme un diable, et prêchant le soir comme un ange," portant au lieu de la soutane de bure, un justaucorps de velours violet, deux émeraudes à ses manchettes, un diamant de prix à son doigt, l'épée au côté, des pistolets à l'arçon de sa selle, les cheveux sur les épaules, frisés et parfumés. "S'il prenait un justaucorps de velours noir, avec des boutons d'or, il croyait beaucoup faire, dit dom Gervaise. Pour la messe, il la disait peu."

Ce fut alors qu'il se lia avec cette belle duchesse de Montbazon, qui voulait qu'on la jetât dans la rivière à trente ans, *comme n'étant plus bonne à rien*. Elle abusa, dit-on, de la bourse autant que de la passion de Rancé. Le fait est que cette passion absorba sa vie entière. "Il passait souvent, continue le père Gervaise, les nuits au jeu ou avec elle. Cette familiarité fit bien des jaloux. On en pensa et l'on en dit tout ce qu'on voulut, peut-être trop..."

Tout à coup Rancé apprend que Mme de Montbazon est malade. Il accourt effrayé, s'élançant dans son appartement, et qu'y trouve-t-il ? la tête adorée, déjà séparé du corps par les médecins ! Tel fut son délire, à cette vue, qu'il jura de quitter le monde, emporta le crâne de la duchesse, et passa trente-sept ans à le contempler dans la solitude.

Il faut dire que ce récit, popularisé par Daniel Larroque, a été démenti par Saint-Simon. Suivant ce dernier, Rancé assista à la mort de son amie, la vit recevoir les sacrements, et fut si touché de son repentir, que, déjà tiraillé entre Dieu et les hommes, il résolut d'être enfin tout à Dieu. "Il ne serait pas néanmoins invraisemblable, dit M. de Chateaubriand, qu'après le décès de Mme de Montbazon, Rancé eût obtenu la relique qu'il avait tant aimée." Bossuet ne faisait-il pas allusion à cette relique, lorsque envoyant au réformateur ses oraisons funèbres de la reine d'Angleterre et de Mme Henriette, il lui disait en son style formidable : "Vous pouvez les regarder comme deux têtes de mort assez tou-

chantes." On a prétendu enfin qu'après la mort de Rancé lui-même on montrait encore à la Trappe, dans la chambre de ses successeurs, le crâne de Mme de Montbazon ; mais ce fait est repoussé avec énergie par tous les supérieurs de l'ordre, jusqu'à M. le comte de Divonne inclusivement.

Quoi qu'il en soit, Rancé ne put oublier la belle duchesse. Retiré à Veretz, il passa les jours et les nuits à l'appeler par son nom. Il demanda aux sciences occultes un moyen de ressusciter son fantôme (1). Puis voyant qu'elle était allée à l'infidélité éternelle, il quitta ses habits de cour pour le froc de bure, et il entreprit de réformer ainsi que lui-même l'ordre perverti dont il était abbé.

Lorsqu'il arriva à la grande Trappe, elle ressemblait à une prison ravagée par des bandits. Les planchers étaient pourris et rompus, les escaliers remplacés par des échelles, les toits concaves et pleins d'eau, le dortoir habité par les oiseaux de nuit, la chapelle en ruine, le jardin et les champs en friche, les salles changées en écuries, les cloîtres en celliers, le réfectoire en jeu de boule. Chacun se logeait où il pouvait et où il voulait. Plus de règle, ni de travail, ni de prière, ni de silence. Les frères passaient les jours à boire et à manger, à chasser et à rire, pêle-mêle avec les séculiers et surtout avec les séculières. Leur négligence avait converti une eau vive en marais qui empestait l'air, si bien qu'ils n'étaient plus que sept à dépenser le reste de leurs revenus.

Il était plus difficile de débrouiller un tel chaos que de créer une nouvelle abbaye... Rancé y parvint cependant, mais avec quelles peines et quels périls ! Ses moines l'insultèrent, le battirent, voulurent l'empoisonner et le jeter dans les étangs. Un colonel de cavalerie lui offrit mainforte. Il refusa, jurant de vaincre avec les armes spirituelles. Il obtint enfin la retraite des sept démons, moyennant une pension viagère, et il les remplaça par des frères de l'Étroite-Observance de Cîteaux, qui purgèrent cette étable d'Augias. Rancé s'imposa comme à eux-mêmes toutes les rigueurs de sa réforme, qui devint et qui est encore la règle de toutes les maisons de la Trappe. L'amant de Mme de Montbazon mourut à soixante-dix-sept ans, sur la paille et sur la cendre, dans la quarantième année de sa dure pénitence...

Lors de la suppression des maisons religieuses, en 1590, toutes les communes voisines des couvents de la Trappe en demandèrent la conservation. Les rapporteurs à l'Assemblée Nationale eurent que la religion seule remplissait l'âme des frères, que la plupart étaient d'une piété calme et touchante, et que tous aimaient du fond du cœur leur état, "qui, en effet, doit bien avoir ses charmes." (Textuel.) Si la révolution avait osé faire une exception, elle aurait donc épargné les Trappistes ; mais il fallut les envelopper dans la règle générale, et dom Augustin de Lesrange, leur futur abbé, les rassemblant dans la fameuse grotte de Saint-Bernard, les décida à le suivre aux monts hospitaliers de l'Helvétie.

Les moines arrosèrent de larmes le tombeau de Rancé, et se mirent en route avec un sac de nuit pour chacun, une charrette

(1) "Un jour qu'il se promenait dans l'avenue de son château, il lui sembla voir un grand feu qui avait pris aux bâtiments de la basse-cour. Il y vole. Le feu diminue à mesure qu'il en approche ; à une certaine distance, l'embrasement disparaît et se change en un lac de feu au milieu duquel s'élève à demi-corps une femme dévorée par les flammes. La frayeur le saisit ; il reprend en courant le chemin de la maison ; en arrivant, les forces lui manquent, il se jette sur un lit : il était tellement hors de lui, qu'on ne put dans le premier moment lui arracher une parole."

pour les faibles et les malades, un bâton pour les forts, et la grâce de Dieu pour tous... Ils firent ainsi les centaines de lieues qui les séparaient du terme de leur pèlerinage.

Spectacle édifiant au milieu de l'orgie révolutionnaire, que cette solitude ambulante où se pratiquaient sur les grands chemins tous les exercices de la règle : le silence, la lecture, l'office de jour et de nuit, le chapitre des coupes, et le travail même, qui consistait à faire de la charpie pour les malheureux qu'on allait adopter sur la terre étrangère...

Souvent raliés et persécutés le long de la route, menacés plus d'une fois de la prison et de la mort, les moines passent enfin la frontière sains et saufs. Ils gagnent alors un bois écarté, s'y embrassent avec effusion et remercient Dieu à deux genoux... Puis ils l'implorent pour la terre qui les chasse et pour celle qui les accueille. Enfin ils arrivent d'étape en étape, c'est-à-dire de prière en prière, jusqu'à la Val-Sainte, au canton de Fribourg. Là, ces humbles conquérants plantent une croix de bois, centre et base de leur nouvel empire, et ils fondent le monastère qui a donné tant de colonies à l'Angleterre, à la Belgique, au Piémont et à l'Espagne.

Dès que Napoléon fut sacré par le pape, Augustin de Lestrangle vint lui demander le rétablissement des trappistes.

— Rentez en France, répondit le grand homme, *il faut un asile aux douleurs irréparables et un refuge aux imaginations exaltées!*

Et lui-même dota des sommes considérables toutes les trappes de son vaste empire. Malheureusement les despotes sont capricieux. Napoléon persécuta bientôt pour son indépendance, l'homme qu'il avait si bien reçu, il l'incarcéra, mit sa tête à prix, dispersa son troupeau, et M. de Lestrangle, après avoir erré jusqu'au fond de l'Amérique, ne revint en France qu'en 1817.

Ce fut alors que les trappistes réintégrés, se partagèrent entre les couvents de Mortagne dans le Perche, de Meilleraie en Bretagne, et de Bellefontaine en Vendée.

Dire combien leurs commencements furent misérables serait chose impossible. Il ne restait plus de la grande Trappe qu'un amas de débris où croassaient les oiseaux de proie, où les bêtes fauves avaient creusé leurs tanières. Le lierre et la ronce festonnaient les ruines de la chapelle. Les tombes mêmes avaient été violées et la cendre des morts jetée au vent. Il fallut loger le roi des rois dans une grange qui dut lui rappeler Bethléem. Les frères eux-mêmes gîtèrent comme ils purent dans les étables, et souffrirent ainsi les glaces de l'hiver et les ardeurs de l'été. Cependant ils avaient leurs bras et leur courage, ils se mirent à l'œuvre avec la patiente adresse des castors, et ils relevèrent pierre à pierre leurs couvents démolis. Aujourd'hui les nouvelles églises sont consacrées, et les édifices en parfait état; les terres, rachetées pièce à pièce, les landes fertilisées ont retrouvé leurs épis d'or; et les religieux des trois monastères, à côté de leurs lits de planches, de leur tombe ouverte et de leur pain bis, ont des aumônes pour tous les pauvres, des soins pour tous les malades, un bon feu, un bon lit et une bonne table pour tous les voyageurs.

Il va sans dire que le nombre des moines s'est accru d'année en année depuis trente ans. Ils se découpleraient à Bellefontaine, s'il n'était limité par l'espace et par les difficultés de l'admission. Nous l'avons déjà dit, n'est pas trappiste qui veut. La longueur du noviciat en est la meilleure preuve.

L'aspirant n'est d'abord admis qu'à l'hôtellerie comme simple observateur. S'il persiste, on lui fait renouveler sa demande et on lui permet de suivre les exercices du couvent. S'il persiste

encore, on l'appelle au chapitre devant toute la communauté.

— Que demandez-vous? (*quid petis?*) lui dit le supérieur.

— La miséricorde de Dieu et la votre, répond-il la face contre terre.

Néanmoins, il conserve encore longtemps les habits séculiers; puis il revêt la robe des novices. On lui explique chaque jour les sévérités de la règle; on lui fait renouveler tous les trois mois ses pétitions solennelles; on lui rappelle à chaque fois qu'il est encore libre et combien ses engagements seront rigoureux. A la dernière fois enfin, on lui répète qu'ils vont devenir irrévocables, et on lui laisse encore huit jours pour rester ou se retirer. Alors seulement il est admis à la vêtue. Il s'y présente avec l'habit qu'il portait autrefois: en frac, s'il appartenait au monde; en soutane, s'il tenait au clergé; en uniforme, avec ses armes et ses décorations, s'il était militaire. Cette dernière circonstance est particulièrement saisissante, car le renoncement à la gloire est ce qui coûte le plus à l'homme.

— Que demandez-vous? lui dit pour la dernière fois l'abbé.

— La miséricorde divine, répond-il encore.

Aussitôt ses cheveux tombent sous le rasoir, ses habits et ses insignes sont déchirés et brûlés... Le froc de laine les remplace, et sera désormais son lineol, comme on le lui indique en récitant les prières des morts... Mais souvent l'abbé refuse au novice la profession pendant de longues années. Après six ans d'épreuves les plus édifiantes, et à cause de l'ardeur même de sa vocation, mon ami, le frère Bernardin, n'a pu faire ses vœux qu'en mourant, sur le lit de paille et de cendre.

On sait que la révolution de Juillet a respecté tous les couvents de la Trappe, sauf l'exclusion des étrangers de la Meilleraie, et quelques visites domiciliaires, fort inutiles, en 1832. Là où l'on cherchait des fusils et de la poudre, on ne trouva de caché que des cilices et des disciplines. Quant aux Irlandais chassés de Bretagne, ils ont formé dans leur pays un établissement qui prospère de jour en jour.

Béré par les souvenirs de cette lecture, je rêvai toute la nuit de robes blanches et de robes noires. Le lendemain les cloches du couvent me réveillèrent au point du jour. J'allai voir le soleil se lever dans les grandes bruyères, et arriver, des quatre points de l'horizon, le concours de prêtres, de châtelains et de paysans qui affluaient pour la cérémonie. Toutes les opinions, comme toutes les classes, s'y était donné rendez-vous. D'un côté, venaient M. de Rivière, parti le matin de Couboureau, M. Tristan-Martin, le savant fils du lieutenant de Charette, M. le marquis de Civrac, descendant de l'accusé de 1833, M. Moricet, qui reçut dans ses bras Cathelineau assassiné; de l'autre côté, s'avançaient les officiers de la garnison de Beaupréau, courtoisement invités par les révérends pères, et MM. les bons gardes qui s'invitent eux-mêmes à toutes les fêtes.

En descendant de leurs humbles équipages, les pasteurs villageois donnaient l'accolade aux religieux, puis, tirant de leur sac de nuit surplis et bonnets carrés, la plupart faisaient en plein air leur toilette sacerdotale... Tous ceux qui voulaient déjeuner trouvaient leur couvert à l'hôtellerie.

Enfin huit heures sonnèrent et la grande cérémonie commença. Quand j'entrai dans la chapelle, les cent vingt moines occupaient leurs stalles dans la nef, les frères blancs le long du mur, et à leurs pieds les frères noirs. Au centre étaient assis une centaine de prêtres en surplis et en bonnets carrés. Les deux bas-côtés

étaient occupés par tous les assistants laïques, au premier rang desquels l'hôtelier m'avait réservé une place excellente.

A gauche du maître-autel, décoré des armes épiscopales, le trône de l'évêque s'élevait sous un dais de soie rouge. A droite était dressée une table entourée de mousseline, et supportant des objets symboliques, dont le sens me fut expliqué plus tard : c'étaient un pain et un baril dorés, un pain et un baril argentés. On y voyait aussi les gants de l'abbé récipiendaire, en peau blanche brodée d'argent, sa mitre en argent moiré, et sa crosse en ébène à feuilles d'ivoire.

L'évêque, outre ses officiers ordinaires, était entouré de plusieurs frères de chœur, l'un porte-crosse, l'autre porte-mitre, celui-ci porte-livre, celui-là porte-queue, etc. L'abbé Augustin-Marie avait le même cortège, sans compter les deux abbés assistants. Toutes ces coules blanches, aux larges plis, faisaient un merveilleux effet dans le chœur, à côté des ornements d'or et d'argent éclairés par un beau soleil, dont les rayons traversaient comme des regards curieux, le kaléidoscope des vitraux.

Après s'être fait habiller par ses officiers sur son trône, l'évêque donna les ordres mineurs à deux jeunes frères. Chacun d'eux alla sonner la cloche, en signe de leur entrée au service du Seigneur, et puis fermer à clef les portes de la chapelle, en signe de leur emprisonnement dans le sanctuaire.

Cette courte cérémonie achevée, l'évêque renouvela sa toilette au grand autel, et les abbés assistants firent celle du récipiendaire à l'un des autels latéraux. Des deux côtés, c'étaient les mêmes ornements : les sandales brodées, l'aube de dentelle, le mantelet de soie, l'étole et la chape. Mais tout était rouge et brodé d'or pour l'évêque, tout était blanc et brodé d'argent pour l'abbé. Celui-ci, dépouillé seulement de sa coule, avait gardé son froc et son scapulaire. Les supérieurs assistants s'habillèrent à leur tour et pareillement devant deux autres autels.

Quand les quatre personnages se trouvèrent en grande tenue, on mit un fauteuil devant l'autel, et l'évêque s'y assit la mitre en tête et la crosse à la main. Alors les trois abbés en chape, entourés des aînés du couvent, se présentèrent solennellement à monseigneur, et lui demandèrent de vouloir bien ordonner le nouveau supérieur de Bellefontaine. M. Angebault reçut le procès-verbal de l'élection, et le père Augustin se prosterna devant lui sur la dernière marche de l'autel. Aussitôt le portelivre, agenouillé, ouvrit le *Pontifical romain* qu'il appuya sur sa tête, et le dialogue suivant s'établit entre le vieux prélat et le jeune abbé. (Il va sans dire que nous traduisons tout ceci du latin) :

— Voulez-vous observer et faire observer à vos frères la règle reconnue à Notre-Dame de la Trappe ?

— Je le veux (*volo*).

— Voulez-vous observer et faire observer à vos frères la charité, la sobriété, l'humilité et la patience ?

— Je le veux.

— Voulez-vous distribuer aux pauvres et aux étrangers tout le fruit de vos travaux et de ceux de vos frères ?

— Je le veux.

— Voulez-vous rester et maintenir vos frères dans l'obéissance et dans la fidélité à notre saint Père le pape et à ses successeurs, à l'évêque de ce diocèse et à ses successeurs ?

— Je le veux, etc., etc.

Le récipiendaire baise la main de monseigneur, se relève et regagne l'autel latéral. Nouvelle toilette de part et d'autre. Cette fois la chasuble remplace la chape, et l'évêque et l'abbé

commencent la messe en même temps. Cette double cérémonie est d'une solennité particulière.

Au bout d'un quart d'heure, l'abbé, toujours avec ses assistants, revient au bas du maître-autel. Il se couche de son long sur les marches, avec tous ses ornements, comme un mort renversé dans sa bière. Puis l'évêque entonne les prières funèbres, et toutes les voix de la communauté les psalmodient à deux chœurs. Elles récitent ainsi lentement le *Miserere*, le *De profundis* et les *litanies*. Il faut avoir entendu ces voix solennelles et terribles ; pour s'en figurer l'effet dans un tel moment, sur cet homme enseveli dans l'argent et dans la soie, devant ce prélat et ces officiers ruisselants d'or, en présence de cette multitude en fête, au milieu de cette chapelle éblouissante de soleil ! C'étaient toutes les lamentations de la pénitence et de la mort, au sein de toutes les splendeurs de la richesse et de la vie. Jamais le renoncement au monde ne fut représenté par des contrastes plus saisissants.

L'abbé ressuscite enfin, mais pour s'humilier... il donne à laver à monseigneur, et les deux messes continuent. Bientôt un frère va prendre les pains et les barils dorés et argentés sur la table, deux autres frères l'escortent, portant d'énormes cierges allumés. L'abbé revient entre eux s'agenouiller aux pieds de l'évêque et lui présente les barils et les pains. Celui-ci les reçoit, les bénit, et ils sont déposés sur l'autel. Cette offrande, m'a dit un prêtre, est le symbole du saint sacrifice. Elle pourrait bien être aussi le souvenir de l'hommage féodal que les abbés rendaient jadis aux évêques.

A partir de ce moment, le prélat seul continue la messe, l'abbé la suit devant un prie-dieu, au centre du chœur, toujours entre ses deux assistants. La communion arrive, et c'est là le sublime de la cérémonie. L'abbé va le premier recevoir l'hostie des mains de l'évêque, les abbés assistants le suivent, et tous trois regagnent leurs places. Alors le premier frère blanc quitte sa stalle, salue le second frère et lui donne le baiser de paix. Le second frère salue le troisième et l'embrasse à son tour, et ainsi de suite jusqu'au dernier novice... Au fur et à mesure, et dans le même ordre, les frères vont s'agenouiller et communier, quatre par quatre, au pied de l'autel. Puis ils restent prosternés dans le chœur, qui se trouve ainsi tout plein des cent vingt robes noires et blanches. Aucune parole ne rendrait un tel tableau ; il y faudrait le pinceau de Ribera ou de Lesueur.

La communion finie, les moines regagnent leurs stalles, comme ils les avaient quittées, et l'on procède à l'investiture de la mitre, de la crosse, des gants et de l'anneau.

Pour la quatrième fois, l'abbé s'incline devant le prélat, le porte-mitre et le porte-gants à sa droite, le porte-crosse et le porte-anneau à sa gauche. Monseigneur le coiffe de la mitre en lui disant :

“ Reçois le casque, de la force, avec les défenses de l'un et de l'autre Testament (*cornibus utriusque Testamenti*), afin que, le visage ornée et la tête armée, tu apparaises terrible aux ennemis de la foi.”

Puis lui remettant la crosse d'ivoire : “ Reçois le bâton pastoral pour conduire et châtier ton troupeau.”

“ Reçois les gants qui doivent conserver tes mains sans tache, suivant le précepte et l'exemple de Jésus-Christ.”

“ Reçois l'anneau, signe d'alliance et de fidélité, et reste uni au Sauveur, comme l'Église, son inséparable épouse.”

L'abbé se relève alors, investi de tous ses insignes ; moines, prêtres, et assistants se lèvent comme lui, et l'évêque suivi des

supérieurs et des officiers de l'autel, le conduit au fauteuil abbatial, où il l'intronise à la tête de la communauté.

“ Reçois, lui dit-il, le libre et plein pouvoir de gouverner ce monastère selon sa règle et selon la loi divine.”

Aussitôt toutes les cloches sont mises en branle, et toutes les voix entonnent le chant triomphal du *Te Deum*.

Le fauteuil abbatial étant juste en face de moi, je pus observer à l'aise le comte de Divonne. C'est un bel homme, aussi jeune que son âge, au visage brun, maigre et coloré, au nez très-effilé, aux pommettes saillantes, à l'œil noir et profond, aux lèvres minces et serrés comme par le silence. L'émotion qu'il dominait à peine empourrait vivement ses joues, et donnait à toute sa personne une expression de modeste abatement.

Je reconnus l'humble moine qui avait repoussé le sceptre avec tant de larmes, mais aussi l'homme de cœur et d'esprit capable de le porter avec douceur et fermeté. Son jeune frère, qui l'avait accompagné pendant toute la cérémonie, était debout à sa droite, les yeux baissés et les mains jointes. Vous sentez avec quel intérêt je l'examinai aussi. Il porte encore ses cheveux de dix-huit ans, et il réunit tout ce qui fait les idoles du monde. Il a préféré l'obscurité du cloître, aux portes duquel il a laissé, m'a-t-on dit, un million. Eh bien, je ne fus pas tenté de le regretter pour lui, tant il me parut heureux de son sacrifice !

Après le *Te Deum*, l'abbé intronisé donna la bénédiction aux assistants, au clergé et à la communauté. Puis, chaque frère vint à son tour baiser à genoux son anneau et l'embrasser dans son fauteuil. Lui-même alla recevoir à l'autel l'accolade de l'évêque ; après quoi tous deux se déhabillèrent en même temps. Quittant l'argent et la soie qu'il ne doit plus revêtir que pour aller en terre, le comte de Divonne reprit sa coule de grosse laine blanche, et adressa un discours de remerciement à monseigneur Angebault. L'évêque y répondit par une allocution pathétique, et tout le monde laissa le nouveau pasteur avec son troupeau. Il était près de midi. La cérémonie avait duré environ, trois heures.

Une heure après, un dîner de cent cinquante couverts était dressé dans le réfectoire des moines. Prélats, curés, militaires, châtelains et paysans s'y assirent pêle-mêle. L'hôtelier servit les petits, tandis que les portiers servaient les grands. On mangea tout ce qu'un couvent peut apprêter de légumes, d'œufs, de fruits, de pâtisseries et de fromages ; le tout sans porcelaine et sans argenterie, mais non sans abondance et sans délicatesse. Un religieux lut en chaire avec à-propos les impressions d'un visiteur à la Trappe, et au bout de vingt minutes de réfection, monseigneur Angebault donna le signal du départ... Les appétits qui n'avaient pas eu le temps de se satisfaire commencèrent ainsi l'apprentissage de la pénitence...

J'allai faire mes adieux à la tombe de mon ami, pendant que la foule s'écoulait par toutes les routes, et je partis à mon tour, après avoir embrassé l'abbé de Divonne et le père hôtelier,—emportant de Bellefontaine un souvenir ineffaçable, avec la plus pressante invitation d'y revenir bientôt.

Je ne sais, madame, si j'ai réussi à vous faire partager l'intérêt du souvenir. Quant à l'invitation, j'aurai une charmante raison pour m'y rendre : c'est que le château de la Nôe est sur la route du couvent de Bellefontaine.

PITRE-CHEVALIER.

E

ROME.

Des personnes, des lieux la grandeur éclipsée.
Par l'effet du contraste, attache la pensée.
Ainsi contre ces murs, monuments de l'orgueil,
Où Rome antique étonne et lasse encor mon œil,
J'aime à voir s'appuyer la cabane indigente.

DELILLE.

TOUT a changé, dans ces lieux, d'aspect et de destination. J'ai vu de jeunes filles suspendre, en chantant, leurs vêtements humides aux colonnes du temple de Jupiter tonnant. Les religieux de Saint-Bruno célèbrent paisiblement leur office dans les Thermes, bâtis avec magnificence par le dernier persécuteur des chrétiens. Des marchands de marée vendent leur poisson sous les portiques d'Octavie ; des bateleurs se sont emparés du tombeau d'Auguste. On invoque aujourd'hui la sainte Vierge dans le temple que Tullius avait élevé jadis à la Fortune virile, et des troupeaux de chèvres font seul soulever la poussière, en passant sous l'arc de Titus, que traversaient les légions triomphantes, à leur retour de la Judée.

Les rois, les consuls, les empereurs, les héros, ont passé tour à tour. Que reste-t-il aujourd'hui des temples, des statues, des palais, des portiques, dont ils avaient décoré cette enceinte ? Partout le temps a repris ses droits ; et comme au siècle fabuleux d'Évandré, avant la fondation de Rome, les voyageurs qui parcouraient ces lieux peuvent se dire encore, avec Virgile :

..... Passimque armenta videbant
Romanoque Foro et lautis mugire Carenis.

“ Ils voyaient çà et là des troupeaux qui mugissaient dans le Forum et dans le brillant quartier des Carènes.”

Mais, dans ces lieux mêmes, ravagés par la main du temps, et plus encore par la main des hommes, la mémoire fidèle s'attache aux moindres débris. L'imagination s'aide des plus légers vestiges pour relever ces monuments détruits et les repeupler de grands hommes. Je vois Horatius Coclès debout sur les ruines du pont Sublicius. Je cherche le champ de Cincinnatus au delà de la porte du Peuple. Monté sur le rempart qui regarde vers Tivoli, je vois, en frémissant, flotter les étendards d'Annibal aux bords du Teverone ; ou bien, au pied du mont Sacré, j'entends le peuple, sorti de Rome, répondre aux patriciens qui l'opprimaient : “ Tout pays où l'on vivra libre deviendra pour nous la patrie !”

Dans les murs, hors des murs de Rome, tout parle des vertus de ses citoyens, ou nous retrace les faits de son histoire. Voilà ce Capitole où des Gaulois, plus heureux que Brennus, vont, si longtemps après lui, planter leurs drapeaux de diverses couleurs. Voici les jardins de Néron, je détourne les yeux ; voici le tombeau des Scipions, et je m'incline avec respect. J'arrête sur le pont Milvius les ambassadeurs des Allobroges, au moment où, menacée par Catilina, Rome fut sauvée par Cicéron. J'entends, dans le Forum, la liberté expirant sous le génie de César ; mais je cours au palais Spada pour admirer cette belle statue de Pompée, au pied de laquelle vint à son tour expirer César sous le poignard de Brutus. Je te salue avec respect, terre antique et sacrée, où de grands souvenirs font naître de profonds sentiments, et prêtent aux beaux-arts leurs plus riches inspirations !

BARRIÈRE.



CHARLES GUÉRIN.

III.

UN COUP DE NORD-EST.

(SUITE.)



DES qu'il vit ouvrir la porte de la maison, Charles, car c'était bien lui, abandonna le projet qu'il avait de passer outre, et se laissa tranquillement conduire au bas du perron, ce qui fut l'affaire d'un instant. Avant que le jeune homme eut mis le pied à terre, il était déjà accablé de questions. Où est Pierre? Pourquoi es-tu revenu aussi vite? Qu'y a-t-il de nouveau à la ville?...

A tout cela, Charles répondit par une autre question:—Pensez-vous, maman, que je pourrais voir le curé à présent?... j'ai quelque chose... une lettre à lui donner, et je voulais me rendre chez lui tout droit; mais le cheval s'est arrêté ici malgré tout ce que j'ai pu faire.

—Dis-tu cela pour tout de bon? Tu sais bien que monsieur le curé est couché il y a longtemps. Je suis sûre qu'il est près de dix heures,... si je n'avais pas permis aux *engagés* d'avoir ce soir quelques uns de leurs amis; tu n'aurais pas trouvé une seule personne debout dans la maison.

—Cela ne fait rien; il faut absolument que je voie monsieur le curé ce soir, il faut que j'aille chez lui tout de suite.... Ces instances de son fils furent comme un trait de lumière pour madame Guérin. Elle remarqua que la figure de Charles était dans un aussi grand désordre que ses vêtements; que si ses hardes ruisselaient l'eau et étaient toutes souillées de boue, son visage était pâle, ses lèvres contractées, ses yeux hagards, et que toute sa personne

en un mot trahissait le plus grand embarras, la plus vive agitation.

—Alors, vous me trompez, dit-elle d'un air sévère; puis adoucissant sa voix: mon Dieu! Charles, tu viens nous apprendre quelque malheur; et tu voulais nous faire prévenir par le curé. Voyons, cette lettre est pour moi, n'est-ce pas?

Le jeune homme ne répondait rien.

—Monsieur, je vous ordonne de me remettre cette lettre.... Je suis votre mère, je crois, et vous avez coutume de m'obéir....

Pendant ce temps l'oncle Charlot s'était emparé du cheval et de la voiture, et les avait conduits à l'écurie. L'écolier tout tremblant, était entré dans la maison presque sans s'en apercevoir; on avait refermé la porte sur lui. Il se trouvait debout près d'une table; en face de sa mère et de sa sœur. Il vit alors sur le visage de ces deux femmes tant d'anxiété et de souffrance qu'il fit son sacrifice, tira silencieusement la lettre d'une des poches de son capot, et la donna à Louise, des mains de laquelle madame Guérin l'arracha si brusquement que la pauvre enfant resta toute confuse.

—Ah! c'est l'écriture de Pierre; c'est tout ce qu'il me faut.... Mais à peine eût-elle fait sauter le cachet et lu les premières lignes qu'elle pâlit et se laissa tomber sur une chaise. Charles fondait en larmes et gardait l'attitude d'un criminel qui attend sa sentence. Louise, Louise! s'écria tout-à-coup la pauvre mère, Louise.... Charles.... je vais mourir. Il est parti! de l'eau, vite, vite, de l'eau.... je vais mourir.... Mon Dieu!....

Et elle s'évanouit.

Louise et toutes les autres personnes couraient de tous côtés et ne trouvaient pas d'eau, quoiqu'il y en eut un grand pot sur la table tout près d'elles.

Charles aidé d'une servante, porta sa mère sur un lit, et avec quelques soins, elle revint par degrés.

—Est-ce bien vrai? Comment as-tu donc fait?....

—Maman je sais que vous allez beaucoup me gronder ; mais c'est qu'il m'avait ensuite promis qu'il ne partirait pas ! . . .

—Malheureux tu savais tout ! . . .

Ces mots restèrent comme une malédiction sur les lèvres entrouvertes de madame Guérin ; plus pâle que jamais elle perdit de nouveau connaissance. Puis, bientôt son visage se colora, ses yeux s'animent, elle s'assit sur le lit, les poings fermés convulsivement et les dents serrées. Le délire s'empara d'elle.

Caïn, cria-t-elle d'une voix sourde et brève, Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ?

—Maman, maman . . . ayez donc pitié de ce pauvre Charles, voyez, il est à moitié mort, il est à genoux, il sanglote. Nous allons tous mourir !

La mère n'entendait pas.

—Ramez donc, dit-elle, vous ne ramez pas vous autres . . . le vaisseau fuit si vite.

Les deux enfans prirent chacun une de ses mains dans leurs mains, leurs yeux se rencontrèrent, un doute terrible s'échangea dans leurs regards. Un nouveau malheur pire que le premier venait-il les écraser ? L'aliénation mentale, cette hideuse fosse, dans laquelle la douleur fait si souvent trébucher la raison humaine, venait-elle de s'ouvrir et de se refermer sur une nouvelle victime ? N'osant se dire ce qu'ils pensaient, ils appuyèrent la tête de la malade sur son oreiller, ils restèrent longtemps à l'observer, immobiles. Elle ne parlait plus, elle semblait dormir ; le sang se portait rapidement et comme visiblement au cerveau ; les yeux étaient fixes, les pieds et les mains froids, la peau du visage sèche et brûlante.

Plus d'un quart d'heure s'écoula ainsi. L'oncle Charlot, qui pleurait à chaudes larmes, entra dans le petit cabinet, où s'était passée une partie de cette scène, et il obtint, non sans peine, des deux enfans, la permission de rester seul auprès de madame Guérin. Allez lire la lettre de Pierre, leur dit-il, cela vous fera pleurer comme moi, et ça vous fera du bien ; j'ai envoyé chercher le docteur, et j'aurai bien soin de votre maman.

Voici ce que contenait la lettre, dont Charles fit la lecture à sa sœur et à tous les domestiques rassemblés :

« Ma chère maman,

« Tu vas bien pleurer quand tu liras cette lettre. Mais j'espère au moins que vous ne me maudirez pas. Si tu savais combien cela me coûte de faire ce que je vais faire ! J'ai bien versé des larmes avant de m'y décider ; et il me semble, malgré que ce soit déjà fait, que je n'y suis pas encore décidé. Il me semble que j'agis contre ma volonté, comme si une main bien méchante me poussait à tout hasard. Quand tu auras reçu cette lettre, tu n'auras plus qu'un de tes fils auprès de toi ; l'autre t'aura abandonnée, toi, digne et bonne mère, toi, mère héroïque, qui te sacrifie, pour nous, il t'aura abandonnée comme un lâche ! Croyez-vous cela ô ma mère, le croyez-vous que je fuis comme un déserteur pour ne pas porter ma part du fardeau de la famille ? Oh ! j'en suis certain, quand je vous aurai conté tout ce que j'ai souffert, tout ce qui me décide, vous ne croirez pas cela ? Vous me pardonnerez, n'est-ce pas ? . . . Et puis, vous êtes si bonne ! Vous me gronderiez bien, moi présent, vous me parleriez bien sévèrement ; mais, absent, vous ne trouverez que des larmes et des prières pour votre fils aîné. Il n'y a que cette pensée qui me tourmente : vous allez croire peut-être que la perspective d'être obligé par la suite de vous faire vivre, vous et toute la famille, m'aura effrayé, m'aura poussé à courir seul après la fortune.

Ah ! si vous saviez avec quelle joie je ferais n'importe quel ouvrage, je me livrerais à n'importe quelle profession pour vous aider à vous et à ma bonne petite Louise. Ce n'est que lorsque j'ai vu que je n'étais bon à rien ici, que je ne pouvais que vous être à charge, que j'ai pris tout-à-fait mon parti. Il y avait longtemps que ce projet combattait en moi, combattait contre mon amour pour vous, contre mon amour pour ma sœur, contre l'amour que j'éprouve pour les belles campagnes de mon enfance, ce qui est encore je crois, de l'amour pour vous et pour ma sœur ; car jamais une ligne, une couleur de ces beaux paysages ne se présentera à mon esprit sans que je songe à vous et à ma sœur, et à Charles aussi. Je vous assure qu'hier et aujourd'hui j'ai eu bien de la peine à me cacher de ce pauvre frère. Il s'opposait tant à mon départ, il me faisait tant de remontrances, qu'à la fin j'ai dû le tromper. C'est un des plus grands chagrins que j'emporte avec moi, et j'en ai, sois en sûr, mon bon Charles, j'en ai plus que de la honte. Mais il me menaçait de tout vous dire, moi qui ne lui avais tout dit qu'avec la promesse du plus grand secret. Cela m'a bien coûté, je lui ai fait croire depuis que nous sommes partis d'avec vous, que j'allais prendre la place qu'il voudrait et faire ce qu'il voudrait, je me suis prêté à tout ce qu'il a voulu pendant les quatre premiers jours que nous avons été à Québec ; mais je vois bien que toutes mes démarches sont inutiles, je pars demain. Le vaisseau à bord duquel je me suis engagé, (non pas absolument comme matelot ; mais je pense bien que ça ne vaudra pas beaucoup mieux,) lève l'ancre demain à six heures du matin. Je vais donner cette lettre à un garçon d'auberge à la basse-ville. Il m'a promis pour une piastre (une des trois piastres que j'avais emportées) de faire tout son possible pour trouver mon frère et la lui remettre. Il ne doit pas la lui donner avant demain au soir. Je ne veux pas qu'il y ait aucune possibilité de me rejoindre, car on pourrait bien le tenter. D'ailleurs comme cette lettre vous est adressée, Charles vous la portera tout droit, j'en suis sûr. Il ira bien vite ; mais je suis certain qu'il n'en lira pas une ligne avant de vous l'avoir remise.

Le vent de nord-est qu'il a fait, tous ces jours-ci souffle bien moins fort ce soir. Il fera justement une bonne petite brise demain pour louvoyer à ce que dit le capitaine. Je suis bien aise qu'il fasse mauvais. J'aurais trop souffert en passant devant la maison paternelle, s'il eût fait un beau soleil et si j'avais vu toute la côte avec sa belle toilette d'automne. J'espère bien que les brumes cacheront toute la campagne.

Charles m'a conduit d'abord chez M. Wilby, et quelque préjugé que j'aie contre lui, je doit vous dire qu'il a fait son possible pour me procurer une situation. Il n'y en avait pas de vacante dans son bureau ; mais il a pressé et sollicité presque tous les marchands en gros de sa connaissance, et cela inutilement. Les uns n'avaient pas de place à donner, les autres attendent des neveux, et des cousins, et des petits cousins et des amis, et des cousins de leurs amis, ou des cousins des amis de leurs correspondants en Angleterre ou en Ecosse ; enfin je n'ai pu trouver de place nulle part. Quand j'ai vu cela, j'ai été sur le point d'écouter Charles, qui voulait bon gré malgré me faire passer un brevet chez M. Dumont, ce vieil avocat, ami de notre père, à qui vous nous aviez recommandés ; mais je me suis convaincu de plus en plus que ce n'était pas mon état. Mon état à moi, ce n'est pas de sécher sur des livres, de végéter au milieu d'un tas de paperasses ; c'est une vie active, créatrice, une vie qui ne fasse pas vivre qu'un seul homme, une vie qui fasse vivre beaucoup de monde, par l'industrie, et les talents d'un seul. C'est

à peu près l'inverse de la vie officielle où l'industrie et les travaux de beaucoup de gens font vivre un seul homme à ne rien faire. Je voudrais du commerce et de l'industrie ; non pas du commerce et de l'industrie par exemple, à la façon de notre voisin, M. Wagnaër. Dévorer comme un vampire toutes les ressources d'une population, déboiser des forêts avec rage et sans aucune espèce de prévoyance de l'avenir, donner à des bras que l'on enlève à l'agriculture en échange des plus durs travaux, de mauvaises passions et de mauvaises habitudes ; ne pas voler ouvertement, mais voler par réticence, et en détail, en surfesant à des gens qui dépendent uniquement de vous, ce qu'ils pourraient avoir à meilleure composition partout ailleurs ; reprendre sous toutes les formes imaginables aux ouvriers que l'on emploie le salaire qu'on leur donne ; engager les *habitans* à s'endetter envers vous, les y forcer même de plus en plus une fois qu'on les tient dans ses filets, jusqu'à ce qu'on puisse les exproprier forcément et acheter leurs terres à vil prix : voilà ce que certaines gens appellent du commerce et de l'industrie, moi j'appelle cela autrement. Je voudrais, je vous l'avoue, faire toute autre chose. Je voudrais être dans ma localité le chef du progrès. Je voudrais établir quelque manufacture nouvelle, arracher pour de pauvres gens, un peu de l'argent que l'on exporte tous les ans en échange des produits démoralisateurs de l'étranger. Mais lorsque j'ai voulu parler de quelque chose de semblable aux personnes âgées et influentes que j'ai rencontrées, elles ont levé les épaules, elles ont ri de moi, elles ont rendu justice à la honte de mes intentions, mais elles m'ont paru ajouter en elles-mêmes : c'est bien dommage que ce jeune homme là n'ait pas un peu de sens commun. Je vois que c'est l'idée dominante. Il faut faire ce que les autres ont toujours fait, et il n'y a pas que les *habitans* qui tiennent à la routine. Les gens riches et instruits sont tout aussi routiniers. Je n'aurais trouvé qu'à grand-peine quelqu'un qui m'aurait prêté un peu d'argent pour mes projets. Et puis il m'aurait fallu une place pour quelque temps dans une maison de commerce, pour me mettre au fait du négoce ; il m'aurait fallu aussi passer quelque temps à visiter les manufactures dans les États-Unis. Je n'ai pas l'argent qu'il faudrait, pour aller faire cet espèce d'apprentissage ; je n'ai pas pu trouver de situation. Ainsi que voulez-vous que je fasse ? je vous le répète ; je ne veux être ni prêtre, je n'en aurais pas le courage, et c'est assez de Charles, qui se dévoue à cet état, ni médecin, cela m'irrite les nerfs rien que d'y penser, ni avocat, ce n'est plus un honneur, ni notaire, c'est par trop bête. Aucune de ces professions ne convient à mon caractère et à mes goûts.

Une autre chose, c'est le dédain profond que paraissent éprouver tous les jeunes gens, pour tout ce qui n'appartient pas à l'une des quatre inévitables professions. J'avais l'idée de m'engager dans un des chantiers où l'on construit les vaisseaux à St. Roch, j'en ai parlé à un de mes compagnons de classe, dont le père est lui-même un pauvre journalier, qui travaille dans ces chantiers ; eh bien, il m'a presque fait rougir de mon projet. Il me semble pourtant que ce serait un belle carrière. Il y a de ces constructeurs de vaisseaux qui sont plus riches que tous les avocats et les notaires que je connais ; et la société anglaise, qui est pourtant assez grimacière de sa nature ne leur fait pas trop la grimace. Mais quand j'ai vu mon ami, qui ne sort pas de la cuisse de Jupiter, croire déroger s'il faisait autre chose qu'étudier le droit ; je me suis demandé ce que diraient à plus forte raison ceux qui ont des parents comme les miens ? . . .

C'est bien triste pour le pays qu'on ait de semblables préjugés.

Cela nous mène tous ensemble à la misère. Le gouvernement nous ferme la porte de tous ses bureaux, le commerce anglais nous exclut de ses comptoirs, et nous nous fermons la seule porte qui nous reste ouverte, une honnête et intelligente industrie. Tandis qu'il faudrait toute une population de gens hardis jusqu'à la témérité, actifs jusqu'à la frénésie, vous rencontrez à chaque pas des imbéciles, qui rient de tout, qui se croient des gens très supérieurs, lorsqu'ils ont répété un tas de sornettes sur l'incapacité, sur l'ignorance, sur la jalousie, sur l'inertie, sur la *malchance* (il y a de ces gens là qui croient au destin comme des Mahométans) sur la fatalité, qui empêchent leurs compatriotes de réussir, ce qui est en effet un excellent moyen de tout décourager et de tout empêcher. Si ce n'était que de ces gens-là, qui se font passer pour des oracles, je crois que les choses iraient aussi bien ici qu'ailleurs. Je ne vois pas du tout pourquoi elles iraient moins bien. L'énergie de toute une population bien employée et constamment employée finirait par user à la longue la chaîne du despotisme colonial. . . . Mais, je m'aperçois, ma chère maman, que je me laisse aller aux grands mots ; et ce n'est pourtant pas le temps de faire une *amplification*. J'ai voulu vous dire toutes les raisons de mon départ à fin de n'être point taxé d'ingratitude. Je compte bien que les choses iront mieux dans ce pays-ci d'ici à quelques années. Mais je n'ai pas le temps d'attendre, et je m'en vais. Si je fais fortune ailleurs, ce qui est fort douteux (après tout, ce qui n'est pas impossible) je reviendrai vous consoler dans votre vieillesse et je dépenserai ce que j'aurai gagné dans un autre pays, au milieu de mes compatriotes. C'est tout juste : puisqu'il y a des étrangers qui viennent s'enrichir à nos dépens et s'en retournent vivre ailleurs de nos dépouilles !

Je ne vous dis pas le nom du vaisseau à bord duquel je m'embarque. Il y en a plusieurs qui partent en même temps. Je ne veux pas que vous puissiez me suivre de vue, je préfère de beaucoup que vous me comptiez pour mort dès à présent : l'espérance, l'anxiété de chaque jour vous rendraient trop malheureuse. Je vous préviens que vous n'aurez de mes nouvelles que par moi-même si je reviens ; mais je ne vous écrirai point. Il y aurait trop de lacunes, trop d'irrégularités dans ma correspondance ; ce serait un nouveau chagrin, une nouvelle douleur chaque fois. Par une circonstance ou par une autre, par ma mort peut-être, cette correspondance pourrait cesser tout-à-coup ; ce serait un désespoir comme celui que vous allez éprouver en lisant cette lettre. Il vaut mieux n'avoir de ces émotions là qu'une fois dans sa vie. C'est bien assez. Je sais combien je suis coupable de vous causer une fois, cette douleur atroce ; je serais beaucoup plus coupable si je m'y prenais de manière à ce qu'elle put se renouveler. Je ne sais pas, si ce n'est pas une bien grande cruauté, ajoutée à toutes les autres, que de vous dire cela ; mais je me suis imaginé qu'à la longue votre chagrin s'effacerait, que ce bon Charles et cette charmante Louise viendraient à vous consoler ; qu'ils vous feraient oublier un ingrat dont il vous serait impossible de suivre les traces. Mon Dieu ! Ceux qui sont morts on les oublie bien ! Est-ce que ceux qui partent pour ne jamais revenir, ne sont pas absolument comme s'ils étaient morts ? Vous viendrez à vous dire cela, et le bon Dieu que vous priez si bien permettra que vous fassiez pour moi comme on fait pour les morts. Si, au contraire vous connaissiez quel pays je parcourre, si vous aviez des lettres de moi, que d'angoisses ! Chaque fois qu'elles retarderaient, ou chaque fois que vous pourriez me croire en danger, ce serait pour vous la même chose que si je venais de

mourir à vos yeux. Et puis, si après m'avoir compté pour perdu pendant bien des années, Dieu permettait qu'un jour au moment où vous termineriez une prière plus fervente qu'à l'ordinaire, je me jetasse dans vos bras, grandi, vieilli, méconnaissable, mais votre fils cependant, mais vous parlant d'une voix connue dès mon berceau, d'une voix acquise, formée, exercée près de vous et par vous, quel bonheur, quel moment d'ivresse céleste, n'est-ce pas ?... Ainsi, vous le voyez, il est bien mieux pour vous de me compter comme mort, et de laisser à la providence le soin de me ressusciter un jour à venir, si cela lui plaît. Et je vous promets que cela arrivera un jour ; ou au moins c'est que ça n'aura pas dépendu de moi. Je vous aime, j'aime Louise et Charles, j'aime mon pays, et si j'y puis revenir pour être utile à tout ce que j'aime au lieu de leur être à charge, je le ferai.

Avant de finir, comme je pars, vous me permettrez de même qu'on le permet aux mourans, quelque soit leur âge ou leur condition, vous me permettrez de vous donner quelques conseils. D'abord je vous prie en grâces de ne jamais envoyer Louise à Québec, et de ne pas la produire dans ce qu'on appelle le beau monde. Je n'ai pas la moindre envie qu'elle figure parmi cet essaim de jeunes évaporées qui papillonnent avec les officiers de la garnison. Ce serait un crime, cette belle et pure enfant, de la lancer dans cette arène de dissolutions dangereuses, d'ignorance prétentieuse, et de mauvaises manières cultivées dans de coupables ou ridicules espérances. Je vous demande pardon, ma bonne maman, de vous dire de pareilles choses, mais je dois mettre votre orgueil de mère en garde contre la tentation que vous éprouverez peut-être bientôt, de faire briller votre fille. Vous me promettez bien que Louise ne fera pas une *demoiselle à la militaire*, n'est-ce pas ?

Quant à Charles, vous ne le contredirez pas, je vous en prie. Il veut être prêtre, et il doit l'être, puisque Dieu l'appelle à cet état. Je sais bien que moi parti, et Charles dans les ordres, il ne reste plus personne pour relever le nom de mon père, pour soutenir la famille ; mais enfin, les familles doivent avoir une fin, comme les hommes et les peuples, et il ne faudrait pas pour des raisons semblables, faire le malheur de Charles. Je vous avoue cependant que j'ai eu mes doutes sur la vocation de mon frère. C'est à lui d'y penser, et très probablement que mon départ l'engagera à réfléchir sérieusement. Je lui ai déjà dit en riant ce que j'en pensais ; il se peut bien que je me trompe : dans tous les cas il ne fera pas mal de se rappeler ce que je lui ai dit.

Encore un mot. Ne vous obstinez pas, ni vous ni Charles, à lutter contre M. Wagnaër. Cet homme est plus puissant que vous ; il vous broierait dans un instant. S'il vous offre un prix raisonnable pour la terre, vendez-la. C'est le dernier article de mon testament.

J'ai passé la plus grande partie de la nuit à écrire, j'entends siffler le vent dans les cordages du vaisseau près du quai. Je suis dans une petite auberge à la basse-ville ; et si je veux me réveiller avant six heures, l'heure à laquelle je devrai être à bord, il est temps que je prenne un peu de sommeil. Voilà plusieurs nuits que je ne dors pas, et chose singulière, dans ce moment-ci, qui est le plus critique, le sommeil vient à bout de moi et prend sa revanche. Votre bénédiction, ma mère, dans quelques heures je serai parti !

Adieu, ma mère, adieu, et pardonnez-moi."

PIERRE GUÉRIN."

F

Il y avait dans cette lettre beaucoup de vérité et de bon sens à côté de beaucoup d'exagération et d'originalité. Elle donnait une idée assez exacte du travail qui s'était opéré dans l'esprit de cet étrange jeune homme ; elle montrait l'influence funeste sur cette âme généreuse et fière, de l'état de société anormale, dans lequel elle se sentait placée et qu'elle fuyait n'osant le combattre seule.

Louise et Charles venaient d'achever cette lecture, entrecoupée souvent par leurs larmes, lorsque le médecin qu'on avait envoyé chercher pour leur mère se présenta. Il trouva l'état de madame Guérin fort alarmant et fit différentes prescriptions qui furent soigneusement exécutées par la jeune fille. Comme il allait repartir, la tempête redoubla tout-à-coup de furcur. Les vents qui se déchaînaient et grondaient chacun à leur tour, semblèrent se réunir pour un commun et décisif effort. Après un moment de silence, presque de calme, un bruit épouvantable se fit entendre. C'était le gros orme près de la maison, qui cédant à cet assaut combiné, tomba tout d'un morceau. Il y eut dans le déchirement, dans le froissement, dans les mille craquemens qui accompagnaient la chute lourde et retentissante du tronc de l'arbre, quelque chose qui allait jusqu'au cœur pour y remuer cette fibre délicate et inexplicable de la superstition, qui vibre toujours à notre insçu au dedans de nous-mêmes dans de semblables instants.

— Encore un malheur, s'écria Louise, l'orme de la famille, qui tombe ! C'est bien bon que maman dorme aussi profondément

Comme la jeune fille parlait, une détonation très-forte se fit entendre.

Quest-ce que cela, encore, dit-elle ? Ce n'est pas un autre arbre qui tombe. Il n'y en a pas d'autre aussi près de nous.

Une minute ne s'écoula pas sans qu'une seconde détonation plus distincte et plus rapprochée n'ajouta au soupçon qu'avait fait naître la première, la certitude d'un naufrage imminent pour quelque pauvre vaisseau ballotté par la tempête. En effet, de la grève où Charles n'hésita pas à se rendre, malgré les torrens de pluie et un tourbillon à ne pas se tenir debout, on apercevait entre le ciel noir et l'eau noire une masse blanchâtre emportée avec rapidité par le vent. Cette masse s'arrêta tout à coup. Un éclair qui brilla, un troisième coup de canon qui retentit, un nuage de fumée rougeâtre, qui se dissipa bien vite, un craquement épouvantable, furent les seuls adieux du navire, qui par la maladresse du pilote avait frappé sur un rescif à l'une des extrémités de la petite île, et sombra de suite. Il était alors une heure après minuit.

Lorsque le jour parut, quelques débris seulement furent apportés par les flots sur le rivage, mais on ne recueillit aucun cadavre ; on présuma que les *courans* les avaient entraînés à une grande distance en descendant le fleuve.

Le soir de ce jour (et ce fut une journée belle et brillante, pleine de lumière et de gaieté ; un de ces jours purs et sereins ; que la providence fait lever après les jours de tempête et de désolation afin que l'on se souvienne bien que c'est elle, et non pas le génie du mal, qui gouverne le monde) le soir de ce jour, près d'une grande croix noire, au bord du chemin, à une demie lieue à peu près de la demeure de madame Guérin, un jeune homme et une jeune fille étaient à genoux et priaient.

Une légère voiture, qui contenait deux jeune filles élégamment vêtues et dont l'une tenait les rênes sans trop d'embarras, passait lentement près de cet endroit.

— Vois donc, Clorinde, dit l'une, est-ce le jeune Guérin, dont ton père nous parlait l'autre jour, qui fait si dévotement sa prière au pied de la croix de la mission ?

— Non, ma chère, ce n'est pas celui dont papa nous parlait. Nous avons appris aujourd'hui, qu'il s'était embarqué à bord d'un vaisseau comme matelot. Celui-ci, c'est Charles, qui va prendre la soutane dans quelques jours.

— Tiens ! mais sais-tu que c'est un très joli garçon ? Vois donc quel air de distinction il y a dans toute sa personne. Sa sœur est aussi bien gentille.

— Oh ! oui, repliqua mademoiselle Wagnaër, ces jeunes Guérin étaient destinés à faire des hommes très brillants ; celui-ci surtout. C'est bien dommage, qu'il soit pour faire un prêtre !

IV.

TROIS HOMMES D'ÉTAT.

Quatre mois après les scènes que nous avons décrites dans les chapitres précédents ; par une froide soirée de janvier, dans une mansarde d'une assez pauvre maison du faubourg St. Jean à Québec, un jeune homme était assis près d'une table, où il paraissait lire, et méditer profondément sur sa lecture. Il y avait sur cette table deux livres ouverts l'un dans l'autre. Le plus grand et le plus gros, celui de dessous, c'était les *Loix Civiles* de Domat ; le plus petit, celui de dessus, c'était *Les Martyrs* de Châteaubriand. Il était évident que le jeune homme avait d'abord voulu étudier sérieusement, mais qu'ensuite il avait contraint l'*in-folio* de Domat à donner l'hospitalité au petit volume des Martyrs, de manière que la poésie avait eu littéralement le dessus sur la jurisprudence.

L'ameublement de la petite chambre de l'étudiant (car à ce trait qui ne reconnaît un étudiant en droit de première année ?) était pauvre sans toutefois manquer d'être prétentieux. Un grand sabre avec un habit rouge militaire, et un shako étaient suspendus à un clou à la cloison. Deux grands dessins à la craie, richement encadrés, souvenirs de collège, étaient disposés de chaque côté de cette espèce de trophée. Des quatre pans de cette chambre deux étaient formés par un mur blanchi à la chaux, et les deux autres par une simple cloison de planches de sapins, qu'une propreté exquise faisait paraître luisantes et dorées, ainsi que le plancher, qui était nu, à l'exception de ce que recouvraient deux bouts de tapis, étalés avec orgueil l'un près du lit, l'autre près de la table d'étude. Une petite armoire d'un bois très vil, peinte en rouge, et dont on avait fait une bibliothèque à l'aide de quelques planches, était posée sur la table et couronnée par une statue d'Hercule, en plâtre, statue presque colossale, et dont l'acquisition avait dû épuiser pour plusieurs mois les subsides que le maître du logis recevait de ses parents. Des gravures et des lithographies, représentant soit des sujets religieux, soit des danseuses et des comtesses plus ou moins décolletées, étaient collées çà et là sur les cloisons et sur les deux pans de la petite armoire. Un petit crucifix doré, cadeau d'une mère pieuse, protestait au chevet du lit, contre l'espèce de transformation qui s'opérait dans les idées de l'étudiant. Le lit, placé dans un des angles de la chambre, la table d'étude avec la bibliothèque improvisée, placées dans l'angle opposé, trois mauvaises chaises en paille, un

grand coffre bleu, et un petit nécessaire, très antique dans sa forme et très peu solide *au fonds*, formaient tout le ménage du jeune célibataire. Au dessus de la porte, il y avait une énorme tête d'original au bois large et développé, qui aurait fait honneur à un musée d'histoire naturelle, ou au salon de quelque *Nemrod* anglo-saxon de Québec ou de Montréal ; mais nous devons dire, que celui qui aurait attribué la mort du noble animal au possesseur de sa dépouille, aurait commis une criante injustice.

Tout, comme on le voit, dans cette petite chambre traïssait dans celui qui l'occupait une association d'idées étranges, une lutte intérieure de la religion contre la mondanité, un attachement capricieux pour des objets futiles, un grand dédain pour toutes les bonnes et utiles choses qui composent ce que l'on appelle le *comfort*

Charles Guérin, car nos lecteurs n'ont pas manqué de deviner que c'était notre héros que nous leur présentions ainsi métamorphosé, Charles Guérin, avait en effet passé par une de ces crises inévitables, qui modifient les idées et le caractère d'un jeune homme, il avait éprouvé à la suite du départ de son frère une série d'émotions qui avaient rendu plus vague encore et plus inquiète son âme irrésolue quoiqu'ambitieuse.

Par les débris que l'on avait recueillis on avait découvert que le vaisseau qui avait sombré, près de la petite île, était le *Royal-George*, l'un des navires partis du port de Québec, le jour où Pierre Guérin avait dû s'embarquer. Il ne restait donc pas de doute à Charles sur le sort de son frère. Ce dernier événement avait été soigneusement caché à madame Guérin ; Louise et Charles se contentèrent de pleurer et de prier en secret, comme on les a vu faire au pied de la croix de la mission. (*) La pauvre mère ignorait et devait toujours ignorer le naufrage qui avait eu lieu tout près d'elle, et ses enfants étaient déjà reconnaissans envers leur frère de la sage précaution qu'il avait eu de prédire d'avance un silence obstiné, puisque cette seule circonstance pourrait leur aider à tromper plus longtemps le désespoir maternel. Une fièvre très forte retint madame Guérin pendant quatre jours au lit, et elle dut seulement à son énergie morale, à un traitement habile, et à la force de son tempérament de survivre au coup terrible qu'elle avait reçu.

Sa première pensée dans sa convalescence, pensée qu'elle ne pût s'empêcher d'exprimer malgré les sages conseils que Pierre lui avait donnés dans sa lettre d'adieu, sa première pensée fut que le plus jeune de ses fils devait de toutes manières remplacer l'aîné ; il lui fut tout-à-fait impossible de dissimuler combien serait cruelle une seconde séparation après celle qui venait de se faire. Ce premier élan du cœur d'une mère, que la piété de la digne femme comprima bien vite, n'en causa pas moins dans les idées de Charles une réaction bien forte. Ce fut comme une lumière subite qui lui découvrit dans son propre caractère, dans ses projets, dans ses rêves même les plus purs et les plus saints, dans la nature de son enthousiasme religieux, bien des choses qui ne s'accordaient que très peu avec la règle sévère et les calmes vertus de l'état ecclésiastique ; il se dit à lui-même que les circonstances dans lesquelles il se trouvait, quoique pures affaires temporelles, entraient peut-être dans les vues de la providence, qu'elles étaient par elles-mêmes comme un avertissement céleste, qui le prémunissait contre une démarche inconsidérée ; enfin il en vint à douter plus que jamais de sa vocation. Dire les tourmens

(*) On appelle ainsi de pieux monumens qu'on élève dans nos paroisses en commémoration des missions et des retraites paroissiales.

qu'il souffrit, les nuits de prières et de larmes qu'il passa, les scrupules aigus et minutieux qu'il dût repousser, les pensées et les projets les plus dangereux, qu'il dût combattre, ce serait dire ce qui ne pourrait être compris que de quelques pauvres enfans qui ont eux-mêmes subi de semblables épreuves. Enfin il se détermina à consulter une autre personne que celle qui l'avait dirigé jusqu'alors, un prêtre âgé et savant, qui lui conseilla de ne pas entreprendre de décider dans quelques jours le sort de sa vie entière, et de rester au moins quelque temps dans le monde avant que d'y renoncer. Le saint homme pensait avec raison, que renoncer à ce que l'on ne connaît pas encore, c'est s'exposer à désirer ardemment par la suite, ce qu'il nous est défendu de connaître. Cet avis charitable était un trop grand soulagement aux inquiétudes et aux souffrances de notre jeune homme pour qu'il se le fit donner à deux fois. Il fut donc convenu qu'il donnerait un sursis d'un an au grand procès qui s'instruisait au fond de sa conscience. Comme il fallait faire quelque chose en attendant, il passa un *brevet* chez un avocat, tout comme il en aurait passé un chez un notaire, ou chez un médecin, se reposant sur son extrême jeunesse pour changer de route du moment où il serait persuadé que celle qu'il suivait provisoirement ne lui convenait pas. Comme ses moyens ne lui permettaient guères de faire autrement, il prit pension dans une honnête famille d'ouvrier, où on lui donna pour tout logement la petite chambre que vous savez.

Il y avait déjà près d'une heure que Charles était arrêté sur la même page de son livre, poursuivant dans son imagination des milliers de ces séduisants fantômes que la moindre des choses suffit pour évoquer à l'âge de seize ou dix-sept ans, et que la prose poétique de Chateaubriand plus que toute autre chose peut faire surgir en foule ; lorsque la porte de la chambre s'ouvrit assez brusquement pour laisser entrer deux jeunes gens.

— Tu m'excuseras, mon bon Charles, dit l'un d'eux, si je viens te troubler dans tes études ; mais il y a longtemps que j'ai promis à M. Henri Voisin, de lui procurer le plaisir de ta connaissance. En passant dans la rue nous avons vu de la lumière à ta lucarne, et j'ai pensé que l'occasion était bonne. M. Voisin vient justement d'être reçu avocat ; c'est un de mes amis, il aime passionnément la littérature, et il est bon patriote. Ce sont deux points sur lesquels vous sympathiserez.

Celui qui aurait pu examiner notre héros dans ce moment aurait vu dans sa contenance embarrassée la réaction extérieure d'une vanité satisfaite au-delà de tous ses désirs. C'était pour lui un événement tellement flatteur et inattendue que d'être ainsi recherché sur *réputation*, par un *monsieur* qui venait d'entrer au barreau, qu'il avait peine à y croire. Il craignit même un instant d'être la dupe d'une mystification.

Ce pendant, *monsieur* Voisin, parut tellement enchanté de faire la connaissance de *monsieur* Guérin, il se montra si bien au fait de l'histoire de sa famille, il lui parla avec tant d'intérêt, et de son frère, et de sa mère et de sa sœur, il fit de si délicates allusions aux lauriers que Charles avait cueillis au collège, et aux succès beaucoup plus grands qui, disait-il, l'attendaient dans le monde, que le jeune étudiant de première année se crut pour tout de bon l'objet de l'admiration et des sympathies de toute la ville, et qu'il sut en même temps un gré infini à celui qui venait ainsi lui révéler son importance.

L'ami officieux qui s'était chargé de présenter *monsieur* Voisin à *monsieur* Guérin, se nommait Jean Guilbaut. C'était un étudiant en médecine de seconde année, dont Charles avait fait son

Pylade depuis cinq ou six semaines qu'il le connaissait. Fort heureusement, Jean Guilbaut était un brave et loyal garçon, qui justifiait pleinement la confiance et l'amitié qu'on lui avait accordé si volontiers pour ne pas dire si légèrement. Il y avait même plus, Jean Guilbaut était un de ces jeunes gens rares, très rares, qui au milieu de la licence générale ont le courage de proclamer des principes sévères, et ce qui vaut encore mieux, le mérite d'en faire une application constante. Gai, spirituel, enjoué, tant qu'il ne s'agissait que de choses permises, le jeune Esculape devenait intraitable, du moment que l'on se permettait quelque plaisanterie sur la religion, sur la morale, ou sur ce qu'il appelait ses convictions politiques. Il poussait jusque dans les détails les plus minutieux, jusque dans les choses les moins importantes en apparence, les conséquences rigoureuses de ses croyances sociales. Ainsi, persuadé que les liqueurs brûlantes et les draps brûlés, que l'Angleterre nous vend au plus haut prix possible, contribuent à notre décadence et matérielle et morale, l'excellent jeune homme ne buvait absolument que de l'eau ou de la bière indigène, et il s'habillait de la tête aux pieds d'étoffes manufacturées dans le pays. Sa belle taille et sa figure intéressante rachetaient pleinement ce que sa toilette pouvait avoir d'étrange. Il pouvait passer pour excentrique aux yeux de ceux qui ignoraient les motifs de sa conduite ; ceux qui les connaissaient éprouvaient pour lui une sorte de vénération. Dans tous les cas, peu lui importait ce que l'on disait de lui. Autant il respectait les préjugés du vulgaire dans ce qui lui semblait juste et utile (car il y a de bons comme de mauvais préjugés,) autant il se plaisait à les braver dans ce qu'ils ont de funeste.

La conversation des trois jeunes gens ne tarda pas à se reporter sur la politique du pays en particulier et sur la politique du monde entier en général. De quinze à vingt ans nos compatriotes sont tous plus ou moins des hommes d'état. Il y en a très peu, par exemple, qui le sont dans un âge plus avancé.

Quel dommage que tous ces précoces dévouemens ne puissent être utilisés ? Quel malheur que les pulsations ardentes et rapides de tous ces jeunes cœurs se ralentissent et se refroidissent si vite au contact de la vie réelle !

Oh ! de quinze à vingt ans, que l'âme est noble et pure ! Qu'alors on aime bien son pays sans la moindre arrière-pensée ! Pourquoi faut-il que l'on manque de puissance alors que la volonté est si forte, et pourquoi, si rarement conserve-t-on la volonté lorsque le pouvoir nous est venu ?

De quinze à vingt ans on ne sait encore rien des dégoûtantes vérités de ce monde ; on n'a pas encore vu l'intrigue, cette impudente araignée, filer et nouer sa toile hideuse, sur ce qu'il y a de plus saint et de plus vénérable ; on ne connaît encore ni les mots qu'il faut dire pour ne rien dire, ni le lâche silence plus dangereux que la parole ; on ne sait encore ni le prix que l'on doit offrir pour acheter ses ennemis, ni celui que l'on doit exiger pour vendre un ami ; on ne sait encore ni nier publiquement ce que l'on affirme privément, ni inventer les scrupules du lendemain, hypocrites expiations des fautes de la veille ; en un mot, de quinze à vingt ans. ON MANQUE D'EXPÉRIENCE. C'est du moins ce que disent les vieilles prostituées politiques, et ce que répètent après elles, les roués qui se forment à leur école.

S'il en est ainsi, un moment d'attention à ce qui se dit maintenant dans la mansarde de Charles Guérin nous fera voir combien nos deux étudiants sont dépourvus de cette grande et précieuse vertu de ceux qui n'en ont pas : l'*expérience*.

(A continuer.)

FEUILLETON.

ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT.

I.

UN TESTAMENT DE COMÉDIE.



UN soir d'hiver que la présidente de L... était nonchalamment étendue sur son sofa devant un brillant feu de sarments et de bruyères sèches, Miette, sa femme de chambre, lui remit la lettre suivante, écrite sur papier rose, parfumée et pliée d'une manière tout-à-fait galante :

“ Aix, ce 5 décembre, 1776.

“ MADAME,

“ Je ne vous connaissais pas, et cependant j'avais quelque raison de vous haïr. Je suis venu en cette ville exprès pour vous voir. Je vous ai vue hier au bal de M. le marquis de Mirabeau.

“ J'ai rêvé cette nuit que je vous aimais.

“ Je m'empresse de vous faire part de cette circonstance, en vous priant de vouloir bien ne me considérer, quant à présent, que comme

“ UN INCONNU.”

—L'original ! s'écria la présidente à la lecture de ce singulier billet.

Cependant ce billet occupa tellement son esprit, que la nuit même elle rêva qu'un jeune mousquetaire, qu'elle se rappelait avoir vu chez M. de Mirabeau, lui racontait avec beaucoup de charme et de grâce, diverses folles histoires de Versailles, qui la faisaient parfois sourire.

Le lendemain elle pensait à ce rêve en se faisant coiffer par Miette dans son boudoir, lorsqu'elle recut une seconde lettre parfumée et pliée comme la première. Après l'avoir ouverte d'une main que la curiosité rendait un peu empressée, elle lut ce qui suit :

“ Aix, ce 6 décembre, 1776.

“ MADAME,

“ J'ai rêvé cette nuit qu'insensible à mon amour, vous aviez repoussé mes hommages : je me suis alors précipité dans l'étang de votre parc. J'ai la faiblesse de croire à la vérité des songes. Seriez-vous en effet assez cruelle pour me réduire à un pareil acte de désespoir ? Ce serait plus que jamais le cas pour moi de rester toujours à vos yeux

“ UN INCONNU.”

—Le pauvre garçon ! fit la présidente.

La nuit suivante, elle rêva qu'un certain petit bachelier en droit, poète, élégiaque en herbe, qu'elle avait aperçu chez Mme de Grignan, se mourait d'amour pour elle en tournant de son côté un regard tendrement désolé.

Il était midi. Enfoncée sous un chaud édredon de satin, la présidente oubliait de sonner sa femme de chambre pour son lever. Elle était livrée toute entière à la pitié que lui inspirait le sort du poète élégiaque, et n'était même pas éloignée de verser quelques larmes à son intention. Miette entra pour dire l'heure,

faire pénétrer le jour dans la chambre à coucher et remettre à sa maîtresse un troisième billet. Il était semblable aux deux premiers. La présidente le déplia avec quelque émotion.

“ Aix, ce 7 décembre, 1776.

“ MADAME,

“ J'ai rêvé cette nuit que vous aviez la bonté de me tendre la main pour m'aider à sortir de l'étang où je m'étais jeté. Cette main, vous n'aviez pas le courage de la retirer devant les marques de mon ardent amour, et vous l'abandonniez aux baisers de ma reconnaissance.

“ Si un tel songe pouvait ne pas vous paraître trop impossible, avant d'aller demain au bal du nouveau gouverneur, vous placeriez une mouche sur votre charmant visage, au-dessus du soucil droit. Ce signe me dirait que je puis enfin, sans crainte, cesser d'être pour vous

“ UN INCONNU.”

—L'insolent ! exclama la présidente.

Et elle sauta précipitamment hors de son lit pour jeter au feu les trois malencontreuses épîtres.

Le rêve qui suivit cette dernière lecture fit voir à la présidente un riche receveur des tailles qu'elle ne pouvait souffrir et qui osait la poursuivre de ses prétentions roturières. Le financier barbotait dans l'eau ; il poussait des cris de détresse ; il tendait ses bras vers une légère barque verte, que la présidente dirigeait elle-même : il se dirigeait vers cette barque, il allait l'atteindre... Un coup d'aviron vigoureusement lancé par la présidente tombait sur la tête du receveur et lui faisait exécuter un plongeon décisif.

A son réveil, la présidente s'avoua qu'elle avait agi peut-être avec quelque barbarie dans son rêve ; mais ce n'était qu'un rêve, et il lui semblait qu'elle avait acquis le droit de les regarder tous comme d'insignes mensonges.

Elle était d'ailleurs invitée au bal pour le soir même et elle ne tarda pas à commencer la toilette qui devait l'occuper la journée presque toute entière.

Profitons de cet instant suprême pour donner au lecteur quelques explications nécessaires.

Mme la présidente de L... était jeune, noble, belle, riche et sage ; bien plus, ou plutôt bien mieux, elle était veuve, ce qui explique les soupirs poussés à cause d'elle dans tous les endroits de la ville. Cependant tout cela n'était rien encore.

Feu M. de L..., premier président au parlement d'Aix, était resté célibataire jusqu'à l'âge de quatre-vingt-un ans. Imbu des principes du matérialisme pur, partisan fanatique des Helvétius, des d'Holback, des Lamettrie, etc., il n'avait jamais pris d'autre soin que de vivre somptueusement de ses immenses revenus. Il avait été l'un des roués les plus séduisants de la régence, et terminait, sinon dignement, au moins logiquement sa carrière, en véritable pourreau d'Épicure, ainsi qu'il le disait lui-même.

Chose singulière, le président de L... avait toujours rempli avec dignité, courage et désintéressement les éminentes fonctions dont il était revêtu. Il ne croyait à la vertu de personne, et cependant jamais on ne l'avait vu condamner injustement le faible au profit du plus fort ; jamais il n'avait hésité à réprimer les abus du pouvoir, à empêcher les prévarications, à flétrir le vice tout-puissant. Ses mains étaient pures de l'or de la corruption. Lorsque Louis XV exila le parlement, le président de L... se montra, l'un des premiers, rebelle aux exigences de la cour, et il fit entendre les paroles sévères que l'arbitraire devait inspirer au magistrat intègre et courageux chargé de faire respecter la loi. Aussi, malgré son athéisme, les dévots n'en osaient-ils rien dire, tandis que le peuple aimait en lui un ardent et intrépide défenseur.

Explique qui le pourra cette morale austère chez un homme qui ne croyait ni à Dieu ni au diable, et qui, avec une conscience moins rigide, se fût concilié tant de royales faveurs ! De ce fait isolé, nous ne prétendons rien induire ; nous déclarons même volontiers, pour la tranquillité des âmes timorées, que la religion nous paraît être le plus sûr et le plus solide fondement de toute morale.

Le président de L... sentit sa fin approcher peu de temps après le rappel du parlement par Louis XVI. Il se demanda alors à qui il laisserait cette fortune à laquelle était due, il n'hésitait pas à en convenir, une grande partie de l'indépendance dont il avait fait preuve pendant sa longue carrière.

Il n'avait aucune parenté directe ou collatérale. Il se rappelait bien avoir entendu parler d'un sien oncle, frère de son père, qui était mort quelque part en Bretagne, laissant peu de chose à un fils, mort aussi en ne laissant rien du tout à un enfant du sexe masculin, lequel devait avoir alors, s'il vivait, à peu près vingt-cinq ans.—Mais, disait-il, du diable si j'ai jamais connu mon oncle, ni mon cousin-germain, ni mon petit-cousin. J'aurai probablement beaucoup de peine à trouver cette famille pour lui dire que je ne lui dois rien ; je m'épargnerai donc ce soin : mon bien n'ira pas là.

A force de réfléchir, il lui vint une idée ; idée comme tout ce que faisait ou pensait cet homme.

Il fit venir Mme. la supérieure du couvent des dames de la Visitation, femme simple et toute en Dieu, et il adressa le discours suivant à la pauvre religieuse ébahie :

—Madame la supérieure, j'ai toujours eu la plus grande vénération pour votre caractère ; mais à vos yeux j'ai été probablement toute ma vie un suppôt de Satan et un tison d'enfer. Que voulez-vous ? Je suis maintenant trop vieux pour que mon cœur endure puisse s'ouvrir au repentir ; mais je veux faire une œuvre dont le mérite me sera compté pour quelque chose là-haut, et qui, je l'espère, fera contre-poids, dans la balance divine, au plateau de mes iniquités. Vous allez en juger. Mon intention est de laisser ma fortune tout entière et sans en détourner un denier à une jeune fille que vous m'indiquerez. Cette jeune fille devra être orpheline, noble, pauvre, pieuse, elle devra avoir été élevée sous vos yeux, dans votre couvent, n'en être jamais sortie et n'avoir guère plus de seize ans à l'heure qu'il est. Je vous laisse un temps indéterminé pour faire ce choix. Vous m'amènerez la jeune fille le jour que je vous ferez savoir. Peut-être sera-ce demain, peut-être beaucoup plus tard. En tout cas, ne la prévenez de rien, afin que si, pour une cause quelconque, mes intentions à son égard ne pouvaient être exécutées, elle n'éprouve aucun regret.

La visitandine sortit de chez le président comme elle y était entrée, avec une révérence, mais sans avoir pu prononcer un seul mot, tant elle était stupéfaite. Sans ajouter beaucoup de foi au discours du vieil athée, elle n'en jeta pas moins les yeux tout de suite et à tout événement sur celle des novices qui paraissait remplir les conditions exigées par le testateur futur.

Cette novice, Mlle. Marcelle d'Audiffet, avait seize ans et demie. Orpheline de bonne heure, elle avait été recueillie par sa tante, la supérieure des Visitandines d'Aix.

On voit que cette dernière jouait de bonheur, et que, si l'intérêt de sa nièce s'accordait avec les intentions du président, son propre intérêt à elle n'y trouvait pas moins son compte, vu la reconnaissance présumée de sa jeune parente.

La bonne religieuse n'était pourtant pas avide ; mais, en faisant

la part de la faiblesse humaine, qui de nous n'est pas un intéressé ?

Inutile de dire que Marcelle avait été élevée dans les sentiments d'une piété profonde.

Quatre mois s'était écoulés depuis l'entrevue que le président avait eue avec la supérieure, et celle-ci sentait s'affermir ses doutes relativement à la réalité des intentions du vieux magistrat, lorsqu'elle reçut un message qui la conviait à se rendre sans retard à l'hôtel de L..., accompagnée de la jeune fille sur laquelle avait dû tomber son choix.

La supérieure se hâta de faire prévenir Marcelle, et, peu de temps après, elles étaient introduites dans la chambre où le président les attendait. Le vieillard était couché ; il était pâle et paraissait très faible. A l'aspect de la jeune fille, ses yeux se ranimèrent un peu cependant. Marcelle était, en effet, une ravissante créature sous son blanc costume de novice. Ses longs cheveux noirs encadraient un fin et délicat visage qu'une légère teinte rose animait à peine, mais auquel des yeux noirs d'un éclat inimaginable donnaient une vivacité piquante et un charme irrésistible.

Tous ces avantages, Marcelle paraissait les ignorer, et la modestie qui abaissait ses paupières et voilait le feu de son regard rehaussait les traits charmants dont l'avait douée l'aveugle hasard, qui donne la beauté comme il donne la fortune, le génie et la gloire.

De la jeune fille les yeux du président se reportèrent sur trois hommes noirs qui se trouvaient au chevet de son lit. Le premier est un médecin, le second un notaire, et le troisième un prêtre !

— Monsieur, dit le vieillard au tabellion, veuillez vous assurer si mademoiselle réunit les conditions exigées et lui dire ensuite mes intentions à son égard.

La supérieure tendit à l'homme de loi les papiers de sa nièce.

L'examen fait et certifié satisfaisant, le notaire, s'adressant à Marcelle, prit la parole en ces termes :

— Mademoiselle, monsieur le président de L..., ici présent, possède une fortune qui peut être évaluée à environ trois cent vingt-cinq mille livres de rentes ; cette fortune, mademoiselle, est à vous, si vous voulez l'accepter avec quelques conditions que M. le président ajoute à celles qu'il avait précédemment imposées. Ces conditions sont : 1o. Que vous épouserez sur l'heure M. le président qui vient de nous déclarer se sentir près de sa fin et qui entend que ce mariage soit fait *in extremis*. 2o. Que, M. le président mort, vous prenez l'engagement de ne point convoler en secondes noces et de ne point changer le nom qu'il vous aura laissé. Faute par vous de tenir le dit engagement, la fortune tout entière de M. le président retournera à ses collatéraux, ou, à défaut de ceux-ci, aux pauvres de la ville d'Aix.

A l'énoncé de ce testament, dont les clauses ne pourraient plus avoir aujourd'hui d'existence et de valeur que dans les comédies, mais qui étaient d'un assez fréquent usage dans nos vieilles coutumes, l'étonnement de la supérieure surpassa de beaucoup celui qu'elle avait éprouvé lors de sa première visite au président. Elle ouvrit de grands yeux et une grande bouche, regarda d'un air égaré le moribond, les trois hommes noirs et Marcelle ; elle allait conseiller à celle-ci un refus formel, mais la jeune fille ne lui en laissa pas le temps, et lorsque le tabellion reprit :

— Mademoiselle, voici le testament en bonne forme, voici le contrat, voici l'acte de mariage, signez-vous ?

Marcelle se leva résolument en disant :

— Donnez, monsieur le notaire, je signe.

La supérieure parut un moment pétrifiée ; elle voulait parler ; mais la réflexion lui vint avant la parole.

— Après tout, se dit-elle, si Marcelle ne se remarie pas, ce bien-là reviendra tôt ou tard à la communauté. Et elle écrivit, sans plus de difficulté, son nom à côté de celui de Marcelle.

Quant au président, il signa *des deux mains* le contrat et le testament. Il paraissait aussi joyeux que s'il eût assisté à la cérémonie d'un mariage sérieux avec cette belle enfant. Mais ses forces ne tardèrent pas à l'abandonner entièrement, et quand le prêtre eut donné la bénédiction nuptiale, il s'endormit dans la paix du néant, sa divinité ou plutôt sa marotte chérie. Il faut espérer que cet homme fut accueilli sans trop de colère par le Souverain-Maitre, et qu'il ne fut pas condamné aux flammes éternelles après avoir été vertueux sans croire à la vertu.

Marcelle d'Audiffet, devenue maîtresse d'elle-même, était restée sage ; mais, avec la richesse et l'indépendance, elle avait changé tout à fait de goûts et de caractère. L'exaltation qui l'avait poussée à se montrer si pieuse au couvent prit une direction différente. Marcelle était devenue tant soit peu romanesque et curieuse d'aventures extraordinaires et même surnaturelles. Ceci peut servir à expliquer comment elle avait pu accueillir les deux premiers billets de l'inconnu sans les regarder comme l'œuvre d'un fou. De plus, la perspective d'un éternel célibat lui avait fait sentir la nécessité de se passer d'une protection masculine ; et, depuis dix-huit mois qu'elle était veuve, elle s'étoit appliquée à tous les exercices du corps dont les hommes ont le privilège.

Il faut dire que la nature avait merveilleusement secondé dans cette tâche les efforts de l'art. A la chasse, la présidente était la plus ardente à pousser son cheval dans le haliar, et elle n'avait pas son égale pour nager avec autant d'adresse que de grâce dans les flots bleus et tièdes des anses de la mer provençale. Quant à la danse, la renommée de ses talents dans cet art avait traversé toute la France et était parvenue jusqu'à Versailles.

Il n'est donc pas étonnant que Marcelle fût depuis six mois de tous les bals et de toutes les soirées qui se donnaient dans la capitale du gouvernement de Provence ; il n'est pas étonnant surtout que la pauvre jeune veuve se jetât à corps perdu dans les distractions que lui offrait le monde, elle qui ne trouvait dans son intérieur que l'ennui, l'odieux ennui qui la dévorait. Ses vastes et splendides appartements, ses meubles somptueux, ses riches équipages, ses nombreux domestiques, ses éclatantes livrées ne faisaient que lui rendre la solitude plus insupportable, et son plus cher projet était d'entreprendre au printemps un voyage à Paris, afin de faire une diversion à sa monotone existence. Mais qui sait, sur un si long chemin, dans la ville des séducteurs et des séductions, quelle résistance aurait opposé la sagesse de la présidente, si, un beau matin, l'Oisiveté, la Nature et l'Occasion, ces trois fidèles complices qui s'embusquent au coin d'un cœur féminin, se fussent trouvées réunies contre elle ? Le vieux président n'avait-il pas compté sur quelque chose de semblable en imposant de si singulières obligations à sa légataire, n'avait-il pas voulu forcer les contradicteurs de son matérialisme bien-aimé à jeter, à la vue des écarts d'une jeune dévote émancipée, le cri désespéré du vaincu de Pharsale : " Vertu, tu n'es qu'un nom ! " Toujours est-il qu'en attendant mieux, la présidente jouissait de ses triomphes provinciaux et se contentait d'être la reine d'une de ces réunions où se pressait pour la voir et pour l'applaudir toute la noblesse de Provence.

II.

LE GITANO.

Le jour où nous avons laissé Marcelle à sa toilette, elle tenait particulièrement à se faire belle et séduisante ; le nouveau gouverneur de la Provence, M. le comte de C., devait se montrer pour la première fois à ses administrés ; et puis la présidente n'était pas fâchée de pouvoir désoler à son aise et peut-être découvrir au milieu de sa douleur cet insolent inconnu, cet adorateur insensé dont elle avait brûlé si tard l'audacieuse correspondance.

Mme de L., venait de souper, Miette mettait la dernière main à la toilette de sa maîtresse, elle allait placer sur le front de celle-ci, à droite, la mouche de rigueur, une petite mouche qui avait toujours fait merveilles ; mais Marcelle, se souvenant de l'inconvenante prière de l'inconnu, arracha vivement l'innocente mouche des mains de Miette et la remplaça par une mouche d'une dimension énorme et menaçante qu'elle s'appliqua au-dessus de son œil gauche. Après quoi sa conscience fut soulagée, et il lui sembla que sa vertu n'avait rien à craindre après avoir échappé à un si grand péril.

Admirez cependant un des inconvénients, entre mille, de la solitude et de l'oisiveté ! Quand Marcelle se trouva enfin convenablement parée, quand son miroir eut répondu cent fois à ses questions répétées qu'elle était ravissante et qu'elle éclipserait sans efforts toutes les femmes au bal du comte de C., elle se promena de long en large dans son boudoir, agitant impatiemment son éventail et se demandant avec effroi ce qu'elle allait faire jusqu'au moment encore éloigné où elle pourrait aller au bal. Elle alla s'asseoir nonchalamment mais avec précaution dans une bergère, en ayant soin de ranger minutieusement les plis de sa robe. Cette importante besogne terminée, elle se livra à un gracieux bâillement, puis se tournant à demi vers sa femme de chambre qui la contemplait avec l'orgueil d'un artiste à la vue de son ouvrage, elle lui formula en termes catégoriques la question qu'elle se posait inutilement à elle-même depuis une demi-heure :

— Miette ! qu'est-ce que je pourrais bien faire ?

Une autre femme de chambre eût été peut-être assez embarrassée de hasarder une proposition acceptable ; mais Miette était une fille au-dessus de sa condition. Elle répondit après avoir levé les yeux au plafond, comme pour y chercher une inspiration :

— Il y a, madame, dans le café qui est au coin de la rue une sorte de magicien qui dit la bonne aventure à messieurs les étudiants. Bon nombre de dames de la ville l'ont consulté et en ont été contentes ; si madame le désire, j'irai dire à cet homme qu'il ait à se rendre ici.

La présidente bondit sur sa bergère.

— Cours vite ! dit-elle, cours, mon enfant ! va chercher ce magicien. Quelle bonne idée tu as eue là !

Miette sortit, et, cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'elle introduisait auprès de la présidente le diseur de bonne aventure.

C'était un homme de haute taille et dont la démarche était assurée. Son costume consistait en une robe de drap brun, bordée de velours noir et serrée à la taille par une ceinture en peau de buffle ; par dessus la robe il portait un manteau noir très-ample, orné d'une large bordure rouge et muni d'un capuchon qui laissait

apercevoir les longs cheveux, l'épaisse barbe noire et le visage olivâtre de cet homme, qui paraissait être un de ces bohémiens venus d'Espagne, et appelés *gitano* en ce pays.

Il s'avança lentement vers la présidente un peu émue, la salua profondément et se tint debout en attendant qu'elle lui adressât la parole.

Marcelle sentit le besoin de surmonter le sentiment indéfinissable qui la dominait en présence de ce personnage.

Je vous ai fait venir, lui dit-elle d'une voix qu'elle cherchait à rendre ferme, pour vous fournir l'occasion d'exercer près de moi la science que vous prétendez posséder. Une vieille sorcière a jadis tiré sur mon berceau un horoscope fâcheux, qu'une servante indiscrette m'a répété et qui me cause de temps en temps des doutes que je tiens à éclaircir et des anxiétés dont je veux me délivrer, si c'est possible. Avez-vous vos cartes ?

— Des cartes ! s'écria le bohémien d'un ton de mépris, des cartes ! Et que peuvent vous apprendre des figures tracées par la main de l'homme, dotées par lui d'une valeur de convention et rassemblées par un hasard inintelligent ? Chaque individu possède en venant au monde le livre sur lequel le Créateur a écrit sa destinée. Mais la signification des caractères tracés dans ce livre est interdite au vulgaire. Une étude opiniâtre, une longue expérience peuvent seules livrer les secrets aux adeptes. Ce livre, c'est la main humaine ; cette science, c'est la chiromancie.

L'organe du *gitano* avait ce timbre pénétrant qui agit sur l'organisation nerveuse de la plupart des femmes. La romanesque présidente ne put se soustraire à cette impression en quelque sorte fascinatrice. Elle tendit la main sans mot dire : le bohémien la prit en s'agenouillant, et resta quelque temps absorbé dans une muette contemplation.

— Cette main, dit-il enfin d'un air solennel, est du petit nombre de celles qui présagent une vie parfaitement heureuse. Elle est petite, potelée à point, pure de formes, fine de peau ; la couleur en est fraîche et douce, les phalanges sont vivement dessinées sur ces doigts délicats, et ces ongles sont minces, longs et roses. La ligne de la jointure est double, droite, colorée, également marquée dans toute sa longueur ; bon signe ! La figure d'une croix sur cette ligne indique une femme chaste, douce, remplie d'honneur, destinée à faire le bonheur d'un époux.

La présidente poussa un soupir.

— Vous ne voyez rien de plus important ? dit-elle.

— La ligne de la fortune est coupée dans sa partie inférieure par deux lignes transversales qui indiquent que vous avez été mariée deux fois ou que vous vous marierez après la mort de votre premier mari. Ce second mariage vous assurera de grandes richesses ; ces deux lignes profondes, placées de chaque côté du doigt du milieu, ne me laissent aucun doute que vous mettrez au monde des enfants mâles.

— Est-ce tout, demanda Marcelle avec un sourire d'incrédulité ?

Le visage du *gitano* se rembrunit et trahit une vive émotion.

— Madame, reprit-il après quelques instants de silence, la ligne de longévité offre chez vous des signes qui ne se sont jamais rencontrés ensemble dans aucune main. Je vais vous traduire leur signification, mais je dois renoncer à expliquer leur présence simultanée. Votre ligne de longévité est bien marquée, fraîche, égale, et elle s'éteint dans la ligne de jointure : c'est le présage que vous atteindrez la vieillesse la plus avancée ; mais en même temps la croix qui coupe cette ligne par le milieu indique que vous

serez pendue ; cette autre ligne, enfin, annonce aussi positivement que vous épouserez votre bourreau.

S'il n'était pas probable que la présidente eût des enfants sans être mariée ; s'il était difficile qu'elle s'enrichit par un mariage qui devait la ruiner d'après le testament du défunt, il était absolument impossible qu'elle vécût longtemps après avoir été pendue, et qu'elle épousât son bourreau. Cependant, quelque absurde que fût la prédiction, Marcelle, qui d'abord s'était montrée incrédule, se couvrit le visage de ses deux mains et tomba dans une profonde rêverie ; elle releva enfin la tête, et, s'adressant au bohémien :

— Je suis satisfaite de votre savoir, lui dit-elle, allez.

— Un mot encore, reprit le *Gitano* en saisissant la main qui lui faisait signe de sortir ; l'éminence placée sous votre petit doigt est traversée par deux petites lignes qui sont la marque d'une grande libéralité.

— Miette se chargera pour moi d'en faire la preuve à votre égard, dit Marcelle ; sortez et ne répétez à personne ce que vous m'avez dit.

— La discrétion dans notre état, répondit le *Gitano*, c'est plus qu'une loi, c'est plus qu'un devoir, c'est notre intérêt.

— Votre intérêt, dit tout bas Miette en sortant avec le bohémien et en lui mettant une bourse dans la main, votre intérêt est de tout aller dire à quelqu'un que je vous indiquerai.

— Dites.

— Allez à l'hôtel du Cours, demandez-y M. le chevalier de Saint-Théau. Vous lui direz que vous venez de la part de la femme de chambre de Mme de L... Vous lui répéterez mot pour mot ce que vous avez prédit à ma maîtresse, et vous n'aurez pas besoin ensuite de lui regarder dans la main pour voir s'il possède la ligne de la libéralité.

Le bohémien se dirigea tout droit vers l'hôtel du Cours.

III.

LE TORTICOLIS.

Lorsque la femme de chambre revint près de la présidente, celle-ci paraissait en proie à la plus vive agitation.

— Tu dois me trouver bien faible, Miette, dit-elle, de m'inquiéter des paroles de ce misérable magicien ? Mais que penseras-tu quand je t'aurai dit que l'effroyable prédiction qu'il m'a faite est semblable à celle que la sorcière dont j'ai parlé avait déjà prononcée avant lui ?

— Se peut-il ? s'écria Miette.

Marcelle éprouvait le besoin de se persuader à elle-même la fausseté de la science du zingaro : au fond, elle en ressentait une terreur secrète ; mais elle cherchait à s'étourdir, comme fait un poltron qui chante la nuit pour chasser les fantômes qui troublent son imagination malade. Aussi elle ne voulut pas tarder plus longtemps à aller demander au bal des distractions qui pussent faire diversion à sa pénible pensée. Sa voiture était prête : elle partit.

Tout le monde était arrivé chez le gouverneur lorsqu'elle entra dans les salons. Ce fut une admiration générale. L'apparition soudaine de la reine Marie-Antoinette en personne n'eût pas fait

une sensation plus profonde que celle que produisit la belle présidente. Des murmures flatteurs, des exclamations de surprise se faisaient entendre autour d'elle. Une certaine excitation fébrile, causée par la scène que nous avons racontée, ajoutait encore à l'éclat des traits charmants de Marcelle.

Le gouverneur vint à sa rencontre, et sollicita d'elle l'honneur de lui servir de cavalier dans le prochain menuet. Ce pas fut couvert d'applaudissements, et Mme de L., eut lieu d'être satisfaite du succès qu'elle avait obtenu.

Au moment où le premier enivrement de ce triomphe commençait à se dissiper, elle remarqua dans une glace la grosse mouche noire qu'elle s'était appliquée sur le sourcil gauche. Elle se rappela alors les trois billets anonymes, et promena ses regards de tous côtés pour deviner, parmi les hommes présents, celui qui avait eu tant d'audace et de circonspection à la fois.

Abîme profond du cœur féminin ! Voici une femme belle et vertueuse ; elle est entourée des hommages et des adorations d'une foule de jeunes hommes distingués par leur naissance, leur position, leur figure, leur mérite : eh bien, c'est à peine si elle daigne les compter pour quelque chose dans le soin qu'elle prend de leur faire tourner à tous la tête. Mais il s'en trouve un qui lui a manqué de respect... et celui-là seul occupe sa pensée.

Le premier billet que Marcelle avait reçu portait que l'inconnu était venu à Aix dans le seul désir de la voir. Donc, c'était un étranger. Mais l'installation récente du comte de C., avait attiré beaucoup d'étrangers : ils étaient tous au bal. Marcelle s'épuisait à chercher de tous côtés une figure qui lui parut bien consternée et bien malheureuse à la vue de la terrible mouche. Mais cette inspection générale demandait du temps. Elle fut interrompue par un jeune et brillant gentilhomme qui vint inviter la présidente à danser.

Marcelle, avant d'accepter, regarda fixement le cavalier. Il ne lui était pas connu ; loin de se troubler à la vue de la formidable mouche, il resta souriant et incliné, attendant, de l'air le plus naturel du monde, la réponse à sa proposition. La présidente, rassurée, crut pouvoir accepter sans crainte.

L'inconnu se montra si bon et si galant danseur que bientôt tous les yeux furent fixés sur ce couple charmant, et que la présidente, joignant son suffrage à celui de tous en faveur de son cavalier, dansa plus souvent que d'habitude, afin de lui accorder plus souvent aussi la faveur de lui présenter la main.

Avant de quitter les salons du gouverneur, Marcelle annonça qu'elle donnerait un bal le surlendemain, et elle invita toute la société. Comme elle s'app préparait à descendre, un valet s'approcha d'elle respectueusement, et lui dit qu'un bohémien demandait à lui parler. La présidente, à cette nouvelle, sentit renaître toutes ses terreurs. Sans faire attention au froid qui était très vif, elle suivit le valet, et trouva le bohémien qui l'attendait à la porte de l'hôtel.

— Madame, lui dit-il, le jeune gentilhomme inconnu avec lequel vous avez dansé pendant une grande partie de la soirée est le même qui vous a écrit trois lettres dans lesquelles il vous déclarait son amour.

La présidente voulait demander des renseignements plus précis, mais le gitano avait disparu au milieu des nombreux équipages qui stationnaient devant l'hôtel. Il fallut renoncer à le rejoindre.

Saisie par le froid, elle se tapit en grelotant dans un coin de son carrosse ; une fièvre ardente s'empara d'elle et ne lui permit de

s'endormir que longtemps après que le jour eut paru. Quand elle se réveilla, la fièvre avait un peu diminué, mais Marcelle ne put trouver la force de se lever. Le refroidissement de la veille lui avait causé une forte courbature qui paralysait tous ses membres. Elle ressentit une douleur atroce quand elle voulut se tourner pour sonner Miette ; sa tête, affreusement tortuée par la migraine, ne pouvait faire un mouvement, et semblait condamnée à rester toujours penchée du même côté ; la présidente était, en un mot, la victime de ce mal abominable et ridicule appelé le *torticolis*.

Dès que Marcelle eut acquis cette douloureuse conviction, elle s'arma de tout le stoïcisme dont elle était capable ; et, après mille contorsions dont heureusement personne, excepté Dieu, ne pouvait être témoin, elle parvint à tirer le cordon de la sonnette.

La femme de chambre fut cette fois encore consultée. Sa maîtresse lui retraça l'embarras dans lequel elle allait se trouver, s'il lui fallait contre-mander la fête à laquelle toute la ville avait été invitée ; elle lui dépeignit le désappointement de ses amis, la joie maligne de ses ennemis, le mécontentement général, et, par dessus tout, le triomphe de ses rivales, si souvent éclipsées par elle.

Miette déclara qu'elle était touchée de toutes ces raisons, et demanda une heure pour aviser au moyen efficace de conjurer le malheur qui menaçait la présidente.

L'heure accordée. Miette ne prit que le temps de s'envelopper de sa mante, et elle trotta d'un pied léger vers l'hôtel du Cours. Là, M. le chevalier de Saint-Théau apprit l'accident arrivé à Mme. la présidente de L..

Après avoir entendu Miette, de Saint-Théau réfléchit quelque temps, et parut tout à coup frappé d'une idée probablement victorieuse, car il s'écria :

— Allons, encore quelqu'un à acheter ! mais le succès est là. Au surplus, qu'importe ! Pour elle, je me jetterais dans un gouffre avec tout ce que je possède. Réussir ou mourir, il le faut.

Miette s'en retourna avec de nouvelles instructions. L'heure n'était pas encore écoulée.

— Madame, dit-elle en entrant chez sa maîtresse, j'ai entendu parler, et vous aussi, sans doute, d'un certain médecin italien qui est ici depuis un an et qui se nomme le docteur Amoretti. Cet honnête docteur a été obligé de quitter Ferrare, sa patrie, pour des raisons qu'il est inutile de rappeler. Il s'est enfui en France, et a choisi la bonne ville d'Aix pour résidence. A quelque chose malheur est bon, madame, lui seul peut vous sauver.

— Explique-toi, Miette, fit Marcelle, où veux-tu en venir ?

— Madame, c'est que ce docteur Amoretti jouit depuis qu'il est ici d'une réputation de grande habileté, surtout pour guérir la maladie dont vous êtes atteinte. Je conseille donc à madame de le faire mander.

— Y penses-tu, Miette, recevoir chez moi un homme d'une réputation..

— Je pense que madame a le torticolis, et je suis justement effrayée des conséquences de ce contre-temps. Je donne à madame, en fidèle et loyale servante, le conseil que mon attachement pour madame suggère à mon esprit, et je crois ce conseil bon à recevoir et à suivre.

— Ne te fâche pas, Miette, mais dis-moi franchement si je puis l'envoyer chercher.

— Madame veut-elle donner son bal, oui ou non ?

— Fais donc comme tu l'entendras, dit la présidente qui ressentait d'effroyables douleurs dans la tête.

En attendant l'arrivée du docteur, Marcelle reprit le cours des réflexions excitées par les souvenirs du bal et les dernières paroles du gitano, réflexions qui l'avaient assaillie la veille, mais où la fièvre avait jeté une incohérence forcée, et que le sommeil était venu d'ailleurs interrompre.

— Faut-il croire, se dit-elle, que ce jeune homme, en admettant même qu'il ait de l'amour pour moi, ait pu s'y prendre d'une manière si inconvenante pour me déclarer sa passion ? Il me paraît bien élevé et de bonne maison. Il doit savoir que ce n'est pas ainsi qu'on en agit avec une personne de ma condition, et comprendre qu'un pareil manque de respect est le plus sûr moyen de se fermer un cœur qui, sans cela peut-être, n'eût pas trop dédaigné ses hommages. Mais est-ce bien lui, et le zingaro ne m'a-t-il pas trompée ? Un rival a pu le gagner. Le pauvre jeune homme n'en manque pas, fit-elle avec un sourire, si l'on s'est aperçu de ses intentions et de ses soins, si l'on a lu dans ses yeux, comme j'ai grand'peur d'y avoir trop bien lu moi-même. Pauvre jeune homme, en effet, je le plains : car, s'il m'aime, c'est en pure perte ; enfin, il ne sait peut-être pas que je ne puis me marier. J'ai eu tort de ne pas le prévenir. Mais le devais-je ? cela eût-il été convenable ? Il ne m'a pas fait de déclaration. Oh ! c'est égal, il faut, quoiqu'il arrive et à tout prix, lui faire connaître ma position. ce sera de la loyauté et de l'humanité. Il m'en fournira certainement l'occasion, s'il vient à mon bal. Mais y viendra-t-il ? Et ce bal même aura-t-il lieu ? Maudit torticolis !

Au milieu de ces pensées un peu décousues, mais où le beau danseur de la veille occupait les souvenirs de la malade, Miette vint annoncer le docteur Amoretto.

C'était un homme jeune encore ; sa taille était un peu au-dessous de la moyenne, mais bien prise, sa figure était assez régulière ; son regard avait peut-être une vivacité et une mobilité peu ordinaires ; mais il savait en modérer l'expression en tenant presque constamment les yeux fixés vers la terre et en se composant une physionomie impénétrable.

— Madame, dit-il d'une voix douceuse. (Mais, avant de laisser parler le médecin, nous devons avertir le lecteur que nous rapportons une histoire véritable. C'est un souvenir de notre jeunesse ; nous l'avons entendu raconter, il y a déjà bien des années, à la présidente elle-même, alors fort âgée. Il ne fallait rien moins que le témoignage de l'héroïne pour nous convaincre qu'il s'agissait d'un fait authentique. Le médecin dit donc) :

— Madame votre camériste m'a expliqué votre maladie et les causes qui l'on amenée. Le médecin ordinaire vous commanderait du repos et des tisanes, peut-être une saignée. Avec un pareil traitement, la maladie suivrait tranquillement son cours, et, au bout d'une quinzaine de jours, il est probable que, la nature aidant, vous seriez guérie. Mais si vous voulez l'être aujourd'hui même, si vous avez le dessein de danser demain, il n'y a qu'un seul remède ; moi seul je puis vous l'indiquer, moi seul je puis vous aider à l'employer. Beaucoup de grandes dames d'Italie ont eu recours à moi dans des circonstances semblables : celles qui se sont soumises à mes prescriptions s'en sont bien trouvées. Il est vrai qu'il en est d'autres qui n'ont pas voulu seulement entendre parler de mon remède, et je n'ai pas lieu de m'en étonner ; car ce remède, inoffensif au fond, a quelque chose d'effrayant et de repoussant au premier aspect ; vous-même, madame, malgré votre courage et votre résolution, n'en voudrez-vous peut-être pas faire usage ; mais enfin, il faut vous le dire, ce remède consiste...

— Consiste ?.. répéta la présidente..

H

— A être pendue.

— Pendue !.. s'écria Marcelle.

— Par le cou, reprit froidement le docteur, mais pendant un quart de seconde seulement, le temps de sentir légèrement la corde et de la voir aussitôt coupée. Le moyen vous effraie, j'en étais sûr, et vous ne voulez pas vous y soumettre. De fait, il est..

— Mais, au contraire, docteur, au contraire, interrompit Marcelle avec ravissement, je m'y soumettrai de grand cœur. Vous ne vous doutez pas du service que vous me rendez et de quel fantôme affreux vous délivrez mon esprit. Comprends-tu maintenant, Miette, que je puisse être pendue et cependant vivre de longues années ? L'oracle fatal est enfin expliqué. Grâce te soient rendues, aimable torticolis que j'ai tant maudit !

Le docteur souriait surnoisement.

Quant à Miette, tout en prenant part à la joie de sa maîtresse, elle se disait tout bas :

— Décidément, M. de Saint-Théau est un joli garçon qui a bien de l'esprit. S'il tire un aussi bon parti de toutes les prédictions du magicien, je lui prédis à mon tour qu'on ne résistera pas à son amour.

— L'exécution, reprit le docteur en appuyant avec une intention bouffonne sur ce mot, se fera, si vous le permettez, madame, ce soir, dans cette pièce. Il est nécessaire, pour qu'elle produise les résultats physique et moraux que j'en attends, qu'elle ait lieu avec un certain appareil. Votre femme de chambre devra y assister seule de votre maison ; mais il faut qu'un de mes élèves, sur la discrétion duquel vous pouvez compter, soit également là pour m'aider à disposer la potence. Moi-même, pour plus d'illusion de votre part, je paraîtrai devant vous avec le masque dont je me couvre la figure dans des occasions plus sérieuses.

Marcelle ne fit aucune objection. Restait, il est vrai, la dernière prédiction du gitano, celle d'épouser son bourreau, prédiction rendue plus effrayante par l'accomplissement de la première. Mais comme il fallait que la présidente donnât son consentement, et comme elle était décidée à ne jamais le donner, si on lui proposait un pareil mariage, elle se rassura bien vite.

A l'heure indiquée, le docteur arriva précédé par l'élève auquel était confié le soin de monter les diverses pièces de la potence. C'était un véritable bijou. Elle consistait en deux pièces de bois bien équarries, et se terminait comme un porte-manteau ou une tête à perruque, c'est-à-dire que son pied formait une croix.

L'élève du docteur la fixa solidement dans le parquet. Il tira ensuite de sa poche une jolie corde de chanvre toute neuve, l'assujétit fortement à un anneau fixé à l'extrémité de la traverse supérieure, puis il fit un nœud coulant à l'autre bout de la corde qui se balançait gracieusement dans les airs.

A voir cette miniature de potence, il était difficile qu'on n'éprouvât pas le désir de se faire pendre.

Le docteur ne fit guère attendre ce plaisir à la présidente. Il entra avec un masque de velours noir sur le visage, comme il l'avait dit ; l'élève était également masqué. Il plaça un tabouret sous la potence et fit signe à Marcelle de monter dessus. La jeune femme sortit du lit dans un déshabillé dont elle s'était revêtue pour la circonstance. Un bonnet de nuit orné de barbes en dentelles de prix retenait avec peine captifs les beaux cheveux de Marcelle : un peignoir de batiste blanche, également bordé de dentelles, ne laissait apercevoir qu'un petit pied qui se glissait dans des mules délicieuses en satin brodé d'or et d'argent. Dans ce léger costume, et malgré les effets du mal, la présidente était

charmante. Il ne faut pas, après tout, faire peur, même à son bourreau.

Marcelle ne fit pas trop attention que ce bourreau était plus grand que le médecin qu'elle avait vu le matin. Elle avait beau faire, elle n'était pas trop rassurée. Elle monta en tremblant sur le tabouret, sentit avec un petit frémissement la corde frôler sa peau délicate, et ferma les yeux malgré elle. L'élève du docteur était debout sur une chaise à côté de la présidente. Celle-ci ressentit bientôt une violente secousse. Le docteur venait de donner un coup de pied au tabouret, et le nœud coulant étreignait le cou de Marcelle; mais l'élève, armé d'un instrument d'acier frais émoulu, trancha la corde avec plus de rapidité que nous n'en pouvons mettre à le dire, et la présidente tomba dans les bras du docteur.

Elle était évanouie.

— Vite, Miette! s'écria le docteur; bassine le lit, et tiens prêtes les tasses de tisane pour faire boire ta maîtresse dès qu'elle aura repris ses sens. Amoretti m'a prévenu de cet évanouissement, en m'assurant qu'il n'avait aucun danger et ne pouvait durer que quelques minutes.

A ces mots le prétendu docteur ôta son masque, et laissa voir les traits du chevalier de St. Théau.

Marcelle, en reprenant ses sens, eut ordre de ne point parler jusqu'au lendemain. Les rideaux se fermèrent sur elle. Miette resta pour lui faire prendre fréquemment une boisson sudorifique, et le chevalier sortit après avoir renvoyé l'élève d'Amoretti et la potence promptement démontée.

Les préparatifs du bal commencèrent avec le jour; mais à midi l'appartement de Marcelle était encore plongé dans une demi-obscurité. Les volets au dehors, les triples rideaux au dedans, empêchaient qu'une lumière plus vive que celle de la lampe d'albâtre suspendue au plafond pût pénétrer dans la chambre où elle reposait.

Elle ouvrit enfin ses beaux yeux, les frotta doucement, étendit un bras blanc hors de ses chaudes couvertures, se retourna avec facilité, se souleva légèrement et s'assit sur son séant en jetant un cri de joie.

— Guérie, Miette! dit-elle; guérie, ma bonne Miette! tiens, regarde! Et elle faisait voltiger sa magnifique chevelure autour d'elle et tournait rapidement la tête à droite et à gauche. Quelle reconnaissance, ajouta-t-elle, ne dois-je pas à ce médecin? et que je voudrais pouvoir le remercier!

— Vous le pouvez, madame, répondit Miette; il est là qui attend que vous le receviez. Levez-vous pour lui prouver l'heureux résultat de ses prescriptions.

Quelques minutes après, le docteur entra. Il portait encore son masque de velours noir.

— Pourquoi gardez-vous ce masque, docteur? demanda la présidente avec étonnement,

— Je ne l'ôterai que si vous m'accordez mon pardon.

— Votre pardon? s'écria-t-elle.

— Oui, mon pardon? Il découvrit son visage: Marcelle jeta un cri en reconnaissant son danseur.

— Je vous ai trompée, madame, vous êtes digne du respect et de la vénération du monde entier, et j'ai manqué au respect que je vous devais; j'ai de plus abusé de votre position pour m'introduire près de vous, surprendre vos secrets et vous imposer des services que vous n'auriez pas acceptés, si vous aviez su qui vous les rendait..

— Mais, qui donc êtes-vous, monsieur?

— Qui je suis?... Je suis l'auteur des trois lettres que vous

avez reçues ces jours derniers; je suis votre heureux cavalier du bal du gouverneur; c'est moi qui, pour vous tranquilliser sur l'effet de redoutables prédictions, ai été trouver le docteur Amoretti et me suis entendu avec lui sur la manière d'employer un remède singulier dont nous attendions les meilleurs résultats; c'est moi qui suis le bourreau qui ait procédé à votre exécution, à la place du docteur, qui remplissait le rôle d'élève; c'est moi, enfin, qui suis.. votre amoureux et repentant cousin, le chevalier de L..

— Vous! mon cousin! murmura Marcelle, presque honteuse de ne pas sentir plus de colère et partagée entre l'étonnement, l'obligation de montrer un visage sévère et le soin de cacher une joie secrète.

— Votre cousin, continua le chevalier, votre cousin qui, déshérité par le testament du président, vous haïssait de loin, et qui de près n'a pu que s'incliner devant votre beauté, et l'adorer en silence. Pardonnez encore une fois les audacieux billets à l'aide desquels j'ai voulu attirer votre attention sur un étranger; pardonnez les efforts que j'ai faits pour qu'un autre que moi ne profitât pas de ma hardiesse, pardonnez la liberté que j'ai prise d'expliquer les oracles du zingaro, et de les faire servir à guérir à la fois votre corps et votre esprit; pardonnez-moi..

— De m'avoir sauvée? interrompit la présidente: Je vous pardonne, mon cousin; mais c'est tout ce que je puis faire.. Quelle autre récompense pourrais-je vous promettre, du moment que vous n'êtes pas le docteur Amoretti?

— O ciel! s'écria le chevalier, enhardi par l'air indulgent de sa cousine; quelle récompense, dites-vous? Comment! vous ne devez pas?

— Je vous assure que je ne devine pas répondit Marcelle en affectant une grande bonne foi.

— Madame, harsarda alors Miette, qui, pendant l'explication du chevalier, s'était prudemment tenue à l'écart, il y aurait un moyen de récompenser monsieur votre cousin en donnant encore une fois raison aux prédictions du magicien, ce serait d'épouser votre bourreau.

— Ah! mademoiselle la traîtresse! dit la présidente.

— Approuvez-vous le conseil qu'elle vous a donné? s'écria le chevalier avec feu.

— Quel conseil? demanda hypocritement Marcelle.

— Le testament vous dépouille pour m'enrichir, ma cousine, si vous vous mariez; mais il ne m'interdit pas de vous enrichir à mon tour, et tous ces biens ne vous les rendrai-je pas? Pourront-ils payer le trésor que je posséderai? Il y a mieux, vous ne changerez pas de nom, selon le vœu manifesté par le président.. Qu'aura-t-il à dire?

— Il est certain qu'il ne dira rien, répliqua Marcelle en souriant.

— Madame, dit Miette, il n'y a plus qu'une seule prédiction à accomplir..

— Et laquelle, mademoiselle?

— Celle d'avoir de beaux garçons.

Le soir de cette mémorable journée, la présidente parut à son bal avec un air un peu souffrant, mais qui la rendait encore plus touchante. En apprenant la nouvelle officielle de son mariage avec son cousin, on vit bien que la transgression des dernières volontés du défunt ne donnerait lieu à aucun procès.

Le pauvre président croyait avoir tout fait pour empêcher sa veuve de se remarier; il avait pris précisément toutes les mesures nécessaires pour qu'elle ne pût épouser que son cousin? La Fontaine, Beaumarchais et cent autres l'ont dit: *On ne s'avise jamais de tout.*

ÉMILE SOLIÉ.

REVUE DU MOIS DE MARS.

UN COUP D'OEIL EN ARRIERE.



ARMEE les nombreux chroniqueurs de Paris, la ville des arts par excellence, *Palma mater* de la littérature, la pépinière obligée de toutes les nouvelles, pas un seul qui ne se plaigne, qui ne se désespère, chaque fois que sa tâche de causeur le regarde en face, de la disette de matières, de l'embarras de son imagination récalcitrante. Et c'est à Paris que ces doléances se font entendre ! c'est à Paris, paresseux novellistes, que vous ôsez accuser la stérilité des événements ! c'est à Paris, où vous heurtez à chaque pas un incident, une répartie, un bon mot, un scandale, c'est à Paris, où se dressent effarées et impatientes d'être reproduites, les folies de la semaine, de chaque jour, ces riens piquants qui font la joie du coin du feu, c'est à Paris que vous ôsez vous poser comme les martyrs du besoin de lire, du besoin de rire surtout ? Fi, fi donc !!

Mais, nous, que dirions-nous donc ? quelle voix emprunterions-nous pour crier bien haut nos déboires, nos tracasseries, la débâcle inévitable de nouveautés dans laquelle nous nous trouvons presque toujours ? qui donc nous plaindra si nous avouons que notre imagination est à bout ? qui donc aura quelque égard pour nous si notre plume chargée d'encre s'arrête forcément après avoir écrit le titre de la chronique ? personne, non personne. Ingrats que vous êtes ! Vous voulez à tout prix un sujet de causerie, de salons, une thèse sur laquelle vous puissiez gloser amplement et à l'aise, et vous ne daignez pas même, blasés que vous êtes sur toutes les choses de ce monde, vous casser un bras, rien qu'une jambe, faire un *tantinet* de scandale, voire même, perpétuer le plus prosaïque enlèvement ! En vérité, vous ne méritez pas que l'on travaille pour vous !... et n'était l'idée, que nous rencontrerons plus d'indulgence auprès de nos petites amies, les dames de Montréal, nous jetterions là plume et papier, et nous vous dirions : Ah ! c'est comme ça que vous le prenez ? eh bien ! à vous la tâche ! parcourez les rues, faufilez-vous dans les salons, dans les cafés, flânez le nez à l'air par toutes les places publiques, revenez chez vous fatigués et ennuyés, puis, au lieu du journal, de la chronique, de la revue du mois, puisez à votre propre fonds ; sans vous vanter, nous parions que vous y trouverez l'eau trouble plus d'une fois : ceci soit dit sans arrière-pensée.

La revue du mois ! c'est beaucoup et ce n'est rien. C'est beaucoup parce qu'un mois ne se passe pas sans qu'il arrive un événement quelconque, important ou insignifiant, mais qui ne rentre pas toujours dans notre domaine de raconteur des faits et gestes de la cité ; ce n'est rien non plus ; car, au milieu de tout ce qui nous entoure, de tout ce qui se fait et se dit autour de nous, c'est à peine si nous pouvons tirer de l'obscurité un tout petit trait saillant, une toute petite originalité, une toute petite histoire piquante ou modérément scandaleuse. Quoiqu'il en soit, notre position est faite ; subissons-en les mauvaises comme les bonnes conséquences, et à l'œuvre !

Et d'abord en Angleterre, ce qui, à l'heure qu'il est, occupe le plus spécialement l'esprit public, ce sont les désastres qu'ont éprouvés dans l'Inde les troupes anglaises, trophées rouge de sang que l'on a pourtant encore le courage d'appeler une victoire. Pauvre humanité ! quand donc cesseras-tu ces rixes sanglantes, où s'entassent pêle-mêle tes fils les plus braves, massacrés par le plomb meurtrier ! La manie de tout accaparer, d'étendre au loin sa puissance, a bien aussi, comme on le voit, son vilain côté, et ce sang versé à flots, ces nombreux soldats immolés à l'inexpérience, à la cruauté, ou à la sauvage énergie des chefs, tout cela, c'est pour de... l'or ! Qui ne se rappelle à cette pénible idée le beau vers du poète de Mantoue, le chantre divin comme on l'appelait, qui en une ligne modèle donnait la cause de tous les excès,

de tous les crimes auxquels se sont portés tous les hommes depuis la création :

*Quid non mortalia pectora cogis ?
Auri sacra fames !*

Mais si d'un côté les nouvelles de l'Inde ont porté dans tous les cœurs amis de la paix une douleur bien juste, de l'autre l'extension rapide que prend tous les jours, par tout le Royaume-Uni et spécialement en Angleterre, ce foyer si ardent de la réforme protestante, la sublime unité catholique, et ses admirables doctrines, son enseignement si rempli de morale et de vraie philosophie ; les progrès immenses que fait, disons-nous, le catholicisme, ramène doucement et agréablement aux idées de tranquillité, de paix et d'une union bienfaisante, fusion divine de toutes les croyances dans une seule et unique croyance, le dogme catholique romain ; et ce n'est pas, remarquez bien, parmi le peuple que se fait sentir cette tendance vers la foi des ancêtres, c'est parmi ce que les sciences, la haute littérature, comptent d'hommes les plus distingués ; c'est au sein même des universités royales ; c'est parmi les docteurs les plus renommés de la réforme que le catholicisme a choisi ses convertis ; c'est à leur intelligence, à leur raison, qu'il s'est adressé ; c'est dans sa vérité toute nue, c'est dépouillé du prestige presque irrésistible de son culte pompeux, de ses solennités envivantes, qu'il leur a parlé au cœur. Et cette divine voix, grands et petits, savants et ignorants, docteurs et élèves, ils l'ont entendue, ils l'ont écoutée, et tous les jours de nouvelles conquêtes viennent proclamer la sainte vérité de la foi catholique.

Il n'y a pas non plus que les amis de la religion qui aient éprouvé du contentement, les amis du commerce ont vu dans le retrait de la loi de protection sur les céréales une mesure large et réparatrice, qui doit être pour l'Angleterre une nouvelle source de richesses. Religion et commerce ! voilà deux mots qui se trouvent rarement de compagnie ; et qui semblent se faire un pied-de-nez l'un à l'autre ; mais que voulez-vous ? nous vivons dans un siècle où l'amalgame a plus d'un sectateur, plus d'un panégyriste.

Le carnaval a été cette année plus aimable, plus folâtre que jamais, concerts, bals, soirées dansantes, fêtes, expositions d'industrie, nous avons eu de tout ; il n'y avait que l'embarras du choix. Tout le monde était en haleine, tout le monde avait une fièvre de s'amuser, qui faisait plaisir à voir. Pas une seule Miss qui eût voulu manquer à une invitation ; le petit pantalon de l'élève d'académie a même fait son apparition dans plusieurs salons ; on cite un négociant qui s'est conduit à une faillite inévitable par ses folles dépenses de gants de kid blanc, de bottes vernies et d'huile de senteur. Comme toujours, les bals ont été une école où les étrangers ont pu apprendre les ridicules préjugés qui règnent au sein même de ce que l'on est convenu de décorer du nom pompeux de "haute société." C'est à en crever de rire ! Nous vous demandons un peu si tous ceux qui se trouvaient chez Raseo cet hiver, du moment qu'ils avaient payé leur droit d'entrée, n'avaient pas des titres égaux, et partant ne devaient pas s'attendre aux mêmes égards ! et pourtant, quelle est la physiologie d'un bal de Montréal ? C'est (ainsi que nous le faisait observer tout dernièrement une jeune femme qui joint au plus joli minois un esprit originalement observateur,) c'est la disposition des danseurs. Dans un coin, tous ceux qui ont l'habitude de se voir tous les jours ; dans un autre ce qu'on dénomine la "haute société," militaires rachitiques et se complaisant dans le rang le plus bas de l'armée que puisse accepter un gentilhomme sans se compromettre, jeunes ou plutôt des ci-devant jeunes piliers de salons, beautés fanées à la lueur des bougies et dont les rides précoces témoignent hautement de leurs folies passées, filles de négociants, d'industriels de toutes sortes, auxquelles les écus de leur père ont permis depuis longtemps l'usage d'un carrosse, d'un phaéton ou autre bronette semblable, de peur que le rude contact de nos pavés n'égratignât l'épiderme de leurs pieds que, garantit à peine un léger soulier de satin plus ou moins passé... Plus loin, reléguées dans un angle presque obscur, se tiennent les femmes qui viennent rarement au bal, ou qui y viennent dans le dessein de s'amuser : celles-là (et ce sont toujours les plus gentilles) sont négligées ; car, voyez-vous, elles n'ont pas l'habitude de courir sans cesse de fêtes en fêtes ; mais celle-là aussi (nous nous hâtons de le dire, quoi que ce ne soit

pas ici le lieu) celles-là se marient le plus souvent et le mieux— Dans un bal à Montréal, il y a donc, dans un même salon, se coudoyant l'une l'autre trois ou quatre sociétés différentes ; celle qui s'appelle la " haute " regardant comme de raison, du haut de sa hauteur celle qu'elle trouve d'un étage inférieur au sien, et ainsi de suite. En sorte que ceux qui s'imaginent qu'au bal tout le monde danse ensemble, se trompent lourdement.—Pour preuve de ce que nous avançons, écoutez :

M. X. est un honnête brasseur de bière que des circonstances inouïes de bonheur ont porté rapidement au haut de la roue de la fortune.—M. X. a une grande fille pâle qui fait la grande demoiselle et qui n'est pas belle du tout ; il lui fallait un carrosse, mademoiselle eut un carrosse—elle appartenait de droit à la " haute société."

M. Z. est aussi un honnête brasseur qui petit à petit, des pieds et des mains, à force d'industrie, d'activité et d'énergie, est parvenu à se faire une jolie aisance, nous allions presque dire fortune, mais qui n'approche pas à beaucoup près de celle de M. X. M. Z. a aussi une fille, un bijou de fille ; pas trop grande, pas trop grasse, les joues rebondissantes de santé, des yeux bien fendus, une allure d'Andalouse, un pied à faire courir tous les amateurs jusqu'au pied du Courant Ste. Marie ; Mlle Z. voyait du monde, c'est vrai, mais pas de ce monde qui n'a d'autre théâtre que les salons ; elle avait sa petite collection de bonnes amies qui venaient chez elle passer de délicieuses soirées : elle aimait son intérieur, elle tenait compagnie à sa mère, elle lisait pour son père, lorsque celui-ci revenait le soir après une longue journée de fatigue, enfin elle était l'amie de tous les cercles intimes où elle allait, c'était un vrai bijou : elle n'appartenait pas de droit à la haute société.

Bref il y eut grand bal chez Rasco, Mlle X. of course, s'y rendit chargée d'atours et accompagnée d'un officier, qui, par exception était un bon enfant qui avait déjà, ri plus d'une fois avec ses amis des ridicules prétentions de miss X. Miss Z. se rendit aussi à ce bal, pressée, sollicitée qu'elle fût par les instances répétées de son père et de ses amies ; tout le monde la trouva jolie, belle à ravir. Miss X. pendue au bras de l'officier, ne savourait que médiocrement les chaleureux éloges que son partner prodiguait à la miss Z.

— Mais dites donc, savez-vous ce que c'est que cette petite là-bas ? dit miss X. en se donnant un microscopique coup d'éventail.

— No, miss, tout ce que je trouve, c'est qu'elle est belle à ravir !

— Indeed ! eh bien, je vais vous dire ; c'est une petite fille qui ne voit pas du tout " good company."

— Et pourquoi donc ?

— Vous ne la voyez jamais dans les salons fashionables ; elle marche mal, elle n'a pas de manières, elle danse tout de travers ; je ne sais pas, *dear me !* où vous lui trouvez des grâces. Et puis comment voulez-vous qu'elle ait vu le monde, *son père fait de la bière !*

— Indeed ! indeed ! why ! son père fait de la bière : votre père fait aussi de la bière ; la seule différence, c'est que la bière qu'il fabrique est infiniment supérieure à celle que fabrique le vôtre.

Et là-dessus, l'officier la quitta pour aller inviter miss Z. à danser le quadrille dont l'orchestre venait de donner le signal. La chronique ajoute que quelques mois plus tard miss Z. était l'heureuse épouse du jeune officier, tandis que miss X. est encore pour longtemps destinée à faire tapisserie.

Mais ce n'est pas le moment de causer des folles joies du monde : des bals à l'église, la transition est brusque, mais au temps du carnaval tout se fait par bonds, par bouffées, et du mardi gras, on tombe, sans que personne crie : gare ! dans la sainte quarantaine mitigée qu'on nomme carême. Les salons sont fermés ; les bougies ne reflètent plus leur brillante lumière dans les glaces qui ornent les parois de la salle à danser, le tapis moelleux a été replacé, les meubles précieux recouverts de leur enveloppe protectrice ; la robe décolletée du soir a fait place au costume modeste et haut montant de la dévote ; le livre d'heures a chassé l'éventail et les tablettes sur lesquelles les élégantes inscrivaient

le nom de leurs danseurs ; on se lève plus à bonne heure, et au lieu de la promenade obligée de l'après-midi, on va à la prière ; coutume remplie d'une simplicité touchante qui ramène au temple les fidèles quelque temps emportés par les flots tumultueux du monde, coutume vraiment catholique qui appelle tous les enfants d'un même père à venir l'invoquer tous ensemble, car le père commun a des oreilles et surtout des bienfaits, des grâces pour tout le monde. Devant lui il n'y a pas de distinction d'âge, de condition ! Priez fervemment, et serez-vous le plus infame de ses enfants, il vous écouterà, et si vous avez cru beaucoup, il vous sera pardonné beaucoup.

Montréal est une ville qui a une allure qui lui est particulière pendant la neuvaine en l'honneur de l'apôtre des Indes : cette foule immense qui quatre fois le jour emplit ses rues les plus fréquentées, ce temple saint toujours ouvert, ces prédications constantes ces chants sacrés qui font retentir la voûte de l'église catholique, ces nombreux pénitents pieusement et humblement agenouillés au pied du tribunal où l'envoyé de Dieu remplit la mission la plus consolante,—remettre les péchés à ceux qui se repentent ; enfin, car nous sommes encore un petit peu mondain, cette variété de figures, de toilettes, mosaïque vivante de toutes les allures, de toutes les physionomies, de tous les types, de tous les états, de tous les rangs ; toute cette bigarrure donne à Montréal, dans le temps même où tout devrait paraître triste ou du moins recueilli, une apparence de fête, un air de joie qui fait les délices des nombreux badauds postés au coin des rues pour voir défiler la foule. Malgré cette apparence extérieure de joie et de plaisirs, nous sommes sûr que toutes les femmes qui sortent de l'église à la clôture de la neuvaine, se rendent chez elles meilleures, et c'est là une garantie dont nous félicitons les pères et surtout les maris.

A propos de conférences religieuses, le mois de mars a été fertile en prédications de toutes sortes. Une mission dite Suisse, dite biblique, nous a donné au commencement du mois, une représentation (à son propre bénéfice) dans la jolie église méthodiste de la grande rue St. Jacques. Les missionnaires étaient Messrs. Roussy, Normandeau et Dr. Côte. Le premier est un étranger que personne ne connaît : les deux autres ont une célébrité bien méprisable. Normandeau, prêtre apostat auquel de mauvaises passions qu'il n'eut pas la force de combattre ont fait abandonner le saint état qu'il avait embrassé d'abord. Dr. Côte, le *Héros* (?) des derniers troubles, celui là même qu'on a appelé alors, traître, lâche, renégat, et auquel il ne manquait plus que l'épithète d'apostat qu'il vient de mériter ; voilà les hommes qui ont l'effronterie de venir au milieu de nous, qui les connaissons, et de s'annoncer comme l'avant-garde " de la milice céleste." En voilà une milice céleste ! en voilà des soldats de la foi, qui vivent avec les femmes des autres, consumant en orgies, un temps qu'ils devraient employer à implorer publiquement la miséricorde du Dieu qu'ils blasphèment, et dont ils défigurent les sublimes enseignements. " Priez et... donnez " disait l'hypocrite Normandeau. Oh oui ! donnez donc à ces messieurs de quoi acheter à leurs femmes des colifichets, des atours ; donnez donc afin que ces soldats célestes s'équipent *saintement* à vos dépens ; donnez donc à l'avant-garde, afin que l'avant-garde achète des munitions, c'est-à-dire, du vin, du brandy et des cigares pur Havanne, car le gros de l'armée approche, et l'arrière-garde ne saurait tarder. Donnez donc vite, car la milice céleste a soif, donnez vite car la milice céleste va crever de faim, va mourir comme..... la plus petite milice terrestre... comme la milice du lieutenant-colonel Gagy, par exemple.

L'espace nous manque, car nous aurions encore un long catalogue de faits de toutes couleurs à dérouler à vos yeux étonnés, *id est*, les farces si bêtes du 1^{er} avril, les farces non moins bêtes des héros parlementaires. L'arrivée des vapeurs, la physionomie nouvelle de nos quais ; de nos rues, le mauvais aspect que prend la question d'Oregon. Les fêtes champêtres dont le signal commence déjà à retentir joyeusement aux oreilles des amateurs d'icelles. La littérature Canadienne, l'essor puissant qu'elle prend autour de nous. Enfin un mot de remerciement à vous qui avez eu la patience de nous lire, et en dernier lieu un cordial, " Au revoir ! "

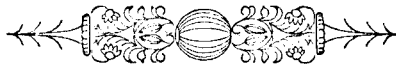
LE BARON DE WORMSPIRE.

MONTÉ, ALOUETTE.

Romance.

Paroles de
M. H. DE LA MORVONNAIS.

Musique de
M. P. SCUDO.



Andantino, avec mélancolie.

Chant.

Piano.

8 va

con brio

p *f* *pp*

A- lou-

et- - - te de la lan- de, A- -vec ton hymne char- mant,

pp

Mes ré- - - - ves se vont par ban- - - - de

plus d'accent, avec grâce. ^

Per- - - dre dans le fir- - - ma- - ment. Ils

f f

à volonté

sui- - - vent ta voix qui jet- - te Ses fre- - dons vers le haut

ff un peu lent

^ \$ plus lent *p*

avec ame et beaucoup de voix.

lieu. A - lou - - et - - - te, Monte a - lou - et - te, A - lou - et - -

p f con brio f p

pianissimo.

- te, Mon - te vers Dieu! *ff p pp*

8va loco fortissimo p pianissimo p p p

f ff p pp

Soul dans les grandes bruyères,
 Quand je t'écoutais, enfant,
 Un saint désir de prière
 Gonflait mon cœur triomphant
 Déjà l'âme du poëte,
 Disait à la terre adieu! —Alouette, etc.

Au sommet de la colline,
 Avec le petit pâtreur,
 Sous l'étoile qui décline
 Tu chantes au point du jour,
 Son chant, que rien n'inquiète,
 Suit le tien sous le ciel bleu. —Alouette, etc.

Tu suis, musique champêtre,
 Le cercueil du laboureur,
 Wantant inspirer peut-être
 Au mort une douce erreur;
 Il voit un soleil de fête
 A travers ton chant d'adieu. —Alouette, etc.

BAZAAR MARCH,

COMPOSÉE

POUR LE

PIANO FORTE.

PAR J. FOLLENUS.



Allegro



ff *pp* *stac*



cres *mf*

1re fois 2me fois *pp*
*f*or
p cre.....scen.....do

*ff*or 1re fois. 2me fois. fine. *p*

Esp
dolce *p*

3 3 3 3 3 3 3 3

cres *poco* *ff*or *dim* *p* Répétez Sva ad lib.
Da Capo al fine.